

2
1500031780

R 696

D-6

27

S E R M O N S

D E

M. MASSILLON.

PETIT-CAREME.

R-96

Handwritten text, possibly a signature or date, located in the lower-left quadrant of the page.

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

L'UNDES QUARANTE DE L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

Paris, chez la Compagnie
PETIT-CAREME. 1708-12

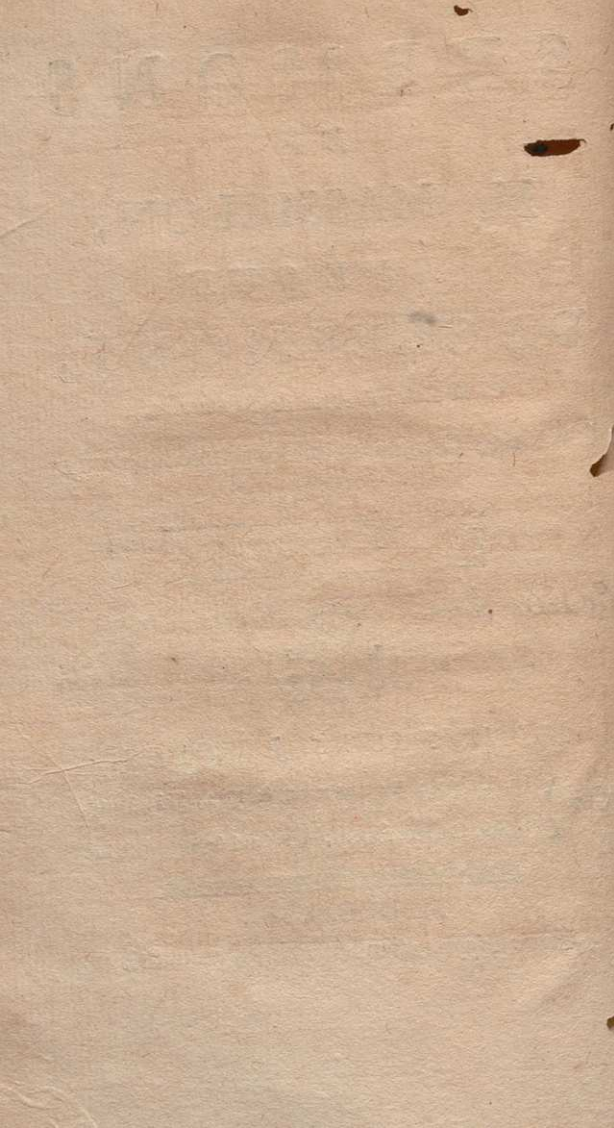
Ex Libris Joachimi  *Baquena*
Henri D. Episcopi  *Tuxolens. Episcopi*

A PARIS RUE S. JACQUES,

Chez } La VEUVE ESTIENNE & FILS, à l'Vertu.
 } ET
 } JEAN HERRISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PREFACE.

Les Sermons du P. Maffillon ont été prêchés vingt ans de suite, à Paris ou à la Cour, avec un succès toujours égal. C'est le préjugé le moins équivoque & le plus décisif, en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue; & tant qu'il ne sera pas effacé par un talent supérieur, on le verra s'attirer, & se conserver même pour un tems, l'estime & les applaudissemens du Public. Mais, réunir en sa faveur, & fixer constamment les suffrages d'une multitude libre & indépendante, toujours prête à se retirer dès qu'on cesse de l'attacher & de lui plaire, c'est ce qui

n'est donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Bossuets, aux Bouvauloues, & à ceux qui leur ressemblent, d'exercer un empire perpétuel sur les esprits & sur les cœurs.

Nous pouvons donc nous dispenser de faire ici l'éloge des Sermons du P. Maffillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation constante & unanime de toute la France? D'ailleurs, le Public s'appercevra bientôt que les Sermons que nous lui présentons, sont dans le vrai goût de la Chaire: c'est au cœur que parle le P. Maffillon, c'est le cœur qu'il affecte & qu'il intéresse: or quiconque a le secret d'aller au cœur, soit qu'on l'écoute, soit qu'on le lise, est sûr de plaire, & de plaire toujours.

P R E F A C E. iij

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence, & le caractère propre de notre Orateur, manquoit presqu'entièrement à la Chaire, lorsque le ministère de la parole lui fut confié. On en avoit heureusement banni tous ces traits entassés d'une érudition déplacée, assemblage bizarre du sacré & du profane, propre à imposer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme sensé. Mais le commun des Prédicateurs ignoroit l'art d'intéresser par le sentiment, quoique de-là dépende tout le succès du discours; & combien d'autres défauts n'avoit-on pas encore à leur reprocher? Aussi, lorsque le P. Massillon arriva de la Province, le R. P. de la Tour, Gé-

néral de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il pensoit des Prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & des talens : mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole, il prêcha, & s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le soupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec les autres Orateurs de son tems. Pouvoit-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il est vrai de dire, comme Quintilien le disoit de Cicéron : *Qu'il faut juger des progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ses Ouvrages.* Trop connoisseur pout s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue,

P R E F A C E. ▽

qu'il l'admira ; & s'il ne le prit pas en tout pour son modèle , c'est que son talent le portoit vers un autre genre d'éloquence. Or il étoit fortement persuadé que pour réussir en quelque genre que ce soit , l'on doit étudier son talent , & le suivre ; en un mot , travailler de génie ; que s'attacher servilement à copier la maniere d'un autre , quelque parfait qu'il soit , à moins que sa maniere ne se trouve assortie aux dispositions que la nature a mises en nous , c'est s'exposer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu , & ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plûpart des autres Prédicateurs , outre ce défaut d'onction & de sentiment que

vj P R E F A C E.

le P. Maffillon trouvoit à redire dans leurs Sermons, il reprochoit à plusieurs d'entrer dans un trop grand détail sur les conditions, & sur les mœurs extérieures, moyen infailible pour ennuyer les trois quarts de son Auditoire, toujours composé de personnes qui diffèrent toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous instruisez le Magistrat sur les devoirs de sa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'exerce point les fonctions de la Magistrature? & tous ceux qui ne sont point engagés dans le commerce, seront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes & l'avarice des Négocians? Non sans doute: l'intérêt.

P R E F A C E. vij

que nous avons à ce que l'on nous dit , peut seul nous y rendre attentifs. Cela étant , toutes les vérités que le Prédicateur annonce , & que nous ne pouvons pas nous appliquer personnellement , ne nous intéressant point , ce n'est plus qu'avec ennui & avec dégoût , que nous les écoutons ; & nous soupirons après la fin d'un discours qui ne s'adresse point à nous.

Le Prédicateur doit donc être sobre & réservé dans la peinture des mœurs extérieures & des conditions , s'il desire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout son Auditoire ? qu'il attaque les passions qui sont les mêmes dans tous les hommes , malgré la différence des objets vers les-

quels elles se portent. En peignant d'après nature les mouvemens, les ruses, la faiblesse des passions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin le Pere Maffillon n'approuvoit pas que l'on s'arrêtât si long-tems à établir des vérités que personne n'ignore, des maximes générales, dont tout le monde convient: il vouloit que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour propre trop ingénieux ne manque jamais de suggérer pour secouer le joug de la loi; & qu'après les avoir découverts, l'on en fît sentir avec force toute l'illusion.

Il se fit donc une maniere

P R E F A C E. ix

de composer qu'il ne dut qu'à lui-même ; & sans autre guide que son propre génie , & ce talent original qu'il avoit reçu de la nature , il fut se garantir des défauts qu'il avoit cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile & de superflu. Dès la première phrase, supposant les principes, ou les établissant en deux mots, il cherche les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans contester l'existence de la loi, ni la nécessité de lui obéir, se met dans le cas de la dispense : il cherche ces raisons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces passions, dont les intérêts nous font malheureusement plus chers que notre salut, passions auxquelles nous voudrions bien ne pas re-

PREFACE.

noncer, fans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'est-ia qu'il découvre la source intarissable de tous ces frivoles prétextes, & de ces tempéramens que l'homme imagine pour alier Dieu & le monde, Jesus-Christ & Bélial. Nous sommes tentés d'accorder à nos passions tout ce qu'elles desirent, mais nous voudrions en même-tems nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoisonner nos plaisirs : car pour peu qu'il reste de sentiment de Religion dans une ame, le remord est inséparable du vice, & pour calmer les allarmes d'une conscience qui n'est pas encore endurcie, il faut lui persuader qu'elle n'est pas coupable. Que faisons-nous donc ? nous avons

P R E F A C E. xj

recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les erreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ses menaces. Que craindrait-elle en effet? la loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi cesse d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Massillon? afin de dissiper ces ténèbres, qui pour être volontaires n'en sont pas moins épaisses, il vous met votre propre cœur sous les yeux, selon l'expression du Prophète: il vous force de vous y voir tel que vous êtes, & tout autre que

xi] P R E F A C E.

vous ne croyez être, c'est-à-dire le jouet déplorable de mille passions qui obscurcissent les premières de votre esprit, & corrompent la droiture de votre cœur : il vous force de reconnoître que ce n'est pas de ce fond de lumière & de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Évangile, que vous tirez les raisons par lesquelles vous prétendez être dispensé de la loi, que le langage que vous tenez est le langage des passions, & qu'elles seules vous inspirent. Cessez donc d'être vicieux, & vous cesserez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raisons décisives. Et c'est ici sur-tout que triomphe l'éloquence du P. Massillon. Lorsqu'après avoir démasqué
les

les ruses & les artifices de l'amour propre, il en montre dans tout leur jour la misère & la fausseté ; avec quelle force & quelle véhémence ne les combat-il pas !

C'est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre ; c'est, pour ainsi dire, un déluge de raisons toutes convaincantes, toutes intéressantes, qui à l'appui les unes des autres, viennent coup sur coup confondre & accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé & confondu, n'ayant rien à répliquer, voit avec étonnement que le Prédicateur loin d'être épuisé, a mille traits encore dont il pourroit le percer. Et ce qui forme le caractère distinctif de l'éloquence du P. Maffillon, c'est que tous

ses traits portent droit au cœur : c'est de ce côté-là qu'il dirige toujours ses coups , ce qui est simplement raison & preuve dans les autres , prend dans sa bouche la teinture du sentiment : non-seulement il convainc , mais il touche , il remue ; il attendrit ; il ne se contente pas de vous prouver que le parti de la vertu est le plus raisonnable & le plus digne de l'homme , dans ses discours la vertu vous paroît souverainement aimable ; vous n'y trouvez que des douceurs & des consolations ; vous voudriez déjà être en possession d'un bien sans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne se borne pas à faire sentir l'injustice & la déraison du vice , il le fait trouver difforme , haïssable ; vous ne

pouvez plus vous souffrir sous l'empire de ce cruel tyran ; vous ne l'envisagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité : entrant dans une sainte indignation contre vous-même , vous vous trouvez si aveugle , si injuste , si malheureux , que vous ne voyez d'autre ressource que de vous jeter entre les bras de la vertu.

Des Sermons composés dans ce goût ne pouvoient manquer d'être écoutés avec une extrême attention. Chacun se reconnoît dans ces tableaux vifs & naturels, où le Prédicateur peint le cœur humain , & montre les ressorts qui le font mouvoir : chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse , que l'Orateur n'en veut qu'à lui : de-là l'effet prodigieux de ses

instructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtoit point à faire l'éloge ou la critique au Sermon; l'Auditeur se retiroit dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'aiguillon que l'Orateur chrétien lui avoit laissé dans le cœur. Ces suffrages muets, valent bien les plus grands applaudissemens; ceux-ci flattent le Ministre, & lui prouvent qu'il a su plaire; ceux-là le consolent & l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV. lui dit ces paroles remarquables: *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle, j'en ai été fort content: pour vous, toutes les fois que je*

P R E F A C E. xvij

vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. Eloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque, & le talent du Prédicateur.

Le style du Pere Massillon, quoique noble & digne de la majesté de la Chaire, n'en est pas moins simple & à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions, que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'étoit encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit & le détourner de l'attention qu'il doit aux

xvii] P R E F A C E.

vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Massillon n'offre par-tout que des idées grandes & sublimes qui élèvent l'ame , qui montrent la Religion sous ce caractère de noblesse & de majesté qui lui est propre , & qu'elle semble perdre quelquefois , parce qu'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira sans doute que des discours si éloquens , dans lesquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paroît rien que de naturel , étoient le fruit d'un travail long & pénible , & que cette belle & noble simplicité , qui se refuse souvent aux efforts mêmes des plus grands hommes , n'est pas venue se présenter à lui , sans qu'il l'ait long-tems recherchée : point du tout.

P R E F A C E. xix

Ces Sermons ont été composés avec une facilité qui tient du prodige ; pas un seul qui ait couté plus de dix à douze jours. Combien de gens , même du métier , trouveroient que ce tems suffiroit à peine pour en former & pour en bien digérer le plan ! En 1704 , il parut pour la seconde fois à la Cour. Louis XIV. après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux son extrême satisfaction , ajouta , *Et je veux , mon Pere , vous entendre désormais tous les deux ans.* Sur le champ le P. Massillon forma le dessein de ne venir à Versailles qu'avec des Sermons nouveaux. Il est facheux qu'un tel projet n'ait point eu de suite. A n'en juger que par cette abondance , cette richesse , cette variété qui régne

dans tout ce qui est sorti de sa plume , on sent qu'il étoit parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déjà nommé à l'Évêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Carême devant le Roi, qui entroit alors dans cet âge, où la raison commence à se développer. Il crut qu'en cette occasion il devoit prêcher pour le Prince lui-même, & pour l'instruire des devoirs de la Royauté. Mais pour cela il falloit des Sermons tout différens de ceux qu'il avoit prêchés jusqu'alors, lesquels, & pour le fond des choses & pour la manière, ne pouvoient convenir à un jeune Prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence; le style, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune Monarque.

Monarque. Dans le style, il répandit plus de vivacité, plus d'agrémens, plus de fleurs, & même quelque chose d'académique. Les instructions, dépouillées de la sécheresse du raisonnement, furent des maximes sur les devoirs des Princes, exprimées en peu de mots, mais présentées de maniere à faire une vive expression sur l'esprit & sur le cœur. Ce style & cette façon d'instruire étoient quelque chose de tout nouveau pour le P. Massillon; cependant six semaines suffirent pour composer ces dix Sermons si admirés, si vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un Prince cheri de Dieu & des hommes, & qui furent souvent interrompus, ou par les applaudissemens, ou par les

larmes de son auguste Auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie si essentielle à l'Orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il se fit admirer. Le goût du tems n'étoit pas le sien. Il ne pouvoit souffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec soi la conviction, l'on prît un certain air emprunté, & un ton de Déclamateur, qui faisant regarder les Ministres de Jesus-Christ comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un personnage, ôte presque toute la force & toute la croyance à leurs discours. Il falloit donc s'attendre que l'Auditeur, gâté par ce goût de déclamation presque généralement répandu, se révolteroit d'abord contre la maniere de dire du P.

P R É F A C E. xxiiij

Massillon, dans laquelle aucune des règles qu'on s'étoit faites, ne paroïssoit observée. Mais comme il faisoit néanmoins une impression extraordinaire sur les esprits, on se rendit bientôt à l'expérience : on ne s'embarassa plus de ces prétendues règles que l'Orateur paroïssoit négliger ; & le public s'élevant au-dessus des préjugés, conclut avec raison qu'il falloit sans doute que sa maniere de dire fût bonne, & qu'elle fût même la meilleure, puisque nul autre Prédicateur ne faisoit à beaucoup près, une impression aussi vive.

Au reste il seroit fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'étoit que son action. Elle lui étoit tellement propre qu'on

peut affurer que comme il n'eut point de modèle à fuivre, il n'a point formé d'élève qui l'ait imité.

On le voyoit arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un sujet. Dès qu'il paroît, son air recueilli & pénétré annonce déjà la grandeur & l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, & l'auditoire est faisi. Il parle enfin, mais ce n'est pas comme un Orateur qui vient débiter avec art un discours dont il a chargé sa mémoire. Tout coule de source. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il est plein. Un feu intérieur le dévore, il faut qu'il lui ouvre une issue, & qu'il le

laisse éclater au-dehors. Aussi rien en lui qui ne soit animé, tout parle, tout persuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'ame la conviction & le sentiment; & cela n'étoit point du tout un effet de l'art dans le P. Massillon. C'étoit un talent naturel qui lui faisoit exprimer & dire les choses avec force & vivacité, parce qu'il les sentoit de même.

Il faisoit donc proprement consister tout le mérite de l'action, à paroître bien pénétré lui-même des vérités dont il vouloit convaincre ses Auditeurs. Jamais personne n'a porté ce talent plus loin que le Pere Massillon: c'est le témoignage que le Public en a rendu, & l'éloge qu'en ont fait toutes les Personnes de goût. Seroit-il

xxvj P R E F A C E.

permis de rapporter à ce sujet un trait remarquable par sa singularité, & qui nous échappe ? L'Acteur le plus parfait qu'ait eu le Théâtre François voulut l'entendre ; il fut frappé du vrai qu'il trouva dans sa manière de prononcer, & dit à un autre Acteur qui l'avoit accompagné : *Mon ami, voilà un Orateur, & nous, nous ne sommes que des Comédiens.*

Il n'est pas besoin d'avertir le Public que c'est ici la première édition des Sermons du P. Massillon. Il est vrai qu'on imprima sous son nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes, mais plus de la moitié des Sermons que renferme ce Recueil, sont de différens Prédicateurs, dont quelques-uns même ont reven-

P R E F A C E. xxvij

diqué publiquement ce qui leur appartenoit , entr'autres , feu M. Poncet de la Riviere Evêque d'Angers. L'Edition du P. Bretonneau vient d'en reclamer trois qu'il a , dit - il , trouvés dans le Manuscrit de ce Prédicateur , & que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Maffillon. Pour les autres dont les Auteurs ne nous font point connus , en attendant que quelqu'un veuille les adopter , ils ne jouiront pas fans doute plus long-tems de la réputation que leur donnoit une origine supposée.

A l'égard d'une vingtaine de Sermons que l'on pourroit appeller avec un peu plus de fondement , Sermons du P. Maffillon , qu'on prenne la peine de les confronter avec l'Original

xxviij *P R E F A C E.*

que nous donnons aujourd'hui la différence est palpable; si l'on y trouve quelques traits de ressemblance, c'est celle qui peut se trouver entre un squelette, & un corps vivant plein de suc & d'embonpoint; entre un original de Michel-Ange, & la copie de ce même tableau faite par quelque apprentif sans talent.

On retrouve dans ces pièces informes des lambeaux du Pere Maffillon, & même dans quelques-unes d'assez longs morceaux de ses véritables Sermons. Mais quelle comparaison entre un mauvais assortiment de lambeaux cousus ensemble par un copiste qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'est pas un homme du métier, & un discours tel qu'il sort des mains d'un si grand maître.

D'ailleurs, notre Edition contient près de cent Sermons, dont plusieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent, & un Carême complet, sans compter le Petit Carême qu'il composa pour le Roi en 1718. Nous donnons aussi plusieurs Oraisons funébres, plusieurs Discours & Panégyriques qui n'ont jamais vu le jour, les Conférences Ecclésiastiques qu'il fit dans le Séminaire S. Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ses Curés pendant son Episcopat; les Discours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il assembloit tous les ans: nous donnons enfin un Ouvrage auquel il a consacré pendant quelques années toutes les heures de loisir que lui laissoient les fonctions Episco-

pales. Ce sont des Paraphrases sur une partie des Pseaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pièces, c'est qu'elles sont toutes frappées au coin de l'Auteur. Le même goût règne partout. Toujours même élévation & même noblesse, soit dans le style, soit dans les pensées : toujours ce pathétique qui enlève, toujours ces peintures du cœur humain si vraies & si intéressantes. La Cour se souvient encore des applaudissemens qu'elle donna au Petit Carême. Les Conférences Ecclésiastiques commencerent à lui faire sa réputation : ses Sermons la portèrent à ce haut degré dans lequel elle s'est soutenue jusqu'à la fin : ses Oraisons Synodales ont plus d'une fois

P R E F A C E. xxxj

entendri ses Curés jusques aux larmes : & nous ne craignons point d'assurer que le Public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avoit commencé sur les Pseaumes ; il n'est peut-être point d'Ouvrage où soient mieux développés les mouvemens d'un cœur qui gémit sur ses égaremens passés, & qui désabusé du monde & des faux biens, reconnoît enfin, que n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu sa consolation & son bonheur.

Voici donc un Recueil exact & fidèle des Ouvrages du P. Massillon, tels qu'il avoit pris la peine de les revoir, de les corriger & de les copier une seconde fois de sa propre main. Que nous reste-t'il à

xxxij *P R E F A C E.*

desirer , sinon que le cœur
s'ouvre aux saintes vérités si
dignement établies dans ces
Discours , & qu'ils opèrent
sur ceux qui les liront , les
mêmes effets de grace & de
conversion qu'ont souvent res-
fenti ceux qui les entendoient.



AVERTISSEMENT.

LEs Sermons que nous mettons ici à la tête de tous les autres, sont néanmoins les derniers qu'ait composé le P. Maffillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cause de l'Approbation authentique dont notre auguste Monarque (*) a bien voulu les honorer, que pour satisfaire à la curiosité du Public, qui paroît les attendre avec un empressement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage, que non-seulement ils ont été prêchés devant le Roi, comme la plûpart des autres l'avoient été devant Louis XIV. mais ils ont été prêchés uniquement pour le Roi & pour sa Cour.

(*) Ces Sermons ont été présentés manuscrits au Roi.

AVERTISSEMENT.

Nous pourrions ajouter à cela l'importance des matières qui sont traitées dans ces Sermons. Ils forment pour les Princes & pour les Grands, comme un corps de Morale, où les devoirs de leur état font un détail également noble & intéressant.

A la suite de ces Sermons, nous avons mis un Discours *Sur les Vices & les Vertus des Grands*. La ressemblance du sujet nous y eût déterminés, quand nous n'y aurions pas été obligés, pour rapprocher un peu ce Volume de la grosseur de ceux qui le suivent. Les mêmes raisons ont fait placer à la fin le Discours *Sur la Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat*.

SERMONS

Contenus dans ce volume.

- P**our la Fête de la Purification de
la Sainte Vierge, *Des exemples
des Grands*, page 1
- Pour le I. Dimanche de Carême,
Sur les tentations des Grands, 23
- Pour le II. Dimanche de Carême,
*Sur le respect que les Grands doivent
à la Religion*, 51
- Pour le III. Dimanche de Carême,
Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu, 81
- Pour le IV. Dimanche de Carême,
*Sur l'humanité des Grands envers le
Peuple*, 106
- Pour le jour de l'Incarnation, *Sur
les caractères de la grandeur de Je-
sus-Christ*, 131
- Pour le Dimanche de la Passion, *Sur
la fausseté de la gloire humaine*, 156
- Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur
les écueils de la piété des Grands*, 179
- Pour le Vendredi Saint, *Sur les obsta-
cles que la vérité trouve dans le cœur
des Grands*, 210

Pour le jour de Pâques , Sur le triom- phe de la Religion ,	2
Sermon sur les vices & les vertus des Grands ,	263
Discours prononcé à une Bénédiction des Drapeaux du Regiment de Ca- tinat ,	309

AVIS DE L'AUTEUR.

CEs Sermons ne sont que des En-
tretiens particuliers , faits pour
l'instruction du Roi avant sa Majo-
rité , & pour les personnes de la Cour
qui composoient seules l'auditoire de
la Chapelle du Château des Thuille-
ries , quand ces Discours y furent
prononcés.

SERMON



SERMON

POUR LA FETE

DE L'A

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Des exemples des Grands.

Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs en Israël. Luc. 2. 34.

SIRE,



ELLE est la destinée des Rois & des Princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; & quand le Ciel les donne au monde, on peut

Petit Carême,

A

dire que ce sont des bienfaits ou des châtimens publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, & où porté dans le Temple saint, le Pontife vous marqua sur les Autels du signe sacré de la Foi; il fut vrai de dire de vous: Cet Enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jesus-Christ lui-même prenant possession aujourd'hui dans le Temple de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles, & sa doctrine qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute & de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables, & qu'ainsi le même Evangile qui sera le salut & la rédemption des uns, sera la ruine & la condamnation des autres.

Heureux les Princes & les Grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion de censure & de scandale; & si leurs exemples, comme ceux de Jesus-Christ, ne devenoient l'écueil & la

condamnation du vice, qu'en le ren-
 tant plus inexcusable, en devenant
 l'appui & le modèle de la vertu.

Ainsi, mes Freres, vous que la Pro-
 vidence a élevés au-dessus des autres
 hommes, & vous sur-tout, SIRE,
 vous que la main de Dieu, protectri-
 ce de cette Monarchie, a comme re-
 tiré du milieu des ruines & des débris
 de la Maison royale, pour vous placer
 sur nos têtes: vous, qu'il a rallumé
 comme une étincelle précieuse dans
 le sein même des ombres de la mort,
 où il venoit d'éteindre toute votre au-
 guste race, & où vous étiez sur le
 point de vous éteindre vous-même:
 oui, SIRE, je le répète; voilà les
 destinées que le Ciel vous prépare:
 vous êtes établi pour la perte comme
 pour le salut de plusieurs: *Positus in
 ruinam & in resurrectionem multorum
 in Israël.*

Les exemples des Princes & des
 Grands roulent sur cette alternative
 inévitable: ils ne sauroient ni se perdre
 ni se sauver tout seuls. Vérité capitale
 qui va faire le sujet de ce Discours.

SIRE,

I.
PARTIE.

Comme le premier panchant des peuples est d'imiter les Rois ; le premier devoir des Rois , est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls : leurs vices ou leurs vertus sont obscures comme leur destinée : confondus dans la foule , s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes , c'est également à l'insçu du public ; leur perte ou leur salut se borne à leur personne : ou du moins leur exemple peut bien séduire & détourner quelquefois de la vertu , mais il ne sçauroit imposer & autoriser le vice.

Les Princes & les Grands au contraire ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle , les propose pour modèles ; leurs mœurs forment bien-tôt les mœurs publiques ; on suppose que ceux qui méritent nos hommages , ne sont pas indignes de notre imitation ; la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit , pour ainsi dire , dans le public ; & si leurs vices trouvent des censeurs , c'est d'ordinaire

par ceux-mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint & les gêne; & comme dit un Ancien, plus l'élevation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienféances.

Ita in
maximâ
fortunâ
minima
licentia
est. *Sal-*
lust.

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des Grands ont toujours parmi les peuples: le voici? du côté des peuples, c'est la vanité & l'envie de plaire; du côté des Grands, c'est l'étendue & la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes Freres, le monde, toujours inexplicable, a de tout tems attaché également de la honte & aux vices & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme dissolu: les passions & les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions & à ses censures; & par une bizarrerie, que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même-tems & le vice méprisable & la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les Grands, en autorisant le vice, en annoblissent la honte & l'ignominie, & lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux

yeux du public , leurs passions deviennent bien-tôt dans les autres de nouveaux titres d'honneurs , & la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation sur-tout , ou plus vaine , ou plus frivole , comme on l'en accuse ; ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur , plus attachée à ses Maîtres & plus respectueuse envers les Grands , se fait une gloire de copier leurs mœurs , comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance , qui nous rapprochant de leur conduite , semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modeles ; & souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la Cour : le Citoyen obscur , en imitant la licence des Grands , croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse ; & le désordre dont le gout lui-même se lasse bien-tôt , la vanité toute seule le perpétue.

Mais : SIRE , d'un autre côté tout reprend sa place dans un Etat où les Grands , & le Prince sur-tout , adorent

le Seigneur. La piété est en honneur
dès qu'elle a de grands exemples pour
s'en suivre. Les Justes ne craignent plus ce
ridicule que le monde jette sur la ver-
tu, & qui est l'écueil de tant d'ames
foibles. On craint Dieu sans craindre
les hommes. La vertu n'est plus étran-
gère à la Cour ; le désordre lui-même
n'y va plus la tête levée ; il est réduit
à se cacher, ou à se couvrir des appa-
rences de la sagesse. La licence ne pa-
roit plus revêtue de l'autorité publi-
que, & si le vice n'y perd rien, le
scandale du moins diminue. En un
mot, les devoirs de la Religion en-
trent dans l'ordre public ; ils devien-
nent une bienséance que le monde
lui-même nous impose : le culte peut
encore être méprisé en secret par l'im-
pie ; mais il est vengé du moins par la
majesté & la décence publique. Le
Temple saint peut encore voir aux
pieds de ses autels des pécheurs & des
incrédules ; mais il n'y voit plus de
profanateurs. Le zèle de votre auguste
Bisayeul avoit par des loix sévères puni
souvent, & toujours flétri de son in-
dignation & de sa disgrâce, ce scan-
dale dans son Royaume : il peut se
trouver encore des hommes corrom-

8 LA PURIFICATION.

pus qui refusent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages : en un mot , il peut être encore aisé de se perdre , mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or , quand l'exemple des Grands ne serviroit qu'à autoriser la vertu , qu'à la rendre respectable sur la terre , qu'à lui ôter ce ridicule impie & insensé que le monde lui donne , qu'à mettre les Justes à couvert de la tentation des dérisions & des censures , qu'à établir , qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître & qui le conserve ; que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux & le plus honorable à la créature , & que le titre de serviteur du Très-Haut , est mille fois plus grand & plus réel , que tous les titres vains & pompeux qui entourent le diadème des Souverains : quand l'exemple des Grands n'auroit que cet avantage , quel honneur pour la Religion , & quelle abondance de bénédictions pour un Empire !

SIRE , heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres , qui peut imiter ceux qu'il est obligé de res-

necter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs loix, & qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des Grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples, une imitation toujours sûre, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces.

Le jeune Roi Roboam oublie les conseils d'un Pere le plus sage des Rois, une jeunesse inconsidérée est bien-tôt appelée aux premières places, & partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les Grands veulent être applaudis, & comme l'imitation est de tous les applaudissemens le plus flatteur & le moins équivoque, on est sur de leur plaire, dès qu'on s'étudie à leur ressembler; ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, & ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition dont les voies sont toujours longues & pénibles, est char-

mée de se frayer un chemin plus court & plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan & le ministre : les passions déjà si favorisées par nos panchans ? trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs se réunissent contre la vertu. Et s'il est si mal-aisé de se défendre du vice qui plaît ; qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore !

Tel est, SIRE, le malheur des Grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet ; ils répandent leurs mœurs, en distribuant leurs graces ; tout ce qui dépend d'eux, veut vivre comme eux. SIRE, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir ; & vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même ; les imitateurs des passions des Grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur ! quand le Souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou

les imitateurs ou les honteux ministres ! quel opprobre pour un Empire ! quelle indécence pour la majesté du Gouvernement ! quel découragement pour une nation , & pour les sujets habiles & vertueux , à qui le vice enleve les graces destinées à leurs talens & à leurs services ? quel décri & quel avilissement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangères ! & de-là quel déluge de maux dans le peuple ! Les places occupées par des hommes corrompus ; les passions toujours punies par le mépris , devenues la voie des honneurs & de la gloire ; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix , méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur source , les astres qui devoient marquer nos routes , changés en des feux errans qui nous égarent ; les bienfécances même publiques , dont le vice est toujours jaloux , renvoyées comme des usages surannés , à l'antique gravité de nos peres , le désordre débarrassé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice , devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, SIRE, si la justice & la

piété dans les Grands prennent la place des passions & de la licence, qu'elle source de bénédictions pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les graces ; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite & qui les fuit ; & fuyent l'homme vendu à l'iniquité ; qui court après : les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public ; le crédit & l'intrigue ne mènent à rien ; le mérite & les services n'ont besoin que d'eux-mêmes : le goût même du Souverain ne décide pas de ses largesses ; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près ; il n'y a de mécontents dans l'Etat, que les hommes oisifs & inutiles. La paresse & la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse & l'équité des choix ; les talens se développent par les récompenses qui les attendent : chacun cherche à se rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés,

les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les Justes honorés, Dieu béni dans les Grands qui tiennent ici-bas sa place; & si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites; outre que le masque tombe tôt ou tard, & que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples, les suites que la vanité & l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des Grands: de leur côté, c'est l'étendue & la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

JE dis l'étendue, une étendue d'autorité. Que de ministres de leurs passions, n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation & dans leur destinée?

II.
PARTIE

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation & la guerre; & alors, SIRE, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu, qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques, dont ils font les

seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élevant au Ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens ? & leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du Ciel , tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles & de malheurs sur la terre ?

SIRE , regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un Empire : cherchez à désarmer vos ennemis , plutôt qu'à les vaincre ; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples , & non pour le malheur de vos voisins. L'Empire sur lequel le Ciel vous a établi , est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères , que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées , qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre regne immortel par la félicité de vos peuples , plus que par le nombre de vos conquêtes , ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; & n'oubliez jamais que dans les guerres

les plus justes , les victoires traînent toujours après elle autant de calamités pour un Etat , que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les Souverains sur la gloire , hélas ! tout sert à leurs passions ; tout s'empresse pour en être les ministres ; tout en facilite le succès ; tout en réveille les desirs ; tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneurs ; des Auteurs profanes la chantent & l'embellissent ; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talens destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre & à la décoration de la société , ne servent plus qu'à celle du vice ; tout devient les ministres , & par-là les complices de leurs passions injustes. SIRE , qu'on est à plaindre dans la grandeur ! Les passions , qui s'usent par le tems , s'y perpétuent par les ressources ; les dégoûts , toujours inséparables du désordre , y sont réveillés par la diversité des plaisirs ; le tumulte seul , & l'agitation qui environne le Trône , en bannit les réflexions , & ne laisse jamais un instant le Souverain

avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les Prophètes du Seigneur se taisent & s'affoiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance ; & personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité, ajoûtez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression & l'effet contagieux de leurs exemples. Les Grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public ; l'Etranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusques dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis : le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices : ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples se passent des événemens, qui prennent leur source dans leurs exemples : ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations ; & leurs vices ou leurs vertus ont des bornes

bornes encore plus étendues que celles de leur Empire.

La France sur-tout, qui depuis long-tems fixe tout les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation. Les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaisirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue & aux manières de leur nation la politesse de la nôtre ; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse & la modération, ou sur l'orgueil & les excès, du Prince qui le remplit. SIRE, montrez-leur un Souverain qu'ils puissent imiter : que vos vertus & la sagesse de votre Gouvernement les frappent encore plus que votre puissance : qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne, que de la magnificence de votre Cour. Ne leur montrez pas vos richesses, comme ce Roi de Juda aux Etrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos Sujets, & leur amour pour vous, qui est le vé-

ritable trésor des Souverains. Soyez le modèle des bons Rois ; & en faisant l'admiration des Etrangers , vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle , que les Princes & les Grands son redevables : leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire perit avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul revelera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais en attendant , leurs œuvres sont ensevelies , & reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les Princes & les Grands , SIRE, font de tous les siècles ; leur vie , liée avec les événemens publics , passe avec eux d'âge en âge ; leurs passions , ou conservées dans des monumens publics , ou immortalisées dans nos histoires , ou chantées par une poésie lascive , iront encore préparer des pièges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicious qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des Cours précédentes. Les dissolutions

des Grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux ; & l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagemens heureux, SIRE, leur état seul ne forme-t-il pas aux Grands & aux Rois pour la piété & pour la justice ? S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissans motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu ? Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la posterité ? quelle gloire mieux placée, que de ne point se livrer à des vices & à des passions, dont le souvenir souillera l'histoire de tous les tems, & les hommes de tous les siècles ? quelle émulation plus louable que de laisser des exemples, qui deviendront les titres les plus précieux de la Monarchie, & les monumens publics de la justice & de la vertu ? enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir ; de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu & de crainte du Seigneur parmi les hommes, & que de nos cendres mé-

mes il en renâtra d'âge en âge, des Prii ces qui nous seront semblables.

Telle est, SIRE, la destinée des bons Rois; & tel fut votre auguste Bifaïeul, ce grand Roi que nous vous proposerons toujours pour modèle. Hélas! il le sera de tous les Rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers momens, où cet héroïque Viellard, comme aujourd'hui Simeon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, & offrant au Dieu de ses Peres, ce reste précieux de sa Race Royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'Enfant miraculeux, que Dieu réservoir encore pour être le salut de la Nation, & la gloire d'Israël.

SIRE, ne perdez jamais de vûe ce grand spectacle; ce Pere des Rois mourant, & voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre & respectable Dépositaire (1) de votre première éducation, laquelle en formant vos premières inclinations, & pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant

(1) Madame la Duchesse de Vantadour.

le sacré dépôt de votre Personne au pieux Prince (1) qui vous inspire des sentimens dignes de votre Sang, à l'illustre Maréchal (2), qui a reçu comme une vertu héréditaire, la science d'élever les Rois; & qui, devenu un des premiers Sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand Roi de votre siècle, au Prélat fidèle (3) qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé Protecteur; enfin, à toute la Nation; dont vous êtes en même-tems, & le précieux Pupille, & le Pere.

Puissiez-vous, SIRE, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand Prince vous laissa dans ce derniers momens, comme un héritage plus précieux que sa Couronne.

Il vous exhorta à soulager vos Peuples: soyez-en le Pere, & vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, & vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un Prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

(1) *Le Duc du Maine.*

(2) *Le Maréchal de Villeroy.*

(3) *L'Ancien Evêque de Frejus.*

Il vous avertit de craindre le Seigneur ; marchez devant lui dans l'innocence ; vous ne régnerez heureusement , qu'autant que vous régnerez saintement.

SIRE , que les dernières paroles de ce grand Roi , de ce Patriarche de votre famille Royale , soient comme celles du Patriarche Jacob mourant , les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race , & puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre Regne. *Ainsi soit-il.*





SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

Sur les tentations des Grands.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le Diable. Matth. 4. 1.

SIRE,

LEs signes éclatans qui avoient accompagné la naissance & les commencemens de la vie de Jesus-Christ, ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte

de lui dresser des pièges. Sa descendance des Rois de Juda ; son droit à la Couronne de ses Ancêtres : les Prophéties qui annonçoient , que dans les derniers tems , Dieu susciteroit de la race de David , le Prince de la paix , & le Libérateur de son peuple ; tout ce qui annonce la grandeur de Jesus-Christ , arme la malice du Tentateur contre son innocence.

Les Grands, SIRE , sont les premiers objets de sa fureur. Plus exposés que les autres hommes à ses séductions & à ses pièges , il commence de bonne heure à leur en préparer ; & comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux , il rassemble tous les traits pour le perdre.

Matth. 4. 3. *Changez ces pierres en pain* , dit-il à Jesus-Christ , il l'attaque d'abord par le plaisir ; & c'est le premier piège qu'il dresse à leur innocence.

Ibid. 4. 5. *Puisque vous êtes Fils de Dieu* , ajoute-t-il , *il enverra ses Anges pour vous garder* : il continue par l'adulation ; & c'est un trait encore plus dangereux , dont il empoisonne leur ame.

Ibid. 4. 6. *Enfin , je vous donnerai les Royaumes du monde , & toute leur gloire* : il finit par l'ambition ; & c'est la dernière & la

la plus sûre ressource qu'il employe, pour triompher de leur foiblesse.

Ainsi, le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermi dans l'égarement, & lui ferme toutes les voies de la vérité, l'ambition consume l'aveuglement, & achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

LE premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions plus tardives ne se développent, & ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison; celle-ci la prévient; & nous nous trouvons corrompus, avant presque d'avoir pu connoître ce que nous sommes. Ce panchant infortuné, qui fouille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs: c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'ame: c'est lui qui efface sa première beauté; & c'est de lui que coulent ensuite tous les autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les

Petit Carême.

C

I.
PARTIE.

autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire; les obstacles la traversent; la crainte des discours publics la retient; l'amour de la fortune la partage.

Dans les Princes & dans les Grands, où elle ne trouve point d'obstacle, où les obstacles eux-mêmes facilement écartés, l'enflâment & l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvé là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique? Les occasions préviennent presque leurs desirs: leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent; l'indécence du siècle, & l'avilissement des Cours, honore même d'éloges publics les attrait qui réussissent à les séduire: on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, SIRE, les Princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leur volonté; & leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime:

l'élite de son armée est bientôt sacrifiée, & par-là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte, & rien ne s'oppose aux passions des Grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait ; devant eux toutes les voies du crime s'appplanissent, & tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du Public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte ; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; & le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure & d'opprobre : il favorise les passions ; & il impose pourtant des bienséances qui les gênent : il fait des leçons publiques du vice & de la volupté ; & il exige pourtant le secret, & une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les Princes & les Grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures. Les hommages publics qu'on

leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un Public , qui les craint , & qui les respecte ; à la honte du siècle, ils se flattent avec raison , qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple , le leur montre dans un point de vûe si éloigné , qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils méprisent des traits partis de si loin , & qui ne sauroient venir jusqu'à eux ; & presque toujours , devenus les seuls objets de la censure publique , ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand , SIRE , plus on est redevable au Public. L'élévation , qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis , les rend des censeurs plus sévères & plus éclairés de nos vices ; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission ; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non , SIRE , les Grands se croient tout permis , & on ne pardonne rien aux Grands ; ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs , & cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin, l'ambition & l'amour de la fortune dans les autres hommes, partage l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige, sont autant de momens déro- bés à la volupté; le desir de parvenir suspend du moins des passions, qui de tout tems en ont été l'obstacle: on ne sauroit allier les mouvemens sages & mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oïveté, & presque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; & jusques ici les plaisirs ont arrêté; bien des espérances de fortune, & l'ont rarement avancée.

Mais les Princes & les Grands, qui n'ont plus rien à desirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs. La naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes: leurs ancêtres ont travaillé pour eux: le plaisir devient l'unique soin qui les occupe: ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfans des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang & des honneurs de leurs pé-

res, & ne le sont pas de leur gloire & de leurs vertus. L'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes : ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang & les travaux de leur ancêtres deviennent le titre de leur mollesse & de leur oisiveté : la nature a tout fait pour eux ; elle ne laisse plus rien à faire au mérite ; & souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence & de son opprobre. Les exemples là-dessus sont de toutes les nations & de tous les siècles.

Salomon avoit porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre : l'éclat & la magnificence de son règne avoit surpassé celle de tous les Rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, & voit dix Tribus se choisir un nouveau maître. Les enfans de la gloire & de la magnificence sont rarement les enfans de la sagesse & de la vertu ; & il est presque plus

rare de soutenir la gloire & les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

LE plaisir est donc le premier écueil des Grands, & c'est par-là que le tentateur commence à les séduire; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice; l'adulation achève de le fermer à la vertu: les traits qui environnent le Trône soufflent de toutes parts la volupté; l'adulation la justifie: le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant; mais le flatteur traite le remord de foiblesse, enhardit la timidité du crime, & lui ôte la seule ressource, qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre & de la raison.

SIRE, quel fléau pour les Grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des pièges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les Princes & les Puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le sont de la sagesse & de la vérité! Les fléaux des guerres & des stérilités sont des fléaux passagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'a-

II.
PARTIE.

bondance : les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du Gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'Etat , qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au Souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses : les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique , passent bientôt pour des murmures : les remontrances les plus justes & les plus respectueuses , l'adulation les travestit en une témérité punissable ; & l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion & la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur , disoit autrefois un saint Roi , confonde ces langues trompeuses & ces lèvres fausses , qui cherchent à nous perdre , parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

f. II. 4.

SIRE , défiez-vous de ceux , qui , pour autoriser les profusions immenses des Rois , leur grossissent sans cesse l'opulence de leur peuples. Vous succédez à une Monarchie florissante , il est vrai , mais que les pertes passées ont accablée. Le zèle de

vos Sujets est inépuisable : mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux ; leurs forces ne répondront de long-tems à leur zèle : les nécessités de l'Erat les ont épuisés ; laissez-les respirer de leur accablement , vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des Sages & des Vieillards auxquels votre enfance est confiée , & qui présiderent aux conseils de votre auguste Bisaïeul ; & souvenez-vous de ce jeune Roi de Juda , dont je vous ai déjà cité l'exemple , qui pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée , à la sagesse & à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son pere étoit redevable de la gloire & de la prospérité de son règne , & qui lui conseilloyent d'affermir les commencemens , du sien par le soulagement de ses peuples , vit un nouveau Royaume se former des débris de celui de Juda : & pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient , il perdit leur amour & leur fidélité , qui lui étoit dûe. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; & ce qui flatte les Souverains , fait d'ordinaire le malheur des Sujets.

Oui, SIRE, par l'adulation les vices des Grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient; & quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Hélas! comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non-seulement des panchans, mais des raisons même qui les défendent? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices: l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous le donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent: c'est l'expérience de tous les siècles, disoit Assuérus; les suggestions flatueuses des méchans ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs Princes; & les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples: *Et ex veteribus probatur historiis, . . . quomodo malis quarundam suggestionibus, regum studia depraventur.* C'étoit un Roi infidèle qui faisoit cet aveu public à ses sujets: les conseils spécieux & iniques d'un flat-

teur alloient souiller tout la gloire de son Empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocens. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne & de la gloire du Souverain ; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur , pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire.

En effet , l'adulation enfante l'orgueil & l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur , en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent , leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données ; il change en sources de vice des panchans qui étoient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption ; la majesté qu'inspire la naissance , qui sied si bien au Souverain , n'est plus qu'une vaine fierté , qui l'avilit & le dégrade : l'amour de la gloire , qui coule en eux avec le sang des Rois leurs ancêtres , devient une vanité insensée , qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds ; qui cherche à combattre , seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre ; & qui , loin de dompter leurs ennemis , leur en fait de nou-

veaux , & arme contre eux leurs voisins & leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élevation , & qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'ame des Rois , se bornant à des largesses outrées , & à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris , ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la Religion dont ils sont les premiers Protecteurs , & qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge , ne leur paroissent plus bien-tôt que les amusemens puérides de l'enfance. Non, SIRE , les Princes naissent d'ordinaire vertueux , & avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être , l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges , on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur Etat , ce qu'eux seuls devroient connoître : ils envoient des Ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés ; & per-

sonne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur Royaume propre : les discours flatteurs assiégent leur Trône s'emparent de toutes les avenues, & ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire, & il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes ; on lui grossit ses avantages ; on lui diminue les misères publiques : on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, SIRE, c'est là le vice le plus commun des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes. A peine le jeune Roi Joas eut-il perdu le fidèle Pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, & le seul homme par qui la vérité alloit encore jusqu'aux pieds de son Trône ; que séduit par les flatteuries des courtisans, dit l'Écriture, il se livra à leurs mauvais conseils, & à ses propres foiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.*

2. Paral.
 24. 17.

C'est l'adulation qui fait d'un bon Prince, un Prince né pour le malheur

de son peuple, c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant : & qui à force de louer les foibleſſes des Rois, rend leurs vertus mêmes mépriſables.

Oui, SIRE, quiconque flatte ſes maîtres, les trahit : la perfidie, qui les trompe, eſt auſſi criminelle que celle qui les détrône : la vérité eſt le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaiſe foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui ſeul honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte ; devroit être deſtinée à l'adulation : la ſûreté publique doit ſuppléer aux loix, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auſquels elles décernent des ſupplices : car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer à la fidélité ; puisſque l'ennemi qui veut nous perdre, eſt encore moins à craindre, que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuſe eſt dans la bouche de ceux, qui par

la sainteté de leur caractère sont établis les Ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'Esprit de mensonge : entrez dans la bouche des Prophètes du Roi Achab ; vous réussirez ; vous le tromperez ; & la séduction est inévitable : *Decipies & prevalebis.*

3. Reg.
22. 22.

Hélas ! si l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices & les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité, & la rendent suspecte ; quelle séduction ne forme-t-elle point, lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu ? Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation & de mensonge ; si dans ces Chaires mêmes destinées à instruire & à corriger les Grands, nous leur donnons des fausses louanges, qui achèvent de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse, qui leur aide à se méconnoître ; si nous empruntons le langage flatteur & rampant des Cours, en venant leur annoncer la parole généreuse & sublime du Seigneur ; & si, loin d'être ici les Maîtres & les docteurs des Rois, nous ne som-

mes que les vils esclaves de la vanité & de la fortune ! Mais quel malheur pour les Grands , de trouver d'indignes Apologiftes de leurs vices , parmi ceux qui en auroient dû être les Cenfeurs ; d'entendre autour de leur Trône les Ministres & les interprètes de la Religion , parler comme le Courtifan ; & trouver des adulateurs , où ils auroient dû trouver des Ambroifes !

O vous , SIRE , que Dieu a établi pour commander aux hommes , n'aimez dans les hommes que la vérité ; elle feule les rend aimables. Fermez l'oreille aux discours qui vous flattent : le flatteur hait votre perfonne ; il n'aime que vos faveurs. Ecoutez les louanges , qui nous prétent de fauffes vertus , comme de reproches publics de nos vices véritables. Souvenez-vous que l'amour des peuples eft l'éloge le moins fufpect du Souverain. Les bons & les mauvais Princes ont été également loués pendant leur vie : il femble même que les baffes flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers. La haine publique fe cache d'ordinaire fous l'adulation : SIRE , rendez-vous digne d'être loué , & vous mépriserez les louanges.

L'adulation

L'Adulation ferme donc le cœur à la vérité ; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation , & achève de creuser le précipice : c'est le dernier piège que le démon tend aujourd'hui à Jesus-Christ : *Je vous donnerai les Royaumes du monde , & toute leur gloire.*

III.
PARTIE.

Oui , SIRE , c'est l'adulation , qui mène toujours les Grands à la gloire insensée & mal entendue de l'ambition : & ce desir insensé de gloire , où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre ?

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède ; elle l'avilit ensuite , & le dégrade ; enfin , elle le conduit à une fausse gloire , par des moyens injustes , qui lui font perdre la gloire véritable. Tels sont les caracteres honteux de l'ambition ; de ce vice dont le monde honore ses Héros , & dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands , non plus que dans le reste des hommes , une vie molle & obscure , des sentimens bas & timides ; & sous prétexte de blâmer l'ambition ,

Petit Carême.

D.

consacrer l'oïveté & l'indolence.

Je sai qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir : la naissance nous l'inspire, & la Religion l'autorise : c'est elle qui donne aux Empires des Citoyens illustres, des Ministres sages & laborieux, de vaillans Généraux, des Auteurs célèbres, des Princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité & de paresse : la Religion n'abbat & n'amollit point le cœur ; elle l'annoblit & l'élève ; elle seule fait former de grands hommes : on est toujours petit, quand on n'est grand que par la vanité. Ainsi, la mollesse & l'oïveté blessent également les règles de la piété, & les devoirs de la vie civile ; & le citoyen inutile n'est pas moins pros crit par l'Evangile que par la société.

Mais l'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus, & sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur, & ne le laisse jamais tranquille ; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues, & de toutes les agitations des Cours ; qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux specta-

cles : cette passion , qui ose tout , & à laquelle rien ne coûte , est un vice encore plus pernicieux aux Empires , que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire , il la trouve obscure ; ni de ses places , il veut monter plus haut , ni de sa prospérité , il sèche & dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend , ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur , elle devint amère , dès qu'il faut la partager avec ses concurrens ; ni de son repos , il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman , l'objet souvent des desirs & de l'envie publique , & qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais de plus , elle l'avilit & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir : il faut paroître , non pas tel qu'on est , mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense , & on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté ; il faut savoir essuyer des

dégouts, dévorer des rébuts, & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, & ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement ; devenir les complices, & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir ; & faire servir à l'ambition, la Religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des Cours, & l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractère d'un cœur lâche & rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte, qui nous deshonne : elle ne promet les Royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, & qui se

dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* On reproche *Math.* toujours vos bassesses à votre élévation; ^{4. 2.} vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées; & les titres de vos honneurs & de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux le succès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir; & tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche: il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux services, comme des vertus de roman & de théâtre, & croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire; mais que c'est la bassesse & l'avilissement, qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes & sa honte. Oui, mes Freres, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise. Le crime qui l'élève, est pour lui comme une vertu qui l'annoblit. Ami infidèle; l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune: mauvais citoyen; la vérité ne lui paroît estima-

ble qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite , qui entre en concurrence avec lui , est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre : il éloigne des sujets capables , & se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat ; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains , que sauvées par les soins & par les lumieres d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiete , honteuse , injuste. Mais , SIRE , si ce poison gagne & infecte le cœur du Prince ; si le Souverain , oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique , préfere sa propre gloire à l'amour & au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des Provinces , que régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins , que le pere de son peuple ; si le deuil & la désolation de ses sujets , est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot , s'il n'est Roi que pour le malheur des hommes ; &

que comme ce Roi de Babylone, il ne
 veuille élever la statue impie, l'idole
 de sa grandeur, que sur les larmes &
 les débris des peuples & des nations :
 grand Dieu ! quel fléau pour la terre !
 quel présent faites-vous aux hommes
 dans votre colére, en leur donnant un
 tel maître !

Sa gloire, SIRE, sera toujours souil-
 lée de sang. Quelque insensé chantera
 peut-être ses victoires ; mais les Pro-
 vinces, les villes, les campagnes en
 pleureront ; on lui dressera des monu-
 mens superbes, pour immortaliser ses
 conquêtes ; mais les cendres encore
 fumantes de tant de villes autrefois
 florissantes ; mais la désolation de tant
 de campagnes dépouillées de leur an-
 cienne beauté ; mais les ruines de tant
 de murs sous lesquelles des citoyens
 paisibles ont été ensevelis ; mais tant
 de calamités qui subsisteront après lui,
 seront des monumens lugubres, qui
 immortaliseront sa vanité & sa folie.
 Il aura passé comme un torrent pour
 ravager la terre, & non comme un
 fleuve majestueux pour y porter la joie
 & l'abondance ; son nom sera écrit
 dans les annales de la postérité parmi
 les conquérans, mais il ne le sera pas

parmi le bons Rois ; & l'on ne rappellera l'histoire de son règne , que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil , (a) dit l'Esprit de Dieu , sera monté jusqu'au ciel : sa tête aura touché dans les nuées : ses succès auront égalé ses desirs , & tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue , qui ne laissera après elle que l'infection & l'opprobre.

Grand Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des Rois , & surtout des Rois pupilles , éloignez tous ces pièges de l'enfant précieux que vous nous avez laissés dans votre miséricorde. Il peut vous dire , comme autrefois un Roi selon votre cœur :

Ps. 26. Mon pere & ma mere m'ont abandonné.
 26. A peine avois je les yeux ouverts à la lumière , qu'une mort prématurée les ferma en même-tems à Adélaïde qui m'avoit porté dans son sein , & dont les traits aimables & majestueux sont encore peints sur mon visage ; & au Prince pieux de qui je tiens la vie , & dont les sentimens religieux seront

(a) Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, & caput ejus nubes tetigerit : quasi sterquilinum in fine perdetur. *Job. 20. 6. 7.*

toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus & mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur ! qui êtes le Pere des Rois , & le Dieu de mes peres ; vous m'avez pris sous votre protection , & mis à couvert sous l'ombre de vos ailes & de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me.*

Ibid.

Grand Dieu ! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa Couronne : faites-la croître avec son âge : prenez son cœur entre vos mains , & que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *Custodi innocentiam.*

Ps. 36.

37

Voyez ces semences de droiture & de vérité , que vous avez jetées dans son ame ; cet esprit de justice & d'équité qui se développe de jour en jour , & qui paroît être né avec lui ; cette aversion naissante pour les artifices & les fausses louanges du flatteur ; & ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *Et vide equitatem.*

Ibid.

Qu'il regne pour notre bonheur , & il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre les

Petit Carême. E

sujets heureux ; que son titre le plus chéri soit celui de Roi bienfaisant & pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modele de tous les bons Rois ; & que ce Prince pacifique puisse laisser encore après lui des Princes qui lui ressemblient : *Quoniam sunt reliquæ homini pacifico.* Recevez ces vœux , ô mon Dieu ! & qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente , & l'espérance de la future !

Ibid.

Ainsi soit-il.





S E R M O N

P O U R

LE SECOND DIMANCHE

DE CAREME.

*Sur le respect que les Grands doivent
à la Religion.*

Et ecce apparuerunt illis Moyfes & Elias
cum Jesu loquentes.

*En même-tems ils virent paroître Moyse & Elie,
qui s'entretenoient avec Jesus, Matth. 17 3.*

SIRE,

C E sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre, qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte, rendre hommage à la gloire & à la grandeur de Jesus-Christ.

E 2

Moyse , ce Dieu de Pharaon , ce Législateur des peuples , ce Vainqueur des Rois , ce Maître de la nature , & plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur.

Elie , cet homme miraculeux ; la terreur des Princes impies ; qui pouvoit faire descendre le feu du ciel , ou s'y élever lui-même sur un char de gloire & de lumière ; & plus célèbre encore par le zèle saint qui le devoit , que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un & l'autre n'avoient été grands que parce qu'ils avoient été les images de Jesus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré , & rendre à ce divin original la puissance & la gloire qui appartiennent à lui seul , & dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurseurs & les dépositaires.

Telle est SIRE , la destinée des Princes & des Grands de la terre. Ils ne sont grands , que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur , & les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu , dont ils représentent la majesté ; & respecter la Religion , qui

seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité , figuré par Moÿse , qui leur en fasse observer les maximes ; & un respect de zèle , représenté dans Elie , qui les rende Protecteurs de sa doctrine & de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes ; zélés dans la défense de sa doctrine & de sa vérité. *Ave Maria.*

SIRE ,

Etre né Grand , & vivre en Chrétien , n'ont rien d'incompatible , ni dans les fonctions de l'autorité , ni dans les devoirs de la Religion. Ce seroit dégrader l'Evangile , & adopter les anciens blasphêmes de ses ennemis , de le regarder comme la Religion du peuple , & une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars , & les Puissans selon le siècle , ne crurent pas d'abord en Jesus-Christ. Mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état ; elle ne réprouvoit que leurs vices ; il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le

crédit & l'autorité du siècle étoit inutile à une doctrine descendue du Ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les Puissances du siècle , en se déclarant contre elle & en la persécutant , devoient l'affermir ; & que si elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis , elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses Disciples.

La loi de l'Évangile est donc la loi de tous les États. Plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes , plus la Religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs , de reconnoissance & de justice.

Oui , mes Freres , ce n'est pas le hazard qui vous a fait naître Grands & Puissans. Dieu , dès le commencement des siècles , vous avoit destiné cette gloire temporelle , marqués du sceau de sa grandeur , & séparés de la foule , par l'éclat des titres , & des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait , pour être ainsi préférés au reste des hommes , & à tant d'infortunés , sur-tout , qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes & d'amer-

tume ; Ne font-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains & rachetés du même prix ? n'êtes-vous pas sortis de la même boue ? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes ? le sang dont vous êtes issus , quoique plus illustre aux yeux des hommes , ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée , qui a infecté tout le genre humain ? Vous avez reçu de la nature un nom , plus glorieux ; mais en avez-vous reçu une ame d'une autre espèce , & destinée à un autre Royaume éternel , que celle des hommes les plus vulgaires ? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connoît de titres & de distinctions dans ses créatures , que les dons de sa grace ? Cependant Dieu , leur pere comme le vôtre , les livre au travail ; à la peine , à la misere & à l'affliction ; & il ne réserve pour vous , que la joie , le repos , l'éclat & l'opulence : ils naissent pour souffrir , pour porter le poids du jour & de la chaleur , pour fournir de leurs peines & de leurs sueurs à vos plaisirs & à vos profusions ; pour traîner , si j'ose parler ainsi , comme de vils animaux le char de votre grandeur & de votre indolence. Cette distance énor-

me que Dieu laisse entre eux & vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoissance ? Vous vous êtes trouvés en naissant en possession de tous ces avantages ; & sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dûs, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures une reconnoissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs ; il ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent ; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours : mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos peres & de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des esclaves, & les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats & des rebelles ?

Ainsi, mes Freres, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais hélas ! cette loi de reconnoissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, & qui devrait être, pour ainsi dire écrite sur les portes &

sur le murs de vos palais, sur vos terres & sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités & de vos vêtemens, n'est point même écrite dans votre cœur ! Dieu reprendra ses propres dons, mes Freres, puisque loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité ; il transportera cette gloire à une race plus fidèle : vos descendans expieront peut-être dans la peine & dans la calamité le crime de votre ingratitude ; & les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je ! il multipliera peut-être ses dons ; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère ; ses bienfaits seront des châtimens ; votre prospérité consommera votre aveuglement & votre orgueil ; ce nouvel éclat ne fera qu'un nouvel attrait pour vos passions ; & l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irreligion, & votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes Freres, de regarder la naissance & le rang comme un privilège qui diminue & adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, & les règles sévères de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné, ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; & comme il vous a distingué des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux Grands de grandes vertus; la prospérité est comme une persécution continue contre la Foi; & si vous n'avez pas toute la force & le courage des Saints, vous aurez bien-tôt plus de vices & de foiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, & exiger moins de vous que du commun des Fidèles? Avez-vous moins de plaisir à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne

droit à son indulgence ? vous êtes-vous moins livrés aux desirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient & la punissent ? Votre élévation a multiplié vos crimes ; & elle adouciroit votre pénitence ? vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang , & vous prétendriez trouver là-dessus dans la Religion des exceptions qui vous fussent favorables ?

Quelle idée de la divinité avons-nous , mes Freres ? quel Dieu de chair & de sang nous formons-nous ? Quoi ! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand ; où le Roi & l'esclave seront confondus ; où les œuvres seules seront pesées , Dieu n'exerceroit que des jugemens favorables envers ces hommes que nous appellons grands ; ces hommes qu'il avoit comblés de biens , qui avoient été les heureux de la terre , qui s'étoient fait ici-bas une injuste félicité , & qui oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité n'avoient vécu que pour eux-mêmes ? & il s'armeroit alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ? & il réserveroit toute la rigueur de ses jugemens , pour des in-

fortunés qui n'avoient passé que des jours de deuil, & des nuits laborieuses sur la terre; & qui souvent l'avoient béni dans leur affliction, & invoqué dans leur délaissement & leur amertume? Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens seront équitables.

Mais, SIRE, quand ces motifs de justice & de reconnoissance n'engageroient pas les Grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu; que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes?

N'est-ce pas en effet la sagesse & la crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les Princes & les Grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disoit autrefois un jeune Roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les Princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les Rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront; que je serai aimé dans la paix & redouté dans

Sap. 8.
R3. 15.

la guerre? *Per hanc timebunt me Reges horrendi: in multitudine videbor bonus & in bello fortis.* C'est par elle que mon regne sera agréable à votre peu-

ple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, & que je serai digne du trône de mes peres : *Per hanc dispositionem populum tuum juste, & ero dignus* ^{Sap. 9,} _{12.} *sedium patris mei.*

Non, SIRE, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre Empire, ni la magnificence de votre Cour, qui vous rendront cher à vos peuples ; ce seront les vertus qui font les bons Rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand Roi par votre naissance ; mais vous ne pouvez être un Roi cher à vos peuples que par vos vertus : les passions qui nous éloignent de Dieu, nous rendent toujours injustes & odieux aux hommes ; les peuples souffrent toujours des vices du Souverain : tout ce qui outre l'autorité, l'affoiblit & la dégrade ; les Princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes & bizarres ; le Gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point : ce n'est plus la sagesse, & l'intérêt public, qui président aux Conseils, c'est l'intérêt des passions ; le caprice & le goût forment les décisions, que devoit dicter l'amour de l'ordre ; & le plaisir devient le grand

ressort de toute la prudence de l'Empire. Oui, SIRE, la sagesse & la piété du Souverain toute seule peut faire le bonheur des Sujets ; & le Roi qui craint Dieu, est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les Princes & le Grands l'autorité aimable ; c'est elle encore, SIRE, qui la rend glorieuse. Tous les biens & tous les succès ; disoit encore un sage Roi, me sont venus avec elle ; & c'est par elle, que l'honneur & la gloire

Sap. 7. m'ont toujours accompagné ; *Et innumerabilis honestas per manum illius.* Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sai que l'impie prospère quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cédre du Liban, & qui semble insulter le Ciel par une gloire orgueilleuse, qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez : son élévation va lui creuser elle-même son précipice ; la main du Seigneur l'arrachera bien-tôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil & d'injustice s'écroule : la honte

& les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès ; on le verra peut-être traîner une vieilleffe triste & deshonorée ; il finira par l'ignominie ; Dieu aura son tour , & la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédé ; comme disoit autrefois un Prince Juif à ses enfans : *Cogitate generationes singulas* ; & vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses , & en a fait sécher la racine ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendans ; que les Trônes eux-mêmes , & les successions Royales ont manqué sous des Princes fainéans & efféminés ; & que l'histoire des crimes & des excès des Grands , est en même-tems l'histoire de leurs malheurs & de leur décadence.

Mais enfin, SIRE , en quoi les Princes & les Grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu , c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles & plus heureuses pour la vertu , que le peuple.

J'étois encore enfant , disoit le Roi Salomon , mais je me trouvois déjà les

1. Macc.
6. 61.

lumière d'un âge avancé, & je sento-
tois que je devois à ma naissance une
ame bonne & des sentimens plus éle-
vés que ceux des autres hommes : *Puer*

*Sap. 8. autem eram ingeniosus, & sortitus sum
animam bonam.*

Le sang, l'éducation, l'histoire des
ancêtres, jette dans le cœur des Grands
& des Princes, des semences, &
comme une tradition naturelle de
vertu. Le peuple livré en naissant à
un naturel brute & inculte, ne trouve
en lui pour les devoirs sublimes de la
Foi, que la pesanteur & la bassesse
d'une nature laissée à elle-même : les
bien-séances inséparables du rang, &
qui sont comme la première école de
la vertu, ne gênent pas les passions :
l'éducation fortifie le vice de la nais-
sance ; les objets vils qui l'environ-
nent, lui abbattent le cœur & les sen-
timens : il ne sent rien au-dessus de ce
qu'il est ; né dans les sens & dans la
boue, il s'élève difficilement au-dessus
de lui-même. Il y a dans les maximes
de l'Évangile une noblesse & une élé-
vation, où les cœurs vils & rampans
ne sauroient atteindre : la Religion,
qui fait les grandes ames, ne paroît
faite que pour elles ; & il faut être
grand

grand, ou le devenir, pour être Chrétien.

Je n'ignore pas que la grace supplée à la nature; que la chair & le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu, que les premiers Héros de la Foi fortirent d'entre le peuple; que les vases de boue entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire & de magnificence; & que tout Chrétien est né grand, parcequ'il est né pour le Ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentimens nobles & héroïques qu'exige la Foi: un sang plus pur s'éleve plus aisément; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires: le mensonge & la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne sauroit nuire: & qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes: l'espérance d'une fortune éclairante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voyent plus de fortune au-dessus de la leur, & qui tiennent en leurs mains la fortune & la destinée publique: le respect humain n'intimide & n'arrête pas la vertu des Grands, eux que tout le monde

fait gloire d'imiter, & dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude : la bassesse de la débauche & de la dissolution trouve moins d'accès dans une ame que la naissance destinée à de grandes choses : la règle & les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre & la règle parmi les peuples : s'ils sont entourés de plus de pièges, ils trouvent en eux plus de freins & plus de ressources : la nature toute seule a environné leur ame d'une garde d'honneur & de gloire : enfin, les premiers panchans dans les Grands sont pour la vertu ; & ils dégèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la Religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes ; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rende défenseurs de sa doctrine & de sa vérité.

II.
PARTIE.

LA Religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle ; tout doit servir à l'agrandissement de ce Royaume de Jesus-Christ. Les vertus, & les vices ; les Grands, & le peuple ; les bons & les

mauvais succès ; l'abondance ; ou les calamités publiques ; l'élévation , ou la décadence des Empires ; tout enfin , dans l'ordre des conseils éternels , doit coopérer à la formation & à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les Tyrans l'ont purifiée par les persécution ; les Fidèles la perpétuent par la charité ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermissent par les scandales ; les Justes sont les témoins de sa foi ; les Pasteurs les dépositaires de sa doctrine ; les Princes & les Puissans , les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses loix ; c'est le devoir de tout Fidèle. La majesté de son culte , la sainteté de ses maximes , le dépôt de sa vérité doivent trouver une sûre protection dans leur autorité & dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien , SIRE , n'honore plus la Religion , que de voir les Grands & les Princes confondus aux pieds des Autels avec le reste des Fidèles , dans les devoirs communs & extérieurs de la Foi. C'est à eux à opposer leurs hommages publics & respectueux dans le Temple saint , aux irréverences & aux profanations publiques ; & à venir montrer à

la multitude, combien il est indécent à des sujets de paroître sans pudeur & sans contrainte aux pieds du Sanctuaire, devant lequel les Princes & les Rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, & ce respect à la majesté du culte saint. Hélas ! ils regardent comme une bien-séance de leur rang, d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, & ils croiroient souvent se dégrader en paroissant à la tête des cantiques de joie, & des solemnités saintes de la Religion ! ils se font un intérêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amusemens du théâtre & aux vains spectacles du siècle ; l'Eglise est-elle donc moins intéressée, que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés & religieux de la Foi ?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas ! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit & de leur durée ; & s'ils sont nécessaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler ; de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la Religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos

cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte acheve de s'avilir, dès que les Princes & les Grands le négligent. Dieu ne paroît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres & des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe & languit, si la Religion du Prince & des Grands ne le soutient & ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat ; où il importe au Souverain de maintenir & les dehors augustes de la Religion, & l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le Trône ; & d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu & à l'Eglise le respect & la soumission qui leur sont dûs, de peur qu'il ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat : on ne respecte guères le joug des Puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la Foi. Et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre ; elle a par-tout allumé le feu

de la sédition ; elle est née dans la révolte : en ébranlant les fondemens de la Foi , elle a ébranlé les Trônes & les Empires ; & par-tout , en formant des sectateurs , elle a formé des rebelles. Elle a beau dire que les persécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juste défense ; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience & la fermeté : sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans : ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis , qu'elle multiplia ses disciples ; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses Fidèles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouwerent , non en combattant , mais en mourant pour la Foi , la vérité de leur mission : on devoit les traîner devant les Rois pour y être jugés comme des criminels , & non pour y paroître les armes à la main , & les forcer de leur être favorables : ils respectoient le sceptre dans des mains même profanes & idolâtres ; & ils auroient cru deshonorer & détruire l'œuyre de

Dieu en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

Les Princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la Religion. Aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence : ce fut sous les plus grands Rois de la race de David, que le Temple du Seigneur vit revivre sa gloire & sa majesté. Les Césars, sous l'Évangile tirèrent l'Église de l'obscurité où les persécutions l'avoient laissée : les Charlemagnes, le saint Louis, releverent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte ; & les monumens publics de leur piété, que les tems n'ont pu détruire, & que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire, que les statues & les inscriptions qui en immortalisant les victoires & les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des Princes & le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les Grands à soutenir la majesté & la décence extérieure du culte, les rendent en même-tems protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété en respectant eux-mêmes ceux

qui la pratiquent ; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, SIRE, les gens de bien sont la seule source du bonheur & de la prospérité des Empires. C'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance & la tranquillité ; s'il se fut trouvé dix Justes dans Sodôme, le feu du ciel ne seroit jamais tombé sur cette ville criminelle. L'Etat périroit ; le Trône seroit renversé, nos villes abîmées, & réduites en cendres, & nous aurions le même sort que Sodôme & Gomorrhe, si Dieu ne voyoit encore au milieu de nous des serviteurs fidèles ; s'il ne nous laissoit encore une semence sainte ; si l'innocence peut-être de l'Enfant auguste & précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos Rois, n'arrêtoit les foudres que la dissolution publique de nos mœurs auroit dû déjà attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, & sicut Gomorrha similes fuissimus.* Les Princes, SIRE, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les Empires & les Monarchies, & le monde entier ne subsistera, que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais

Mais ce n'est pas, SIRE, par un simple respect, que les Princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fidèles, que ceux qui sont fidèles à Dieu : c'est par les emplois publics ; l'autorité n'est sûre & bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent : c'est par des préférences ; les grands talens sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne fait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteroient même nos rebuts & nos mauvais traitemens ; c'est enfin par les graces ; nos bienfaits ne sauroient faire des ingrats, de ceux que le devoir tout seul & la confiance nous attache.

Quel bonheur, SIRE, pour un siècle, pour un Empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des Princes favorables à la piété ! Par eux croissent & s'animent les talens utiles à l'Eglise : par eux se forment & sont protégés des ouvriers fidèles destinés à repandre la science du salut, à arracher les scandales du Royaume de Jésus-Christ, & à

ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'Esprit qui les a dictés : par eux s'élevé au milieu de nous des maisons saintes , des établissemens pieux où l'innocence est preservée , où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin , nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut , monumens heureux ! qui perpétuent la piété dans les Empires , qui assurent aux Princes la reconnoissance des âges à venir , qui mettent la posterité dans leurs intérêts , & qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non , SIRE , la gloire des monumens que l'orgueil ou l'adulation ont élevés , sera ou ensevelie dans l'oubli par le tems , ou effacée par les censures & les jugemens plus équitables de la posterité. Les races futures disputeront à la plupart des Souverains les titres & les honneurs que leur siècle leur aura deferés , mais la gloire des secours publics accordés à la piété , & qui subsisteront après eux , ne leur sera pas disputée : & quelque grand qu'ait été le Roi que nous pleurons encore , de tous les monumens élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne , les deux édifices pieux &

augustes, où la valeur d'un côté & la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressourcés sûres & publiques, sont les titres qui lui repondent le plus des éloges & des actions de grâces de la posterité.

Tel est le zèle de protection que les Princes & les Grands doivent à la sainteté des maximes de la Religion. Mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine & de sa vérité; & notre siècle sur-tout, où l'irreligion fait tant de progrès, doit encore plus veiller là-dessus leur attention & leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge & chaque nation a vû des esprits noirs & superbes, dire non-seulement dans leur cœur & en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; & que dès le tems même de Salomon; où le souvenir des merveilles du Seigneur en Egypte & dans le désert étoit encore si récent, ils proposoient déjà contre tout culte rendu au très-haut ces doutes impies, qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des im-

pies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; & ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre, que pour être comme le rebut & l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction & de gloire: c'est un titre qui honore; & souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, & nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des Grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom & de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des Princes du peuple, un privilège de familiarité, dont nos mœurs, mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent; & l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance & de la gloire, décore & annoblit l'obscurité & la roture. Ce sont les Grands qui ont donné du crédit à l'impie? c'est à eux à le dégrader & à le confondre.

Quelle honte pour la Religion, mes Freres! Les plus grands hommes du Paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie,

dont ils connoissoient la puérilité & l'extravagance : ils pensoient avec les Sages, & ils n'osoient parler que comme le peuple. Ils n'auroient osé, avec toute leur réputation & leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des loix de l'Empire & l'ancienneté rendoit respectable : & Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier Philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, & qui devoit être si cher au sien, perdit la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres, auxquels ses citoyens devoient moins de respect & d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel & de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille ! & sous l'Empire même de la Foi, des hommes vils & ignorans font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du Ciel, & on applaudit à l'impiété ! & dans un Royaume où le titre de Chrétien honore nos Rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets ! Les vaines idoles auroient donc eu le ministère

public pour vengeur contre les Savans & les sages ; & le seul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins & les insensés ?

Vengez l'honneur de la Religion, vous, mes Freres ; dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, & dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs : éloignez l'impie d'auprès de vous : n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu. Il y a tant de dignité pour les Grands, à ne pas souffrir qu'on insulte & qu'on avilisse devant eux la foi de leurs peres ! Ce doit être pour vous, manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la Religion que vous professez : c'est un langage indécent, qui blesse les égards & les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-même un noble & religieux respect pour les vérités de la

Religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission ; l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés : c'est tout ignorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la Foi ; & il y a encote moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumettre.

Que votre respect & votre zèle pour la religion de vos peres, cultive & fasse croître celui du jeune Prince, auprès duquel vos noms & vos dignités vous attachent, & dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près : qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la Foi, que ses ancêtres placèrent sur le Trône : que le zèle pour la défense de l'Eglise qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé & animé par vos exemples : que les erreurs & les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre ; &

qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la Foi, qu'à celles de la Monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu! devienne celle de l'Eglise: que les troubles qui l'agitent soient calmés, avant qu'il puisse les connoître: que la concorde & l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses loix, & ne laissent plus rien à faire à son zèle: que son règne soit le règne de la paix & de la vérité: que le lion & l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son Empire; & que cet Enfant miraculeux, comme dit Isaïe,

Is. II. 6. les mène encore, & les voye réunis dans les mêmes pâturages: *Et puer parvulus minabit eos.* Que le camp des infidèles & des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; & que s'il entendent encore des clameurs autour de l'Arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls, & de malheurs nouveaux, mais ses triomphes & sa gloire.

Ainsi soit-il.



S E R M O N

P O U R

LE TROISIEME DIMANCHE
 DE CARÊME.

Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu.

Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem & non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, & il n'en trouve point. Luc. 11. 24.

S I R E,

C E T esprit inquiet & immonde, qui sort, & rentre dans l'homme d'où il est sorti : qui change sans cesse de lieu ; qui essaye de toutes les situations, & ne peut se plaire & se fixer

dans aucune ; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables & délicieux, & qui ne marche jamais que par des lieux tristes & arides ; qui cherche le repos & ne le trouve pas ; c'est l'image de l'humeur & du caractère des Grands de la terre ; toujours plus inquiets, plus agités & plus malheureux que le simple peuple, dès que livrés à leurs passions & à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation & de prospérité, si envié du monde, & si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, SIRE, n'est pas attaché à l'éclat du rang & des titres ; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie : ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes, qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle Couronne de l'univers ; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos ; & point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des Grands, si elle n'est

MALHEUR DES GRANDS , &c. 83
accompagnée de la vertu , & de la
crainte du Seigneur : au contraire plus
on est grand , plus on vit malheureux ,
si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le
sujet de ce Discours. Implorons , &c.
Ave , Maria.

SIRE ,

Si l'homme n'étoit fait que pour la
terre , plus il y occuperoit de place ,
& plus il seroit heureux.

Mais l'homme est né pour le Ciel :
il porte écrits dans son cœur les titres
augustes & ineffaçables de son origi-
ne ; il peut les avilir , mais il ne peut
les effacer. L'univers entier seroit sa
possession & son partage , qu'il senti-
roit toujours qu'il se dégrade , & ne
se satisfait pas en s'y fixant : tous les
objets qui l'attachent ici bas , l'arra-
chent , pour ainsi dire , du sein de
Dieu , son origine & son repos éter-
nel , & laissent une plaie de remords
& d'inquiétude dans son ame , qu'ils
ne sauroient plus fermer eux-mêmes :
il sent toujours la douleur secrète de
la rupture & de la séparation ; & tout
ce qui altère son union avec Dieu , le
rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Evangile, après un bonheur & un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés par la possession d'un objet, du bonheur qui sembloit nous y attendre, un nouveau desir nous jette dans la même illusion; & passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise, devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il seroit moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées, où il ne peut atteindre; & qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres, & de la naissance, dissipe bien-tôt cette vaine illusion. On a beau monter, & être porté sur les ailes de la fortune

MALHEURS DES GRANDS, &c. 85

au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins & les noirs soucis montent, & vont s'asseoir même avec le souverain sur le Trône : le diadème, qui orne le front auguste des Rois, n'est souvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes ; l'ennui plus à charge ; la bizarrerie plus inévitable ; c'est-à-dire, le vuide de tout ce qui n'est pas Dieu, plus sensible & plus affreux.

LE s passions plus violentes. Oui, SIRE, les passions font tous nos malheurs ; & tout ce qui les flatte & les irrite augmente nos peines. Un Grand voluptueux est plus malheureux & plus à plaindre que le dernier & le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout

I.
REFLEX.

ce qui l'assouvit la réveille ; ses desirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses panchans , plus il en devient le jouet & l'esclave ; sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore , & le fait renaître de ses propres cendres : les sens devenus ses maîtres , deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs , & la satiété fait elle-même son supplice ; & les plaisirs enfantent eux-mêmes , dit l'Esprit de Dieu , le ver qui le ronge & qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis.* Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance : les desirs toujours satisfaits , ne lui laissant plus rien à désirer , le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide ; & plus il en goûte , plus ils deviennent tristes & amers.

Job. 24.
20.

Son rang même , ses bienséances , ses devoirs , tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang ; plus il est élevé , plus il en coûte pour la dérober aux regards & à la censure publique : ses bienséances ; plus il en est jaloux , plus les allarmes qu'une indiscretion ne trahisse ses précautions & ses mesures sont cruelles : ses devoirs ; parce-

qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, SIRE, le Trône où vous êtes assis, a autour de lui encore plus de ramparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent : si tout dresse des pièges à la jeunesse des Rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera gueres de moment pour infecter votre cœur : elle n'habite & ne se plaît qu'avec l'oïveté & l'indolence. Que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs : ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même. Les Rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins & l'application. Aussi les régnes oïfifs forment un vuide obscur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans ; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'est un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos histoires, ils ne

font que les obscurcir & les embarrasser ; & ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne , que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions , qui plus violentes dans l'élévation , font sur le cœur des Grands des plaies plus douloureuses & plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune des ses peres , il se borne à leur nom & à leur état ; il regarde sans envie , ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance ; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possède ; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation , ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oisif , mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au Grand , rien ne suffit , parcequ'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui , le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui , que rongé d'en avoir encore qui le précèdent ; il ne croit rien avoir , s'il n'a tout ; son ame est toujours aride & altérée ;

MALHEURS DES GRANDS , &c. 89
altérée ; & il ne jouit de rien , si ce
n'est de ses malheurs & de ses inquié-
tudes.

Ce n'est pas tout. De l'ambition
naissent les jalousies dévorantes ; &
cette passion si basse & si lâche , est
pourtant le vice & le malheur des
Grands. Jaloux de la réputation d'au-
trui , la gloire qui ne leur appartient
pas , est pour eux comme une tache
qui les flétrit & qui les deshonne :
jaloux des graces qui tombent à côté
d'eux , il semble qu'on leur arrache
celles qui se répandent sur les autres :
jaloux de la faveur , on est digne de
leur haine & de leur mépris , dès qu'on
l'est de l'amitié & de la confiance du
Maître : jaloux même des succès glo-
rieux à l'Etat , la joie publique est sou-
vent pour eux un chagrin secret &
domestique ; les victoires remportées
par leurs rivaux sur les ennemis , leur
font plus ameres qu'à nos ennemis
mêmes ; leur maison , comme celle
d'Aman , est une maison de deuil &
de tristesse , tandis que Mardochée
triomphe , & reçoit au milieu de la
capitale les acclamations publiques ;
& peu contents d'être insensibles à la
gloire des événemens , ils cherchent à

se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions & des censures. Enfin, cette injuste passion tourne toute en amertume; & on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste & plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère: leurs haines plus violentes; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux & plus inexorables: leurs craintes plus excessives; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, & la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux: leurs infirmités plus affligeantes; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, & leur est insoutena-

blé : ils ne savent user sagement , ni de la maladie , ni de la santé ; ni des biens , ni des maux inféparables de la condition humaine ; les plaisirs abrégent leurs jours ; & les chagrins qui suivent toujours les plaisirs , précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intemperance succombe sous la multiplicité des remédes : l'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; & s'ils se sont défendus les excès , la mollesse & l'oïfivité toute seule devient pour eux une espèce de maladie & de langueur , qui épuise toutes les précautions de l'art , & que les précautions usent & épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur & de caprice , tout ce qui les gêne & les contraint , les accable : loin de la Cour , ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du Maître , ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs & de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée , ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation , ou plutôt ils sont par-tout

à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pèsant, à quiconque veut vivre sans joug & sans règle.

Non, mes Freres, un Grand dans le crime, est plus malheureux qu'un autre pécheur: la prospérité l'endurcit: pour ainsi dire, au plaisir, & ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élevation qu'on regarde comme une ressource pour les Grands qui vivent dans l'oubli de vos commandemens, soit elle-même leur ennui & leur supplice.

II.
REFLEX.

JE dis leur ennui: & c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des Grands qui ont abandonné Dieu: non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes Freres, l'ennui qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les Grands; c'est comme leur ombre qui les suit par-tout. Les plaisirs presque tous épuisés pour eux ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse; ils ont beau

les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouissances publiques ; c'est une vivacité d'ostentation ; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille ; & un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir, dont leur ame s'étoit d'abord flattée : *Et spes illorum abominatio anime.*

Job. IX.

20.

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui ; & toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs : tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie ; & leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts & l'insipidité que la lassitude, & le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au Juste moins de plaisirs, & ses jours sont plus heureux & plus

tranquilles. Tout est délassément pour un cœur innocent. Les plaisirs doux & permis qu'offre la nature, fades & ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien. Il n'y a même que les plaisirs innocens qui laissent une joie pure dans l'ame : tout ce qui la souille, l'attriste, & la noircit. Les saintes familiarités & les jeux chastes & pudiques d'Isaac & de Rebecca dans la Cour du Roi de Gerare, suffisoient à ces ames pures & fidèles : c'étoit un plaisir assez vif pour David, de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'Arche sainte : les festins d'hospitalité faisoient les fêtes les plus agréables des premiers Patriarches, & la brebis la plus grasse suffisoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au-dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur ; elle se répand de-là sur les objets les plus indifférens. Mais si vous ne portez pas au-dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience, & l'innocence du cœur, envain vous la cherchez au-dehors : rassemblez tous les amusemens autour

MALHEUR DES GRANDS, &c. 95
de vous ; il s'y repandra toujours du
fond de votre ame une amertume qui
les empoisonnera : raffinez sur tous les
plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans
le creuset ; de toutes ces transforma-
tions, il n'en sortira & résultera ja-
mais que l'ennui.

• Grand Dieu, ce qui nous éloigne
de vous, est cela même qui devrait
nous rappeler à vous. Plus la prospéri-
té multiplie nos plaisirs, plus elle nous
en détrompe ; & les Grands sont moins
excusables & plus malheureux de ne
pas s'attacher à vous, ô mon Dieu ! par-
ce qu'ils sentent mieux & plus souvent
le vuide de tout ce qui n'est pas vous.

ET non-seulement ils sont plus mal-
heureux par l'ennui qui les poursuit
par-tout, mais encore par la bizarre-
rie & le fond d'humeur & de caprice
qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera
rassasié, dit Job, son esprit paroîtra
triste & agité ; l'inégalité de son hu-
meur imitera l'inconstance des flots
de la mer ; & les pensées les plus noi-
res & les plus sombres viendront fon-
dre dans son ame : *Cùm satiatus fuerit
arctabitur, aestuabit, & omnis dolor ir-
ruet super eum.*

III.
REFLEX.

Job. 20.

81.

Telle est, SIRE, la destinée des Princes & des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, & ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres; & il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, & que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprètes sûrs de leur volonté: on déplaît en obéissant: il faut les deviner, & cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines; incompréhensibles: *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles.* On a beau s'attacher à les suivre; on les perd de vûe à chaque instant: ils changent de sentier; on s'égaré avec eux, & on les manque encore: ils se lassent des hommages qu'on leur rend, & ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse: les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, & ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres & incommodes, tout

ce qui les environne porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent les porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités & de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables & plus heureux ? D'une fortune obscure & privée il s'étoit vû élever sur le Trône : son règne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, sembloit assurer la Couronne à sa race : toutes les Tribus soumises fournissoient à sa magnificence & à ses plaisirs, & lui obéissoient comme un seul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu ?

Il perd la crainte du Seigneur, & avec elle il perd son repos & tout le bonheur de sa vie. Livre à un esprit mauvais, & aux vapeurs noires & bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, & il ne se connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges & ses victoires chantées par les filles de Juda, sont pour lui com-

me des censures & des oppobres : il se dérobe aux hommages publics, & il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paroissant aux pieds de son Trône, & s'en éloignant il est encore plus sûr de déplaire : touché de sa fidélité, il fait son éloge, & se reconnoît moins juste & moins innocent que lui ; & le lendemain il lui dresse des embuches pour s'en assurer & lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuye & lui devient suspecte. Tous les Courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre & bizarre ; soins inutiles ! lui même ne le fait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce Prophète, & il s'avise de le rappeler du tombeau & de le consulter après sa mort : il ne croit plus en Dieu, & il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, & il est superstitieux ; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuels, les Prophètes autrefois envoyés de Dieu : ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces Interprètes respectables des conseils éternels, & de se mocquer des pré-

dictions que les événemens ont toutes justifiées : ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, & le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles ; & ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse.

Oui , mes Freres , le malheureux état des Grands dans le crime est une preuve éclatante , qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux , ils le seroient du moins sur le Trône ; mais quiconque , dit un Roi lui-même , quiconque , fût-il maître de l'univers , s'éloigne de la règle & de la sagesse , il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim & disciplinam qui abjecit , infelix est.*

Plus même vous êtes élevé , plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraint , rien aussi ne vous fixe ; moins vous dépendez des autres , plus vous êtes livré à vous-même : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité : vos passions ayant essayé de tout , & tout usé , il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même : vos bizarreries deviennent l'unique res-

source de votre ennui & de votre sa-
tieté ; ne pouvant plus varier les plai-
sirs déjà tous épuisés , vous ne sauriez
plus trouver de variété que dans les
inégalités éternelles de votre humeur ;
& vous vous en prenez sans cesse à
vous , du vuide que tout ce qui vous
environne laisse au-dedans de vous-
même.

Et ce n'est pas ici une des ces vaines
images que le discours embellit , &
où l'on supplée par les ornemens à la
ressemblance. Approchez des Grands ;
jetez les yeux vous-même sur une de
ces personnes , qui ont vieilli dans les
passions , & que le long usage des plai-
sirs ont rendu également inhabiles , &
au vice , & à la vertu. Quel nuage
éternel sur l'humeur ! quel fond de
chagrin & de caprice ! Rien ne plaît ,
parce qu'on ne sauroit plus soi-même
se plaire : on se venge sur tout ce qui
nous environne des chagrins secrets
qui nous déchirent ; il semble qu'on
fait un crime au reste des hommes de
l'impuissance où l'on est d'être encore
aussi criminel qu'eux : on leur repro-
che en secret tout ce qu'on ne peut
plus se permettre à soi-même ; & l'on
met l'humeur à la place des plaisirs.

Non , mes Freres , tournez-vous de tous les côtés , les Grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions , de leurs caprices , des événemens , & de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une ame livrée à elle-même , en qui toutes les ressources des sens & des plaisirs ne laissent qu'un vuide affreux , & à qui le monde entier , avec tout cet amas de gloire & de fumée qui l'environne , devient inutile , si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures , & de la nécessité d'un Dieu & d'une Religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes , qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu & dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions , multiplie nos peines , que les heureux du monde n'en sont , pour ainsi dire , que les premiers martyrs , & que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes peres , disoit autrefois un jeune Roi , & qui dès l'enfance comme vous , SIRE , étoit monté sur le Trône ; Dieu de mes peres , vous

m'avez établi Prince sur votre peuple & Juge des enfans d'Israël : au sortir presque du berceau , vous m'avez placé sur le Trône ; & en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même , vous m'avez choisi pour être le

Sap. 5. 7. conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum , tu elegisti me Regem populo tuo.* Vous m'avez environné de gloire , de prospérité & d'abondance ; mais la magnificence de vos dons fera elle-même la source de mes malheurs & de mes peines , si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandemens & la sagesse. Envoyez-là-moi du haut des Cieux , où elle assiste sans cesse à vos côtés : c'est elle qui préside aux bons conseils , & qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des Vieillards , & toute la majesté des Rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucirra les soucis de l'autorité & le poids

Ibid. 8. de ma couronne : *Ut mecum sit & mecum laboret* ; elle seule me fera passer des jours heureux , & me soutiendra dans les ennuis ; & les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle

Sap. 8. 7. *Et erit allocutio cogitationis , & tadium mei.* Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes

palais , & parmi les hommages qu'on
m'y rendra , qu'avec elle : *Intrans in* Ibid. 7.
domum meam , conquiescam cum illa. ^{16.}

Les plaisirs finissent par l'amertume ,
le Trône lui-même , grand Dieu ! si
vous n'y êtes assis avec le Souverain ,
est le siège des noirs soucis. Mais votre
crainte & la sagesse ne laisse point de
regret après elle ; on ne s'ennuye point
de la posséder ; & la joie même & la
paix ne se trouvent jamais qu'avec
elle : *Nec enim habet amaritudinem* Ibid.
conversatio illius , nec tœdium sed leti-
tiam & gaudium.

Heureux donc le Prince , ô mon
Dieu ! qui ne croit commencer à ré-
gner que lorsqu'il commence à vous
craindre ; qui ne se propose d'aller à la
gloire que par la vertu ; & qui regarde
comme un malheur de commander
aux autres , s'il ne vous est pas soumis
lui-même !

Donnez donc , grand Dieu ! votre
sagesse & votre jugement au Roi , &
votre justice à cet Enfant de tant de
Rois. Vous qui êtes le secours du pu- Ps. 71.
pille , rendez lui par l'abondance de ^{1.}
vos bénédictions : ce que vous lui avez
ôté en le privant des exemples d'un
pere pieux , & des leçons d'un auguste

Bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos graces & de vos bienfaits : vous seul , grand Dieu ! tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet Enfant auguste , que vous avez , pour ainsi dire , laissé seul sur la terre , & dont vous êtes par conséquent le premier tuteur & le pere : que son enfance , qui le rend si cher à la nation , réveille les entrailles de votre miséricorde & de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection : la foiblesse de son âge , & les graces qui brillent déjà dans ses premières années , nous arrachent tous les jours des larmes de crainte & de tendresse ; rassurez nos frayeurs , en éloignant de lui tous les perils qui pourroient menacer sa vie , & récompensez notre tendresse en le rendant lui même tendre & humain pour ses peuples : rendez-le heureux en lui conservant votre crainte qui seule fait le bonheur des peuples & des Rois : assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur & par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son ame & autour de son diadème , pour lui

MALHEURS DES GRANDS , &c. 109
en adoucir le poids : qu'il ne sente les
soudis de la royauté , que par sa sensi-
bilité aux miseres publiques ; & que
sa piété , plus encore que sa puissance
& ses victoires , fasse tout son bonheur
& le nôtre.

Ainsi soit-il.





S E R M O N

POUR

LE QUATRIEME DIMANCHE
A
DE CAREME.

*Sur l'humanité des Grands envers le
Peuple.*

Cùm sublevasset oculos Jesus, & vidisset, quia
multitudo maxima venit ad eum.

*Jesus ayant levé les yeux, & voyant une gran-
de foule de peuple qui venoit à lui. Jean. 6. 5.*

SIRE,

C E n'est pas la toute-puissance de
Jesus-Christ & la merveille des
pains multipliés par sa seule parole,
qui doit aujourd'hui nous toucher &
nous surprendre. Celui, par qui tout
étoit fait; pouvoit tout sans doute sur

des créatures qui sont son ouvrage ; & ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige , n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler & nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante , & affamée aux pieds de la montagne , & ses entrailles se troublent ; & sa pitié se réveille ; & il ne peut refuser aux besoins des infortunés , non-seulement son secours , mais encore sa compassion & sa tendresse ; *Vidit turbam multam , & misertus est eis.*

Matth.

24. 14.

Par-tout il laisse échapper des traits d'humanité pour le peuples. A la vûe des malheurs qui menacent Jérusalem , il soulage sa douleur par sa pitié & par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie , son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle ; & il leur réproche d'ignorer encore l'esprit de douceur & de charité , dont ils vont être les ministres.

Si les Apôtres éloignent rudement une foule d'enfans qui s'empressent autour de lui , sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible ; &

plus un respect mal entendu éloigne de lui les foibles & les petits , plus sa clémence & son affabilité s'en rapproche.

Grande leçon d'humanité envers les peuples , que Jesus-Christ donne aujourd'hui aux Princes & aux Grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; & ils ne jouissent proprement de leur grandeur , qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire , l'humanité envers les peuples , est le premier devoir des Grands ; & l'humanité envers les peuples , est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

SIRE ,

I. **T**oute puissance vient de Dieu ; &
 PARTIE. tout ce qui vient de Dieu , n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les Grands seroient inutiles sur la terre , s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; & loin que les peuples soient faits pour eux , ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont , que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence , si toute la multitude des hommes n'étoit pla-

cée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui le comble de bienfaits !

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui & la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles & des petits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en eux : ils ne sont que les ministres de sa bonté & de sa providence ; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des Grands ; & l'humanité renferme l'affabilité, la protection, & les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, SIRE, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devoit être que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui nais-

TITRE IV. DIM. DE CAREME.

sent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hauffer, & de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure & vulgaire, que la distance énorme que le hazard a mise entre eux & les Grands: ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste, de les faire naître dans l'obscurité, tandis quelle a réservé l'éclat du sang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite: plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; & plus d'une fois les anciens regnes de la Monarchie l'ont vûe se soulever, vouloir secouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entière.

Les Grands au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang & de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'af-

fabilité ; & s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains & accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable & la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres & anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes. On ne sent leur élévation, que par une noble simplicité ; ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; & parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse & l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, & à qui l'on dispute tout bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place

des titres ; & en exigeant au-delà de ce qui leur est dû , ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devoit leur rendre.

En effet , on est moins touché de son élévation , quand on est né pour être Grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent , où la naissance & la fortune l'ont placé , c'est-à-dire , qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut : les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames ; rien ne les enfle & ne les éblouit , parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité , ou n'est plus qu'une ruse qui la cache : c'est une preuve certaine , qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté des défauts & des foiblesses , que la fierté trahit & manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément , si j'ose parler ainsi , du mérite ; & on ne fait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, SIRE , & les plus grands Rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme Thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques ;
&

& si l'éclat du Trône étoit tempéré par l'affabilité du Souverain, l'affabilité du Souverain relevoit l'éclat & la majesté du Trône.

Nos Rois, SIRE, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'azile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat & la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers, qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher ? Montrez, SIRE, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons & de talents aimables ; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne : les charmes & la majesté de votre Personne, la bonté & la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dûs à votre rang, que votre autorité & votre puissance.

Ces Princes invisibles & efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paroître sans ordre, &

dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians , n'étoient plus , vûs de près , que de foibles idoles , sans ame , sans vie , sans courage , sans vertu ; livrés dans le fond de leurs Palais à de vils esclaves ; séparés de tout commerce , comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes , ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité & la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même , qui sied bien aux Grands ; qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant , & qui est comme une espèce de valeur , & de courage pacifique : c'est être foible & timide , que d'être inaccessible & fier.

D'ailleurs , SIRE , en quoi les Princes & les Grands , qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère & dédaigneux , sont plus inexcusables ; c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort , ni étude ; une seule parole , un sourire gracieux , un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout : leur rang

donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du Roi, dit l'Écriture, est la vie & la félicité des peuples; & son air doux & humain est pour les cœurs de ses sujets, ce que la rosée du soir est pour les terres sèches & arides: *in hilaritate vultus Regis, vita; & clementia ejus quasi imber serotinus.* prov. 16.
15.

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même, que de dépriser à ce point toute l'humanité? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? & si quelqu'un devoit être honteux de son

état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le Grand qui en abuse ?

Il est vrai que souvent, c'est l'humour toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette sérénité qui les rend accessibles & affables : c'est une inégalité de caprice, plus que de fierté. Occupez de leurs plaisirs, & lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût, il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paroître humain ! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour & de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis ? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages ? peut-on alléguer là dessus les momens d'humour & de chagrin, que les soins de la grandeur & de l'autorité traînent

après soi? l'humeur est-elle donc le privilège des Grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à soi-même, ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, & tous les plus noirs soucis environnent: ils seroient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde à qui tout rit, & que les joies & les plaisirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même un privilège qui excuse leurs chagrins bizarres & leurs caprices? qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parcequ'ils sont plus heureux? qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité & de leur puissance? grand Dieu! seroit-ce donc là le privilège des Grands, ou la punition du

mauvais usage qu'ils font de la grandeur ? car il est vrai que les caprices & les noirs chagrins semblent être le partage des Grands , & l'innocence de la joie & de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend sa source dans l'humanité , n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage : c'est un sentiment qui naît de la tendresse & de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte & une dérision pour les malheureux , si en leur montrant un visage doux & ouvert , elle leur fermoit nos entrailles ; & ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes , que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux & les opprimés n'ont droit de les approcher , que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui , mes Freres , les loix qui ont pourvu à la défense des foibles , ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice & de l'oppression : la misere ose rarement réclamer les loix établies pour la protéger ; & le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux Grands à remettre le peuple sous la protection des loix : la veuve , l'orphelin , tous ceux qu'on foule & qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit & à leur puissance ; elle ne leur est donnée que pour eux : c'est à eux à porter aux pieds du Trône les plaintes & les gémissemens de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication , & le lien des peuples avec le Souverain ; puisque le Souverain n'est lui-même que le pere & le pasteur des peuples. Ainsi , ce sont les peuples tous seuls , qui donnent aux Grands le droit qu'ils ont d'approcher du Trône ; & c'est pour les peuples tous seuls , que le Trône lui-même est élevé. En un mot , & les Grands , & le Prince , ne sont , pour ainsi dire , que les hommes du peuple.

Mais si , loin d'être les protecteurs de sa foiblesse , les Grands & les Ministres des Rois en sont eux-mêmes les oppresseurs ; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares , qui dépouillent eux-mêmes leur pupilles : Grand Dieu ! les clameurs du pauvre & de l'opprimé monteront devant vous : vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres sur les

Géants ; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil , d'injustice & de prospérité , qui s'étoit élevé sur les débris de tant de malheureux ; & leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des Grands & des Ministres des Souverains qui ont été les oppresseurs des peuples , n'a jamais porté que la honte , l'ignominie , & la malédiction à leurs descendans. On a vû sortir de cette tige d'iniquité des rejettons honteux , qui ont été l'opprobre de leur nom & de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes , & l'a dissipé comme de la poussiere ; & s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race , c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances , & perpétuer la peine d'un crime , qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction & la misere publique dans les Empires.

La protection des foibles est donc le seul usage légitime du crédit & de l'autorité ; mais les secours & les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance , forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui , mes Freres , si c'est Dieu seul
qui

qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein, en repandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre ? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions, & les plaisirs qu'il condamne ? sont-ce des présens qu'il vous ait faits dans sa colère ? Si cela est ; si c'est pour vous seuls, qu'il vous a fait naître dans la prospérité & dans l'opulence ; jouissez-en, à la bonne heure ; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre ; vivez comme si tout étoit fait pour vous ; multipliez vos plaisirs : hâtez-vous de jouir ; le tems est court : n'attendez plus rien au-delà que la mort & le Jugement : vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais, si dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources & les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres & des malheureux sur la terre que pour vous : vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même : vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible : ils ont droit de vous réclamer, & de vous exposer leurs besoins : vos biens sont leurs biens, & vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

Petit Carême.

L

II.
PARTIE.

ET qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des Grands, n'est-elle par aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la Religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos freres ; & que notre humanité à leur égard, ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux, & de soulager ceux qui souffrent ; en faudroit-il davantage pour un bon cœur ; quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né Grand, il ne mérite pas même d'être homme.

Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, & qu'on ne le veut pas ! *In-*
in Nab. 13. felix cujus in potestate est tantorum
animas à morte defendere, & non est
voluntas.

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure & privée, n'envient dans les Grands que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité

d'autrui on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie & l'allégresse dans le cœurs, en y répandant des bienfaits; & de s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent: c'est la première leçon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les Grands seuls, qu'il est éteint: il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur & plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs miseres, que plus on est le maître de s'attirer l'amour & la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; & qu'il suffit de pouvoir tout; pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux & plus flatteur; mes Freres, pourriez-vous faire de votre élévation & de votre

opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes & leur donner des loix ? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs & vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent & vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des Palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes, où les soucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vuide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas, & recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, & ce que l'oïveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens & votre autorité à tous les usages que l'orgueil & les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce & plus supportable à des infortunés , que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter , comme Job , que le jour qui les vit naître eût été lui même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être né Grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne , est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seul : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte , plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre , & on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & secret dans notre ame : le long usage qui endurecit le cœur à tous les plaisirs , le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'à la majesté du Trône elle

même, SIRE, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des graces? Que feroit la puissance des Rois, s'ils se condamnoient à en jouir tous seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets & le supplice du Souverain. C'est l'usage de l'autorité, qui en fait le plus doux plaisir; & le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence & la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison: outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait; montrez de la douceur & de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, & c'est la gloire la plus sûre & la plus durable où les Grands puissent atteindre; *In mansuetudine opera tua*
Eccli. 3. 3. perſice, & ſuper hominum gloriam diligeriſ.

Non, SIRE, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les Souverains aimables: ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits & de gouverner les peuples: ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisans. Vous ne serez

grand, qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment gueres dans les Souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et en effet, est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours fouillée de sang ; c'est le carnage & la mort qui nous y conduit ; & il faut faire des malheureux pour se rassurer : l'appareil qui l'environne est funeste & lugubre ; & souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, SIRE, d'être cher à son peuple, & de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de statues & de colonnes superbes pour l'immortaliser : elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain & le bronze, parce que l'amour, dont il est l'ouvrage : est plus fort que la mort : le titre de conquérant n'est écrit que sur le

marbre ; le titre de pere du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le Souverain , de regarder son Royaume comme sa famille , ses Sujets comme ses enfans ; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens & leurs personnes ; & de voir , pour ainsi dire , ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le Trône ! La gloire des conquêtes & des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir ? Mais de plus , SIRE , si la gloire des conquérans vous touche , commencez par gagner les cœurs de vos Sujets : cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un Roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre , n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités & de ses victoires.

Ecoutez cette multitude que Jesus-Christ rassasia aujourd'hui dans le désert : ils veulent l'établir Roi sur eux.

Joan. 6. Ut raperent eum , & facerent eum Regem. Ils lui dressent déjà un Trône dans leur cœur , ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David & des Rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnoissent son droit à la Royauté , que par son humanité. Ah ! si les

hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroit ni les plus nobles, ni les plus vaillans, qu'ils choisiroient; ce seroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même-tems leurs peres.

Heureuse la nation; grand Dieu! à qui vous destinez dans votre miséricorde un Souverain de ce caractère. D'heureux présages semblent nous le promettre: la clémence & la majesté peintes sur le front de cet auguste Enfant nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces & bienfaisantes rassurent & font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur. Rendez-le aussi tendre pour ses peuples, que le Prince pieux auquel il doit la naissance, & que vous n'avez fait que montrer à la terre: il ne vouloit régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos miseres étoient ses miseres; nos afflictions étoient les siennes; & son cœur ne faisoit qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence & la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet Enfant précieux, & coulent en lui avec le sang d'un pere si

humain & si miséricordieux : que la douceur & la majesté de son front soit toujours une image de celle de son ame : que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple : qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui, la règle & la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle : par-là il sera aussi grand que son Bisaïeul ; plus glorieux que tous ses ancêtres, & son humanité sera la source de notre félicité sur la terre, & de son bonheur dans le ciel.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JOUR

DE

L'INCARNATION.

*Sur les caractères de la grandeur de
Jesus-Christ.*

Hic erit magnus.

Il sera grand. Luc. 1. 32.

SIRE,

QUAND les hommes augurent d'un jeune Prince, qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires & des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics, & les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, font comme

des présages sinistres , qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines & lugubres de grandeur , que l'Ange annonce aujourd'hui à Marie , que Jesus-Christ sera grand : le langage du Ciel & de la vérité , ne ressemble pas à l'erreur & à la vanité des adulations humaines ; & Dieu ne parle point comme l'homme.

Jesus-Christ sera grand , parce qu'il
Luc. 1. sera le Saint & le Fils de Dieu : *Sanc-*
 35. *tum , vocabitur Filius Dei* , parce qu'il
Marth. sauvera son peuple : *Ipsè enim salvum*
 1. 21. *faciet populum suum* ; parce que son règne ne finira point : *Et regni ejus non*
Luc. 1. *erit finis*. Tels sont les caracteres de sa
 33. grandeur : une grandeur de sainteté ; une grandeur de miséricorde ; une grandeur de perpétuité & de durée.

Et voilà les caracteres de la véritable grandeur. Ce n'est pas , SIRE , dans l'élevation de la naissance , dans l'éclat des titres & des victoires , dans l'étendue de la puissance & de l'autorité , que les Princes & les Grands doivent la chercher : ils ne seront grands , comme Jesus-Christ , qu'autant qu'ils seront saints , qu'ils seront utiles aux

peuples , & que leur vie & leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles ; c'est-à-dire , qu'ils auront comme Jesus-Christ une grandeur de sainteté , une grandeur de miséricorde , une grandeur de perpétuité & de durée.

SIRE ,

L'Origine éternelle de Jesus-Christ , son titre de Fils de Dieu , qui est le titre essentiel de sa sainteté , l'est aussi de sa grandeur & de son éminence. Il n'est pas appelé grand , parce qu'il compte des Rois & des Patriarches parmi ses ancêtres , & que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines. Il est grand , parce qu'il est le Saint & le Fils du Très-haut ; toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu , d'où il est sorti ; & le grand mystère de ses voies éternelles , qui se manifeste aujourd'hui , va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui , mes Freres , que les Grands se vantent d'avoir comme Jesus-Christ des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs

I.
PARTIX.

aïeuls ; si toute leur grandeur est dans leur nom ; si leurs titres sont leurs uniques vertus ; s'il faut rappeler les siècles passés , pour les trouver dignes de nos hommages , leur naissance les avilit & les deshonne , même selon le monde : on oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeuls devient leur opprobre ; les Histoires où sont écrites les grandes actions de leurs peres , ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux : on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs : on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire , dont ils ont hérité , n'est plus qu'un poids de honte , qui les flétrit & qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus , par des dignités qu'ils ne possèdent plus , par des actions qu'ils n'ont point faites , par des aïeuls dont il ne reste qu'une vile poussière , par des monumens que les tems ont effacés ; & se croient au-dessus des autres hommes , parcequ'il leur reste plus de debris

domestiques de la rapidité des tems , & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre , à laquelle le consentement des nations a attaché de tout tems des distinctions d'honneur & d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre , ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire , ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique , & un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur & de mérite ; mais elle manque & s'éteint en nous , dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre : nous commençons pour ainsi dire , une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom , & la roture pour notre personne.

Mais si devant le monde même la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre , qui nous reproche sans cesse notre oisiveté & notre bassesse ; qu'est-elle devant Dieu , qui ne voit de grand & de réel en nous , que les dons

de sa grace & de son esprit qu'il y a mis lui-même.

C'est donc notre naissance selon la Foi, qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parce que nous sommes; comme Jesus-Christ, enfans de Dieu; & que nous soutenons la noblesse & l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le Chrétien au-dessus des Rois & des Princes de la terre: c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jesus-Christ; que tout est à nous; que tout l'Univers n'est que pour nous; que les Patriarches, & tous les Elus des siècles passés sont nos ancêtres; que nous devenons héritiers d'un Royaume éternel, que nous jugerons les Anges & les hommes, & que nous verrons un jour à nos pieds toutes les Nations & les Puissances du siècle.

Telle est, SIRE, la prérogative des enfans de Dieu. Aussi nos Rois ont mis le titre de Chrétien à la tête de tous les titres qui entourent & annoblissent leur Couronne; & le plus Saint de vos Prédécesseurs n'alloit pas chercher la source & l'origine de sa grandeur dans le nombre des Villes & des Provinces soumises à son Empire, mais dans le
lieu

lieu seul, où il avoit été mis par le Baptême au nombre des enfans de Dieu.

Mais, SIRE, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur* I. Epit. S. & *simus.* Si les enfans des Rois dégré- Joan. 3. 1. nérant de leur auguste naissance, n'avoient que des inclinations basses & vulgaires ; s'ils se propoisoient la fortune d'un vil artisan, comme l'objet le plus digne de leur cœur, & seul capable de remplir leurs grands destinées ; si perdant de vûe le Trône, où ils doivent un jour être élevés, ils ne connoissoient rien de plus grand que de ramper dans la boue, & d'être confondus par leurs sentimens & leurs occupations avec la plus vile populace ; quel opprobre pour leur nom & pour la nation qui attendroit de tels maîtres ?

Tels, & encore plus coupables, SIRE, sont les enfans de Dieu, quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfans du siècle. La grace de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers : par celle-ici, vous n'êtes qu'un Roi temporel ; l'autre vous rend héri-

tier d'un Royaume éternel : la première ne vous fait que l'enfant des Rois ; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître & se développer dans Votre Majesté, des sentimens & des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des Rois vos ancêtres ; mais ce ne seroit rien, si vous n'en montriez encore, qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfans.

Or, par tout ce qu'exige une naissance Royale, jugez, SIRE, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfans des Rois doivent être au-dessus des autres hommes : si la moindre bassesse les deshonne ; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance ; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur, s'il faut qu'ils soient plus vaillans, plus sages, plus circonfpects, plus doux, plus affables ; plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde exige tant des enfans de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfans du Ciel ? quelle innocence ? quelle pureté

de desirs? quelle élévation de sentimens? quelle supériorité au-dessus des sens & des passions? quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel? Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractere de la grandeur de Jesus-Christ, une grandeur de sainteté: *Hic erit magnus, & Filius Altissimi vocabitur.*

MAis en second lieu, il sera grand, II
PARTIE parce qu'il sauvera son peuple: *Ipse enim salvum faciet populum suum*; second caractere de sa grandeur: une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude & sous la malédiction; & il vient rompre nos chaînes, & nous mettre en liberté; nous étions ennemis de Dieu, & étrangers à ses promesses; & il vient nous réconcilier avec lui, & nous rendre citoyens des Saints, & enfans d'une nouvelle alliance: nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde; & il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, & répandre l'abondance de ses dons & de ses graces sur tout l'univers. En un mot, il vient re-

nouvellement toute la nature ; sanctifier ce qui étoit souillé ; fortifier ce qui étoit foible ; sauver ce qui étoit perdu ; réunir ce qui étoit divisé. Quelle grandeur ! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les Princes & les Souverains , & tout ce qui porte le nom de Grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples , & leur portant, comme Jesus-Christ , la liberté, la paix & l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions & la licence : c'est un nouveau joug & une servitude honteuse , que ce funeste libertinage ; & la règle des mœurs est le premier principe de la félicité & de l'affermissement des Empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime , ou qui veut partager avec le Souverain celle qui réside en lui seul ; & sous prétexte de la modérer, l'anéantir & l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre & dans la soumission : pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance le Gouvernement n'a plus de ré-

gle: chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissension les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance; & les Souverains ne sauroient rendre leurs Sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même-tems l'assujettissement doux & aimable.

La liberté, SIRE, que les Princes doivent à leurs Peuples, c'est la liberté des loix. Vous êtes le maître de la vie & de la fortune de vos Sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les loix: vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les loix doivent avoir plus d'autorité que vous-même: vous ne commandez pas à des esclaves; vous commandez à une nation libre & belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, & dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses Rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse & sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance, mais il faut que les Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, & que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une

soumission aveugle , plus les Rois n'exigent de sa soumission que ce que les loix leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples , ils en sont les ennemis & les oppresseurs ; ils ne regnent pas sur leurs sujets , ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste Bisfaïeul sur la nation a passé celle de tous les Rois vos ancêtres : un règne long & glorieux l'avoit affermie : sa haute sagesse la soutenoit ; & l'amour de ses sujets n'y mettoit presque plus de bornes ; cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux loix ; les prendre pour arbitres entre lui & ses sujets , & soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le Souverain, c'est la loi, SIRE, qui doit regner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre & le premier dépositaire : c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité ; & c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets ; mais une règle qui les conduit ; un secours qui les protège ; une vigilance paternelle , qui ne s'assure leur soumission , que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes

croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les loix : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les loix : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets : & quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix & l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : & voilà les biens que Jesus-Christ vient apporter sur la terre ; il n'est grand, que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, SIRE, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance, qui les porta autrefois à se faire

des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissoit ; le soleil qui les éclairoit ; des Princes bienfaisans ; un Jupiter Roi de Crète, un Osiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix sages à leurs sujets, qui avoient été les peres de leurs peuples, & les avoient rendus heureux pendant leur règne : l'amour & le respect qu'inspire la reconnoissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle, & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres, qui nous élèvent au-dessus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection & de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en font les sources secrètes ; car tous les hommes sont vains, & n'agissent presque que pour eux, & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louan-

ges qui les humilient , & qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité ; & l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même-tems nos supérieurs & nos maîtres.

Non , SIRE , un Prince qui n'a eu que des vertus militaires , n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui ; il n'a rien fait pour les peuples : & ce sont les peuples , qui assurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra passer pour un grand Conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des Provinces étrangères ; mais il aura épuisé les siennes : en un mot , il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais , SIRE , un Prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets ; qui a préféré la paix & la tranquillité qui seule peut les rendre heureux , à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul , & qui n'au-

Petit Carême.

N

roient abouti qu'à flatter sa vanité : un Prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples ; qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets : un Prince qui par la sagesse de ses loix & des ses exemples a banni les désordres de son Etat , corrigé les abus , conservé la bien-séance des mœurs publiques , maintenu chacun à sa place ; réprimé le luxe & la licence , toujours plus funestes aux Empires que les guerres & les calamités les plus tristes , rendu au culte & à la religion de ses peres l'autorité , l'éclat , la majesté , l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples ; maintenu le sacré dépôt de la Foi contre toutes les entreprises des esprits indociles & inquiets ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans , son Royaume comme sa famille , & qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractère sera toujours grand , parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si beau maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; & dans chaque famille , ce souvenir con-

servé d'âge en âge deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon Roi dans tous les siècles.

Non, SIRE, ce ne sont pas les statues & les inscriptions, qui immortalisent les Princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des tems & de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome & la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Césars, & épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans; de tous ces monumens superbes à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre & sur l'airain, est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs, demeure toujours.

Aussi le dernier caractère de la III.
PARTIE. grandeur de Jesus-Christ, c'est la durée & la perpétuité de son règne: *Et regni ejus non erit finis.* Il étoit hier, il est aujourd'hui, & il sera dans tous les siècles: ses bienfaits perpétueront sa royauté & sa puissance: les hommes de tous les tems le reconnoîtront,

l'adoreront comme leur Chef , leur Libérateur , leur Pontife toujours vivant , & qui s'offre toujours pour nous à son Pere : il sera même le Prince de l'éternité : il régnera sur tous les Elus dans le ciel ; & l'Eglise triomphante ne sera pas moins son royaume & son héritage , que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité & de durée.

En effet , la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat , qui environnoit nos places , mais qui ne sortoit pas de nous-mêmes : nous étions sans cesse entourés d'admirateurs , & vuides au-dedans des qualités qu'on admire : cette gloire étoit le fruit de l'erreur & de l'adulation ; & il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des Princes & des Grands : on honore leurs cendres encore fumantes , d'un reste d'éloge : on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funébre ; mais tout s'éclipse & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné & insipide qu'on

n'oseroit plus parler : on en voit presque rougir les monumens publics où elles sont encore écrites, & où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les défavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliser la gloire des Princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt, & la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains & des Grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux : plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit, lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillans Prédécesseurs, les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont occupé votre Trône : & avec moins de ces talens brillans qui font les Héros, & plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois, son Prédécesseur sera toujours grand dans

nos Histoires , parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur règne , s'ils ne sont répétés sous les règnes suivans : c'est là que la posterité toujours équitable , ou les degrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puissance & à leur rang , ou leur conserve un rang , qu'ils dûrent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, SIRE , que la vie d'un grand Roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs : & que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par-là qu'il sera , si je l'ose dire , éternel , comme le règne de Jesus-Christ : *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons Rois de Juda , & sa durée égala celle du Trône de Jerusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules , qui les rendirent le modèle des Rois ses successeurs : Saül en avoit remporté comme lui sur les Philistins & sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu ; son amour pour son peuple ; son zèle pour la loi & pour la Religion de ses peres ; sa soumission à Dieu dans les disgraces ; sa modéra-

tion dans la victoire & dans la prospérité ; son respect pour les Prophètes , qui venoient de la part de Dieu l'avertir des ses devoirs , & lui ouvrir les yeux sur ses foibles ; les larmes publiques de pénitence & de piété dont il baigna son Trône , pour expier le scandale de sa chute ; les richesses immenses qu'il amassa pour élever un Temple au Dieu de ses peres , sa confiance dans le grand Prêtre & dans les Ministres du culte saint ; le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu & de la sagesse ; & enfin le bon ordre , & la justice des loix qu'il établit dans tout Israël.

Voilà , SIRE , la grandeur que Votre Majesté doit se proposer. Réglez de maniere que votre règne puisse être éternel ; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des Enfans de Dieu , mais encore que dans tous les âges qui suivront , on vous propose aux Princes vos successeurs comme le modèle des bons Rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires , que vous deviendrez un grand Roi : ce sera votre amour pour vos peuples , votre fidélité envers Dieu , votre zèle pour la Reli-

gion de vos Peres, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos Histoires, & le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, SIRE ; & que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez-tendre, humain, affable, touché de leurs miseres, compatissant à leurs besoins, & vous serez un grand Roi ; & la durée de votre règne égalera celle de la Monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses Princes, & qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un Royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les Souverains en naissant, naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous. SIRE, l'amour ; ne peut se payer que par l'amour ; & vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les Rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples : ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons Princes. Et quelle

gloire en effet pour un Roi, de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets ; d'être sur que dans tous les tems à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un Roi qui lui ressemble ! Quelle gloire, SIRE, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles ; comme la Reine de Saba le disoit de Salomon : Heureux ceux qui le virent & qui vécutent sous la douceur de ses loix & de son Empire ! heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître ! heureuses les villes & les campagnes, qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés ! heureuse la nation que le Ciel favorisera un jour d'un Prince qui lui soit semblable.

Grand Dieu ! c'est vous seul qui donnez les bons Rois aux peuples ; & c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'Enfant auguste que vous destinez à la Monarchie : son âge, son innocence le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes ; il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme & qui l'achève,

Grand Dieu ! il est encore tems , formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé ; & que cette priere si souvent ici renouvelée , ne lasse pas votre bonté , puisqu'elle intéresse si fort le salut & la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'est sous les bons Rois que votre culte s'affermir ; que la Foi triomphe des erreurs ; que l'affreuse incréduité est bannie ou obligée de se cacher ; que les nouvelles doctrines sont profcrites ; que les esprits rebelles ne trouvent de protection & de sûreté , que dans l'obéissance & dans l'unité ; que vos Ministres , paisibles dans l'exercice de leurs fonctions , & veillant sans cesse à la conservation du dépôt , voyent l'autorité de l'Empire donner les mains à celle du Sacerdoce ; & que tous les cœurs , déjà réunis aux pieds du Trône , portent la même union & la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour , ô mon Dieu , de ces traits heureux qui promettent de bons Rois à leurs peuples : que l'ouvrage de vos miséricordes croisse , & se développe tous les jours en lui avec ses années.

Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe ; nous vous demandons qu'il soit le pere de son peuple. C'est la puissance de votre bras ; qui nous l'a conservé , en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale ; que ce soit elle qui nous le forme , & qui nous le prépare : il est , comme Moïse , l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race ; qu'il soit comme lui , le sauveur & le liberateur de son peuple , & que ce premier prodige , qui la retiré du sein de la mort , soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son Empire.

Ainsi soit-il.





S E R M O N
POUR LE DIMANCHE
DE LA PASSION,

*Sur la fausseté de la gloire
humaine.*

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil
est.

*Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est
rien, Joan. 8. 54.*

SIRE,

SI la gloire du monde sans la crainte de Dieu étoit quelque chose de réel, quel homme jusques-là avoit paru sur la terre, qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jesus-Christ ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, & de compter les David & les Salomon parmi les ancêtres,

avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde.

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit : les eaux s'affermissent sous ses pieds : les morts entendent sa voix : les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui : les cieux s'ouvrent sur sa tête, & annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire & sa magnificence : la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles : tous les lieux par où il passe, ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs : il voit l'avenir comme le présent : il entraîne après lui les villes & les peuples : personne avant lui n'avoit parlé comme il parle ; & charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré sur la terre environné de tant de gloire ? & cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, & que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talens, les succès éclatans ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que

vertus de l'homme ; & il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu : c'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

I.
PARTIE.

I SIRE ,
 Il y a long-tems que les hommes , toujours vains , font leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupart en la cherchant ; & croient l'avoir trouvée , quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dûes qu'à la vertu.

Il n'est point de Prince ni de Grand, malgré la bassesse & le déreglement de ses mœurs & de ses panchans , à qui de vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité ; & qui ne compte sur les suffrages de la postérité , où son nom même ne passera peut-être pas , & où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue , les renverse lui-même le lendemain ; & qu'il se venge à loisir dans les âges suivans par la liberté de ses censures , de la contrainte & de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur

vie, sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens & les discours secrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elle vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les défavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le Tribunal même du monde, auroit-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu ; devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent ? *Qui autem* *Judith.*
timent te, magni erunt apud te per- 16. 19.
omnia.

Et pour mettre cette vérité dans un point de vûe qui nous la montre toute entière ; remarquez, je vous prie, mes Freres, que les hommes ont de tout tems établi la gloire dans l'honneur & la probité, dans l'éminence & la distinction des talens, & enfin dans les succès éclatans.

Or sans la crainte de Dieu toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre ; les plus grands talens deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage ; & en-

fin , les succès les plus éclatans , ou prennent leur source dans le crime , ou ne sont souvent que des crimes éclatans eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum , gloria mea nihil est.*

Je dis , premierement , que la probité humaine sans la crainte de Dieu est presque toujours fausse , ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sai que le monde se vante d'un phantôme d'honneur & de probité indépendant de la Religion. Il croit qu'on peut être fidèle aux hommes , sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société , sans avoir celles qu'exige l'Evangile ; & en un mot , être honnête homme , sans être Chrétien.

On pourroit laisser au monde cette foible consolation , ne pas lui disputer une gloire aussi vaine & aussi frivole que lui-même ; & puisqu'il renonce aux vertus des Saints , lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible & dans son dernier retranchement , de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste , & qui le console de la perte de tous les autres ; & de le déposséder d'un honneur & d'une probité qu'il croit

croit n'appartenir qu'à lui seul, & qu'il dispute même souvent aux Justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible & en même-tems si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur & de droiture; que malgré les vices & les passions qui les dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse; en un mot, partisans du plaisir, & néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur & de probité qu'il fait tant valoir; qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte & d'ostentation aux véritables Justes de l'Évangile. Il le dégrade pour élever son idole; il se vante que l'honneur & la véritable probité ne réside que chez lui: il nous laisse l'obscurité, les petites, les travers, & tout le faux de la vertu; & s'en arroe à lui-même l'héroïsme & la gloire. Mais qu'il seroit

aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain & pompeux que le monde rend à son idole ! il n'y auroit qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil & de vanité, à peine en trouveriez-vous les foibles vestiges.

Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt, qui les lie ; & dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes ; bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en servant la Patrie, sont l'unique lien & le seul devoir qui les attache ; amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes ; observateurs de leur parole ; mais c'est nu orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconstance à se dédire ; ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses ; vengeurs de l'injustice ; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes ; protecteurs de la foiblesse ; mais ils veulent avoir des panégyristes de

leur générosité ; & les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression & leur misère. En un mot, dit l'Écriture, on les appelle miséricordieux, ils ont toutes les vertus pour le public ; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur ; virum autem fidelium quis inveniet ?* Provy. 20. 6.

Mais quand la probité du monde ne seroit pas presque toujours fautive, il faudroit convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La Religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte & l'oppobre en seroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuse à l'homme de bien : sa vie même seroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de sa vertu ; le secret & l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice ; puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint, & le reproche de sa conscience la seule peine qui l'afflige : la gloire même & les acclamations publiques le solliciteroient à une entreprise ambitieuse & injuste, qu'il préféreroit le

devoir & la règle qui le condamnent, aux applaudissemens de l'univers qui l'approuve. Enfin changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable Juste : le monde peut varier à son égard ; les suffrages publics qui l'élevaient aujourd'hui, peuvent demain le dégrader & l'abbatre ; sa fortune peut changer ; mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois : outre que le monde est plein de faux justes, & que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes, n'en ont pas le mérite devant Dieu ; ça été de tout tems l'injustice du monde, d'attribuer à la vertu les foiblesses de l'homme. Le Juste peut tomber ; mais la vertu seule peut le défendre, ou le relever de ses chûtes : elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuye sont toujours les mêmes : les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles, la lumière & les regards publics sont pour elle comme la solitude & les ténèbres : en un mot, elle ne

compte les hommes pour rien , parce que Dieu seul qui la voit , doit être son Juge.

Trouvez , si vous le pouvez , la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire , elles y trouvent un moment après leur tombeau : formées par les regards publics , elles vont s'éteindre le lendemain , comme ces feux passagers , dans le secret & dans le ténébres : appuyées sur les circonstances , sur les occasions , sur les jugemens des hommes , elle tombent sans cesse avec ces appuis fragiles : les tristes fruits de l'amour propre , elles sont toujours sous l'inconstance de son empire : enfin le foible ouvrage de l'homme , elles ne sont , comme lui , à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi , ou de supplanter un concurrent ; pourvû qu'il conserve la réputation & la gloire de la modération , il sera peu touché d'en avoir le mérite : que sa vengeance n'intéresse point son honneur , elle ne sera plus indigne de sa vertu : placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec

l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir : en un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Absalom : Achitophel, cet homme si sage & si vertueux dans l'estime publique, & dont les conseils étoient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics & l'espérance de son élévation, à celui de la justice qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Freres, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient & ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste généreux, sincère : vous pouvez être utile au public ; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes ; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu ? Tout est faux & vuide dans un cœur que Dieu ne remplit point, c'est un Roi lui-même qui parle ; & connoître votre justice & votre vertu, ô mon Dieu ! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, & la source de la véritable

gloire : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* Sap. 1. 9.

C'est donc envain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur & la probité mondaine ; on n'est grand que par le cœur ; & le cœur vuide de Dieu n'a plus que le faux & les bassesses de l'homme.

MAis peut-être que les vertus civiles toutes seules son trop obscures , & que la distinction & la supériorité des grands talens nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas ! SIRE, que sont les grands talens , que de grands vices , si les ayant reçus de Dieu , nous ne les employons que pour nous-mêmes ? que deviennent - ils entre nos mains ? souvent l'instrument des malheurs publics ; toujours la source de notre condamnation & de notre perte.

Qu'est - ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante , & dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans , si la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modère ? un astre nouveau & malfaisant , qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science fu

neste, plus les miseres publiques croî-
 tront avec lui : ses entreprises les plus
 téméraires n'offriront qu'une foible
 digue à l'impétuosité de sa course : il
 croira effacer par l'éclat de ses victoires
 leur témérité ou leur injustice : l'espé-
 rance du succès sera le seul titre qui
 justifiera l'équité de ses armes : tout ce
 qui lui paroîtra glorieux, deviendra
 légitime : il régardera les momens d'un
 repos sage & majestueux, comme une
 oisiveté honteuse & des momens qu'on
 dérobe à sa gloire : ses voisins devien-
 dront ses ennemis, dès qu'ils pourront
 devenir sa conquête, ses peuples eux-
 mêmes fourniront de leurs larmes &
 de leur sang la triste matiere de ses
 triomphes : il épuisera & renversera
 ses propres Etats pour en conquerir de
 nouveaux ; il armera contre lui les
 peuples & les nations ; il troublera la
 paix de l'univers ; il se rendra célèbre
 en faisant des millions de malheureux.
 Quel fléau pour le genre humain ! &
 s'il y a un peuple sur la terre capable
 de lui donner des éloges, il n'y a qu'à
 lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talens
 qui rendent les hommes illustres ; s'ils
 sont donnés aux impies, c'est toujours

pour

pour le malheur de leur nation & de leur siècle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célèbres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendart du schisme & de l'erreur, & formé dans le sein même du Christianisme les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, & qui par des talens heureux ont rapproché leur siècle du goût & de la politesse des anciens : dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux, où le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté: comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier ? Les peuples & les Rois sont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues : les dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur avec ces avantages éminens de la nature , mais sans conscience & sans probité , a pu s'élever les siècles passés sur les débris de sa patrie , changer la face entière d'une nation voisine & belliqueuse , si jalouse de ses loix & de sa liberté ; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs Rois ; renverser le trône , & donner à l'univers le spectacle d'un Souverain , dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'Arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes , mais inquiets & turbulens ; capables de tout soutenir hors le repos ; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe & qui les attache ; & qui semblables à Samson , sans être animés de son esprit , aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écrasés sous ses ruines , que de ne pas s'agiter & faire usage de leurs talens & de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares & merveilleux ! chaque nation a eu là-dessus ses leçons & ses exemples domestiques.

Mais enfin , si ce n'est pas un malheur pour leur siècle , c'est du moins

un malheur pour eux-mêmes : semblables à un navire sans gouvernail , que des vents favorables poussent à pleines voiles ; plus notre course est rapide , plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi , que les grands talens , dont la Foi ne régle pas l'usage. Les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes , corrompent le cœur ; & plus on étoit né avec de grandes qualités , plus la corruption est profonde & désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent dans la honte d'une chute éclatante l'injustice des applaudissemens publics ; leurs vices deshonnorent leurs talens, Ces vastes génies , nés pour soutenir l'Etat , ne sont plus dit Job , que de foibles roseaux , qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vû plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire s'avilir , & se traîner indignement dans la boue ; & les plus grands talens sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios , & optimates sup-* Job. 12.
plantat. 19.

LEs succès éclatans, & les grands événemens qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, & ne leur donnent pas plus de droit à la gloire, que leurs talens.

Je sai que le monde y attache de la gloire; & que d'ordinaire chez lui, ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les Provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inscriptions, & à quoi le monde consacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique: tout ce qui est utile aux hommes, est digne, en un sens, de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux Empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, & que les succès voyent toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne fonde pas les cœurs; il ne pèse que les

actions. Il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public : tout ce qui l'embellit, doit être glorieux ; & les mœurs ou les motifs qui ne deshonnorent que la personne ; ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui même. Ceux que la distance des tems & des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ses traits : ceux qui vivent sous ses yeux, n'échappent guères à sa censure ; & il cesse de les admirer, dès qu'il a le loisir de les connoître : & en cela ne l'accusons point de malignité & d'injustice ; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et en effet, percez jusques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens : tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros : entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'est-là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre & de la boue : *Cinis est* ^{Sap. 15.} _{10.}

enim cor ejus; & terra supervacua, spes illius.

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hazard, la crainte souvent & le désespoir ont donné les plus grands spectacles & les événemens les plus brillans à la terre. David ne devoit peut-être les victoires & la fidélité de Joab, qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts, qui nous font marcher vers la gloire; & presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoir rendus célèbres: souvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom; l'homme désavouoit le héros: leur réputation rougissoit de la bassesse de leurs mœurs & de leurs penchans: la familiarité trahissoit la gloire de leurs succès: il falloit rappeler l'époque de leurs grandes actions pour se persuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent, & qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils & les plus vulgaires.

Non, SIRE, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence & la règle des mœurs, l'empire sur les passions; voilà la véritable grandeur, & la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer: tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand Roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre & une ignominie: *Gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio ignominia.* Prov. 3.

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres & de nous-mêmes, une conscience pure & à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice & dans la vérité; supérieur à tous les obstacles qui pourroient l'arrêter; insensible à tous les attrait rassemblés autour de lui pour le corrompre; élevé au-dessus de tout ce qui se passe, & soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, & la baze de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édi-

fice s'écroule ; toutes les vertus tombent ; & il ne reste plus rien , parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

SIRE , votre règne seroit plein de merveilles ; vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre ; vos jours ne seroient marquez que par vos triomphes ; vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des Rois vos ancêtres ; l'univers entier retentiroit de vos louanges : si Dieu n'étoit point avec vous ; si l'orgueil plutôt que la justice & la piété étoit l'ame de vos entreprises ; vous ne seriez point un grand Roi : vos prospérités seroient des crimes ; vos triomphes , des malheurs publics ; vous seriez l'effroi & la terreur de vos voisins ; mais vous ne seriez pas le pere de votre peuple : vos passions seroient vos seules vertus : & malgré les éloges que l'adulation , la compagne immortelle des Rois , vous auroit donnez ; aux yeux de Dieu , & peut-être même de la posterité , elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine , grand Dieu ! que nous vous demandons pour cet Enfant auguste :

elle paroît déjà peinte sur la majesté de son front ; elle coule même dans ses veines avec le sang des Rois ses ancêtres ; & vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes , dès que vous l'avez fait naître du sang des Héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature , dont vous l'avez annobli , par l'éclat immortel de la piété. Ajoûtez à toutes les qualitez aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple , toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux. Laissez à sa naissance & à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde ; nous ne vous demandons , grand Dieu ! que de veiller au soin de sa conservation & de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous repond de l'éclat & des prospérités de son regne ; mais vous seul pouvez repondre de l'innocence & de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses peres selon la chair , mais vous , grand Dieu ! qui êtes son pere selon la foi , donnez-lui la sagesse qui est la gloire & l'héritage de vos enfans.

Que son cœur soit toujours entre

vos mains , & son cœur sera encore plus grand que ses succès & ses triomphes ; qu'il vous craigne , grand Dieu ! ses ennemis le craindront ; ses peuples l'aimeront ; il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles ; & comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire , nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE DIMANCHE
DES RAMÉAUX.

*Sur les écueils de la piété des
Grands.*

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur.
Matth. 21. 5.

SIRE,

PAR-tout ailleurs Jesus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement, les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le Trône; il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée pour manifester sa gloire à trois Disciples; les démons eux-mêmes qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher & de la taire.

Aujourd'hui il paroît en Roi, & comme un Roi qui vient prendre possession de son empire : il souffre des hommages publics ; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite, quia Dominus his opus habet.* Il entre dans le Temple ; & par des châtimens éclatans il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics ; c'est le fils de David qui donne des loix, qui exerce une autorité suprême, & qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle & de sa puissance.

Il est donc ici le modele de la piété des Grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas ; il leur faut encore les vertus publiques : ce seroit peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété, l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Evangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état ; plus il est élevé, plus ils se multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques ; & nous devenons

mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des Grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premièrement, une piété oisive & renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins & des devoirs publics.

Secondement, une piété foible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises & dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule & bornée; facile à recevoir l'impression du préjugé, & incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire, qu'il faut à la piété des Grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage & l'élevation, qui font décider & entreprendre; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir, dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

SIRE,

LA piété véritable est l'ordre de la ^{I.} PARTIE. société. Elle laisse chacun à sa place; fait de l'état où Dieu nous a placé, l'uni-

que voie de notre salut ; ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous ; ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers ; & regarde comme des vices , les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme , & non un zèle & une perfection de la vertu : la Religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs ; & l'on n'est rien devant Dieu , quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété , pour ainsi dire , propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux , s'il n'a que les vertus de l'homme privé , le Prince s'égare & se perd par la même voie qui auroit sauvé le sujet ; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des Grands est de les retirer des soins publics & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos est le vice ordinaire des Grands , il devient encore plus dangereux & plus incorrigible , quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La

gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue , est en garde contre la gloire même , & ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur & de respect pour le public & pour la place qu'on occupe , rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse , & rend aux peuples le Souverain qui se doit à eux ; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux , il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais , SIRE , un Grand , un Prince n'est pas né pour lui seul ; il se doit à ses Sujets : les Peuples en l'élevant , lui ont confié la puissance & l'autorité , & se sont réservés en échange ses soins , son tems , sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer ; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux & ne voyent point , une langue & ne parlent point , des mains & n'agissent point , ce sont de ces dieux qui les précèdent , comme parle l'Écriture , pour

le conduire & les défendre : ce sont les peuples qui , par l'ordre de Dieu , les ont faits tout ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui , SIRE , c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire & les proclama Souverains. Le Royaume devint ensuite l'heritage de leurs successeurs ; mais ils le dûrent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du Trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naissance : en un mot , comme la première source de leur autorité vient de nous , les Rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs , SIRE , vous rediront sans cesse , que vous êtes le maître & que vous n'êtes comptable à personne de vos actions : il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même , & si je l'ose dire , vous le devez à la France qui vous attend , & à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en

aurez

aurez que le titre, si vous n'en avez par les vertus : tout vous est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilège : vous pouvez négliger les soins de la Royauté ; mais comme ces Rois fainéans si deshonorés dans nos Histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de Roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel seroit donc ce phantôme de piété qui seroit une vertu aux Grands & au Souverain de craindre & d'éviter la dissipation des soins publics ; de ne vacquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes, de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuses illusions, & de fuir presque la vûe du reste de la terre ? SIRE, un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public ; & pour les choisir, il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour

devoir son élévation à des sollicitations & à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talens; des hommes souples & bornés s'élèvent aux premières places & les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David seul capable de sauver l'Etat, n'emploie sa valeur dans l'oïfivité des champs, que contre des animaux sauvages; tandis que des Chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monumens publics, qui par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au Souverain & à l'empire, seul en état par sa probité & par son expérience de donner de bons conseils & d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du Palais; tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, & abuse de son autorité & de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux Grands n'est son pas la priere & la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, & non les en détourner; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut & à la félicité de leurs peu-

ples : les graces de leur état sont des graces de travail, de soins, de vigilance : quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jesus-Christ dans le desert, ou dans le secret de leur Palais, est un faux Prophète : *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere*. Ils y seront seuls & livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous ; & le calme où nous nous croyons le plus en sureté, si la main du Seigneur ne nous y conduit & ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource. Une piété oisive & retirée ne sanctifie pas le Souverain, elle l'avilit & le dégrade.

Matth.
24. 26.

Et quoi ! SIRE : tandis que celui que son rang & sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & secrets ; les soins publics seroient abandonnés ; les affaires demeureroient ; les subalternes abuseroient de leur autorité ; les loix céderoient la place à l'injustice & à la violence ; les peuples seroient comme des brebis sans pasteur ; tout l'Etat dans la confusion & dans le désordre ?

& Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ? & les peuples, exposés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi & infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disoient à Jesus -- Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions ; & notre perte ou notre salut, n'est plus une affaire qui vous intéresse ? *Magister, non ad te pertinet, quia perimus ?* La Religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne.

Marc. 4.
38.

Mais la Religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public, elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la foiblesse des loix : la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des Empires : le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes ; l'observance des loix de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Eglise ne doit compter sur rien dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où

elle partage la puissance avec le Souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des loix que du culte de leurs peres : les soulèvemens y sont aussi impunis que les erreurs ; & c'est-là où l'hérésie a toujours trouvé son premier azile : elle se fortifie au milieu de la confusion des loix & de la foiblesse de l'autorité : elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles & aux dissensions publiques : les régnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les régnes funestes de son accroissement & de sa puissance ; & dès que l'harmonie civile se dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints Rois de Juda, SIRE, méloient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat au sortir du Temple, où il venoit tous les jours offrir ses vœux & ses sacrifices au Dieu de ses peres envoyoit, dit l'Écriture, dans toutes les villes de Juda des hommes habiles & des Prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des loix & la pureté du culte que les malheurs des régnes précédens avoient fort altérées.

David lui-même , malgré ces pieux cantiques qui faisoient son occupation & ses plus cheres délices , & qui instruiront jusqu'à la fin les peuples & les Rois , paroissoit sans cesse à la tête de ses armées & des affaires publiques ; ses yeux étoient ouverts sur tous les besoins de l'Etat ; & ne pouvant suffire seul à tout , il alloit chercher jusqu'aux extrémités de la Judée des hommes fidèles pour les faire asseoir à ses côtés & partager avec eux les soins qui environnent le Trône : *Oculi mei ad fideles terra , ut sedeant mecum.*

Ps. 108.

Les plus pieux Rois vos prédécesseurs , ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui sur-tout que l'Eglise honore d'un culte public , descendoit même dans le détail des differends de ses sujets ; & comme il en étoit le pere , il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa Couronne , il vouloit la transmettre à ses successeurs avec le même éclat & les mêmes prérogatives , qu'il l'avoit reçue de ses peres : il croyoit que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au Souverain ; qu'il doit vivre en Roi , pour vivre en Saint ; & qu'il ne sauroit être l'homme de Dieu , s'il

n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, SIRE, que la piété dans les Grands va quelquefois dans une autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins & de détails inutiles ; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zèle : ils ont les sollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public : ils peuvent avoir la piété du sujet ; ils n'ont pas celle du Prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vacquer à des fonctions obscures, qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine ; & tout doit être grand dans la piété des Grands.

MAis si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude & l'indécision, que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide & scrupuleuse, ne paroissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autori-

fer ici cette sagesse profane, qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile ; ni cette erreur commune, qui ne croit pas l'exactitude des regles de l'Evangile compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat.

Dieu, qui est auteur des Empires, ne l'est-il pas des loix qui les gouvernent ? A-t-il établi des Puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime ? & les Rois seroient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvoient regner, sans que la fraude & l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur regne ? N'est-ce pas la justice & le jugement, qui soutiennent les Trônes ? la loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du Souverain, comme la premiere loi de l'Empire ? Et s'il falloit toujours la violer, pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines ; ou la loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes Freres, de se persuader que ceux qui sont en place, ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des régles saintes ! que les Empires & les Monarchies ne se mé-

nent

nent point par des maximes de Religion ; que la loi de Dieu est la règle du particulier , mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction , si les maximes du Christianisme conduisoient les affaires publiques , & qu'il n'est pas possible d'être en même-tems, & l'homme de l'Etat & l'homme de Dieu !

Quoi ! mes Freres , la justice , la vérité , la bonne-foi seroient funestes au gouvernement des Etats & des Empires ? la Religion , qui fait tout le bonheur & toute la sûreté des peuples & des Rois , en deviendroit elle-même l'écueil ? un bras de chair soutiendrait plus sûrement les Royaumes , que la main de Dieu qui les a élevés ? les peuples ne pourroient-ils avoir l'abondance & la tranquillité qu'à la fraude & à la mauvaise-foi de ceux qui les gouvernent ? & les Ministres des Rois ne pourroient-ils acheter que par la perte de leur salut , le salut de la patrie ? Quel outrage pour la Religion & pour tant de bons Rois , qui n'ont régné heureusement que par elle !

J'avoue , SIRE , que lorsque le Souverain est ambitieux , & médite des

entreprises injustes , l'artifice & la mauvaise-foi , deviennent comme inévitables à ses Ministres , ou pour cacher ses mauvais desseins , ou pour colorer ses injustices. Mais que le Prince soit juste & craignant Dieu , la justice & la vérité suffiront alors pour soutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses Ministres ne fera plus que dans leur équité & dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude & à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner , & de science des affaires. En un mot , donnez-moi des Davids , & des Pharaons amis du peuple de Dieu ; & ils pourront avoir des Nathans & des Josephs pour leurs Ministres.

*S. Aug.
de civ.
Dei.*

C'est donc deshonnorer la Religion, dit saint Augustin , de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des Républiques & des Empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal-entendue des motifs d'indécision & d'incertitude , qui entrevoyent partout les apparences du mal , & qui opposent sans cesse un phantôme de Religion aux entreprises les plus justes , & aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine & corrompue à être incertaine & timide : toujours enveloppée sous des fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin & ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel, nous rend plus décidés & plus tranquilles : on marche avec bien plus de sécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumière : l'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, & de défier la prudence timide & incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, & une vertu de ses foiblesses ; obligée d'agir, & n'osant entreprendre ; toujours suspendue entre les intérêts publics & ses pieuses frayeurs ; & ne faisant usage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confusion, où elle auroit dû mettre l'ordre & la règle. Ce sont-là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété ; mais ce ne sont pas ceux de la piété même : c'est le caractère d'un esprit

foible & borné ; mais ce n'est pas une suite de l'élevation & de la sagesse de la Religion : en un mot , c'est l'excès de la vertu ; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non , SIRE , la piété véritable élève l'esprit , annoblit le cœur , affermit le courage. On est né pour de grandes choses , quand on a la force de se vaincre soi-même : l'homme de bien est capable de tout , dès qu'il a pu se mettre par la Foi au-dessus de tout : c'est le hazard qui fait les Héros ; c'est une valeur de tous les jours qui fait le Juste : les passions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu , qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne , SIRE , plus glorieux en Israel que celui de Salomon tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses peres ? quel gouvernement plus sage & plus absolu ? tous les raffinemens de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner & de conduire les peuples ? Quelle gloire & quelle magnificence environnoit son Trône ? la piété en avilissoit-elle la majesté ? Quel Prince vit jamais ses sujets plus soumis ; ses voisins s'estimer plus heureux de son

alliance; & des Souverains à la tête des Empires plus vastes & plus puissans que le sien, avoir pour sa personne des égards & des déférences, qu'ils ne devoient pas à sa Couronne? Les Sages des autres nations ne se regardoient-ils pas comme des insensés devant lui; ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre & l'harmonie qui lui faisoit gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissez, que les Princes apprennent encore tous les jours à regner? & la piété seroit-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux, s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, & si les égaremens de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son regne, & altéré le bonheur de ses sujets? Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, & ne cessèrent d'être heureux, que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu; & que corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions & à l'oppression de ses peuples, & prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix Tribus du

Royaume de David & leur donna un nouveau Maître.

Hélas ! les hommes pour excuser leurs vices cherchent à décrier la vertu : comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats & des Empires, & lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les Etats.

III.
PARTIE.

ENfin, l'indécision & l'incertitude conduisent souvent au préjugé & à la surprise, & c'est le dernier écueil de la piété des Grands.

Oui, mes Freres, la piété à ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire : la vertu simple & sincère, juge des autres par elle-même : c'est presque toujours notre propre obliquité, qui nous instruit à la défiance ; on est moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droi-

ture & de la simplicité ; & les Justes font plus exposez à être surpris , parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les Grands sur-tout , SIRE , que la piété doit craindre les préjugés & la surprise. Outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disoit autrefois Assuérus , plus droits & plus sincères , il sont d'autant plus susceptibles de préjugés , qu'ils aiment moins la peine de l'examen & l'embaras de la défiance , & qu'ils trouvent plus court & plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit , que de l'approfondir & de s'en convaincre: *Dum aures principum simplices , & ex sua natura alios estimantes , callidâ fraude decipiunt.* Esth. 16.

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les Grands ne peut-elle pas les rendre capables ? Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie ; & plus ils aiment la vertu , plus aisément on leur rend suspects de dissolution & de vice , ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle , qui cherche à nuire , doit leur être suspect. La véritable piété , ou ne croit pas facilement le

mal, ou loin de le publier, le cache du moins & l'excuse : elle ne cherche pas à rendre son frere odieux à ses maîtres ; elle ne cherche qu'à le reconcilier avec Dieu : les delations secretes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui, que le reglement de ses mœurs ; & d'ordinaire le délateur decouvre plus ses propres vices, que les vices de son frere.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étoient dûes qu'à la piété elle-même : ils chargent de soins publics ceux qui par leurs lumières bornées n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures : des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talens & des services les plus importants ; & ils décrivent la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les Princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété : les Constantins, les Théodoses ont vû autrefois leur amour pour l'Eglise se tourner contre l'Eglise même.

me, & favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les Princes, SIRE, ne doivent toucher à la Religion que pour la protéger & pour la défendre : leur zèle n'est utile à l'Eglise, que lorsqu'il est demandé par les Pasteurs : les sollicitations des depositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la Doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des Pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, & leur laisser celui de la décision & du jugement. Les Evêques sont leurs sujets; mais ils sont leurs pères selon la Foi; leur naissance les soumet à l'autorité du Trône; mais sur les mystères de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les Princes n'en sont que les premiers enfans; & nos Rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne: ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets; & en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres Fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, & usurper sur la doctrine un droit

réfervé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise loin d'y rémédier, leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies & ont enfanté de nouveaux excès; toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur féparation & leur révolte; & leur autorité a toujours perpetué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute feule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'Arche & la garder comme David; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains: le Trône est élevé pour être l'appui & l'azile de la doctrine fainte; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le Tribunal d'où partent les décisions.

Hélas! fi les passions & les intérêts humains n'environnoient pas le Trône, fans doute la piété des Souverains seroit la plus sûre reffource de l'Eglise; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la Religion même.

Les préjugés font donc presque inevitables à la piété des Grands; mais c'est l'obftination dans le préjugé, qui

rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris : hélas ! comment pourroient-ils s'en défendre ? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper ; est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois , & qu'ils puissent se laisser séduire ? L'artifice est plus habile & plus perseverant que la défiance ; il prend toutes les formes , & met à profit tout les momens ; & quand tous ceux presque qui nous approchent , ont intérêt que nous nous trompions , nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piège.

Mais , SIRE , s'il n'est pas honteux aux Princes d'être surpris , malheur inevitable à l'autorité suprême , il leur est glorieux d'avouer qu'il ont pu l'être : rien n'est plus grand dans le Souverain , que de vouloir être détrompé , & d'avoir la force de convenir soi-même de sa meprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'Empire , en déclarant , même par un Edit public , que sa bonne-foi avoit été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'est une foiblesse de n'oser reculer , quand on sent qu'on

nous a fait faire une fausse démarche ; les variations qui nous ramènent au vrai , affermissent l'autorité , loin de l'affoiblir ; ce n'est pas se démentir , que de revenir de sa méprise. Ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du Gouvernement ; c'est leur en étaler l'équité & la droiture. Les peuples savent assez & voyent assez souvent , que les Souverains peuvent se tromper ; mais il voyent rarement qu'ils sachent se désabuser & convenir de leur méprise : il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance , qui avoue son tort & qui se condamne elle-même ; leur respect ne s'affoiblit qu'envers celle , ou qui ne le connoît pas , ou qui le justifie ; & dans leur esprit rien ne deshonne l'autorité que la foiblesse qui se laisse surprendre , & la mauvaise gloire qui croiroit s'avilir en convenant de son erreur & de sa surprise.

SIRE , fermez l'oreille aux mauvais conseils & aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public , & que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du Trône ; si l'inattention vous les a fait suivre , que l'intérêt seul de

vosre gloire, quand vous serez d'é-
trompé, vous les fassé à l'instant désa-
vouer. Il est encore plus glorieux d'a-
vouer sa surprise, que de n'avoir pas
été surpris : rien n'est plus beau dans
le Souverain, qui ne dépend de per-
sonne, que de vouloir toujours dépen-
dre de la vérité. On craindra de vous
imposer, quand l'imposture & l'adula-
tion démasquées n'auront plus à atten-
dre que vosre désaveu & vosre colére.
C'est l'orgueil des Rois tout seul, qui
autorise & enhardit les adulations &
les mauvais conseils : & s'il est vrai,
que ce sont d'ordinaire les adulateurs,
qui font les mauvais Rois ; il est enco-
re plus vrai que ce sont les mauvais
Rois, qui forment & multiplient les
adulateurs.

C'est en évitant ces écueils, que la
piété des Grands deviendra respecta-
ble ; qu'ils lui rendront la gloire & la
dignité que les dérisions du monde
ou les foibleffes de la fausse vertu lui
ont presque ôtée, & qu'on n'entendra
plus se perpétuer parmi les hommes ce
blasphême si injurieux à la Religion :
Que les Princes pieux sont les moins
propres à gouverner ; & que la piété
peut en faire de grands Saints, mais

qu'elle n'en fera jamais de Grands Rois!

Puissent ces discours licencieux, SIRE, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! mais si l'adulation ose les porter un jour jusques aux pieds de votre Trône, qu'il en sorte des éclairs & des foudres, pour confondre ces ennemis de la Religion & de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies, comme des blasphêmes contre la majesté des Rois; comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres; aux Charlemagnes, aux S. Louis, à votre auguste Bifaïeul. C'est par une piété tendre & sincère, qu'ils devinrent de grands Rois; leur zèle pour la Religion les a encore plus illustrés que leurs victoires; les louanges que l'Eglise leur donnera à jamais, dureront autant que l'Eglise elle-même; leurs grandes actions, ou auroient été ensevelies dans la révolution des tems, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, SIRE, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, & il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne deshonnore point les

Rois ; que les passions toutes seules avilissent le Trône & dégradent le Souverain ; qu'on n'est pas digne de régner, quand on ne régné pas sur soi-même , & que pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu ! plus le Trône est environné de pièges , plus les Rois ont besoin que vous les environniez de votre protection , & des secours de votre grande miséricorde : mais plus une tendre jeunesse & une enfance délaissée à elle-même & à tous les périls de la royauté , expose cet Enfant auguste , plus il doit devenir l'objet de vos soins & de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété , & contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus , qui sanctifient l'homme & qui font en même-tems le grand Roi. Faites qu'il respecte ceux qui vous servent ; & qu'il serve lui-même le Dieu de ses peres avec cette majesté , qui seule peut rendre les Rois respectables.

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel , grand Dieu ! & voyez ici à vos pieds cet Enfant auguste & précieux ; la seule ressource de la Monarchie , l'Enfant de l'Europe , le gage sacré de la paix des peuples & des nations : les entrailles de votre miséricorde n'ont-elles par émues ? regardez-le , grand Dieu ! avec les yeux & la tendresse de toute la nation.

Ecoutez la première voix de son cœur innocent , qui vous dit ici , comme autrefois un saint Roi : Dieu de mes peres , regardez-moi : laissez-vous toucher de piété à la vûe des périls que mon âge & mon rang me préparent , & qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *Respice in me & miserere mei* : soyez-vous-même le défenseur de mon Trône & de ma jeunesse : conservez l'Empire à l'Enfant de tant de Rois , & qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos Enfans : *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une Couronne terrestre , grand Dieu ! ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le Fils d'Adélaïde ; des Blanchés , des Clotildes , & de tant de pieuses Princesses ,

Princesses, qui me portent encore devant vous dans leur sein, comme l'Enfant de leur amour & de leurs plus chères esperances : *Et salvum fac filium ancilla tua* : & puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices & les plus tendres ; conservez-la moi, grand Dieu ! aussi long-tems que ma Couronne ; afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.





S E R M O N
POUR
LE VENDREDI SAINT.

*Sur les obstacles que la vérité trouve
dans le cœur des Grands.*

Affiterunt Reges terræ , & Principes conve-
runt in unum , adversus Dominum , & adversus
Christum ejus.

*Les Rois de la terre se sont présentés , & les
Princes se sont rassemblés contre le Seigneur & contre
son Christ. Ps. 2. 2.*

SIRE ,

TOUTES les Puissances de la terre
semblent se réunir aujourd'hui ,
pour condamner Jesus-Christ à la mort ;
& la mort de Jesus-Christ n'est qu'une
condamnation éclatante des passions
des Grands & des Puissans de la terre.

C'est un Pontife éternel qui s'offre
lui-même pour son peuple comme la

seule victime capable d'expier ses iniquitez, & d'appaier la colere de Dieu : c'est un Ministre & un Envoyé de son Pere, qui rend témoignage par son sang à la verité de sa mission & de son Ministère : c'est un Roi qui entre en possession par sa mort de l'Empire de l'univers : il reunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce Pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des Grands-Prêtres ; ce Ministre & cet envoyé du Ciel oppose envain son innocence à l'ambition & à la lâcheté d'un Ministre de César : ce Roi, à qui toutes les nations ont été données comme son heritage, devient le jouet de l'indifference & de la vaine curiosité d'un Roi usurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de Grand sur la terre, la jalousie des Pontifes, la lâcheté de Pilate, & l'indifference d'Herode, en condamnant Jesus-Christ, fissent éclater sa grandeur & sa puissance : *Astiterunt Reges terra, &c.*

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la Croix, il n'en est pas ici de plus convenable : & puisque nous ne saurions

en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands de la terre; c'est-à-dire, Jesus-Christ condamné à la mort par les passions des Grands, & les passions des Grands condamnées par la mort de Jesus-Christ.

SIRE,

I.
PARTIE.

LA vérité, toujours odieuse aux Grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jesus-Christ sur la Croix: la jalousie la persecute; un lâche intérêt la sacrifie; l'indifférence la meprise & la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le deguise toujours à soi-même, c'est l'ennemi éternel du mérite & de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité; & il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards & son indulgence.

Si les prodiges de Jesus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, Les Princes des Prêtres moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence; & leur zèle jaloux ne l'auroit pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges & des acclamations publiques: *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* Joan. 1123
47.

Telle est l'impression de haine & de jalousie que la grande renommée de Jesus-Christ fait sur le cœur des Pontifes & des Prêtres, des depositaires de la Loi & de la Religion. Helas! faut-il que le Sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'azile d'une passion si meprisable; que les dons éclatans de l'Esprit de paix & de charité mettent l'amertume & la division parmi ses Ministres; que la moisson si abondante & qui manque d'ouvriers; excite des sentimens de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent, que les Anges destinez au ministere en puissent arracher les scandales du Royaume de Jesus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau? que dès la naissance de l'Evangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers; & que l'Eglise souvent

soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque? pourvû que Jesus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? & tous les succès qui aggrandissent son Royaume, ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement; & nos foibles travaux ne sont plus comptez pour rien, dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se reunir dans un cœur où domine la passion injuste de l'envie. Cependant, c'est le vice & comme la contagion universelle des Cours, & souvent la première source de la decadence des Empires. Il n'est point de bassesse que cette passion, ou ne consacre, ou ne justifie: elle éteint même les sentimens les plus nobles de l'éducation & de la naissance; & dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue, ou la nature avoit d'abord placé des âmes grandes & bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien. Ces Grands-Prêtres cher-

chent eux-mêmes de faux temoignages contre Jesus-Christ : eux qui devoient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité & de l'innocence des autres hommes ; ils se les associent , & favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux & méprisables. Les hommes les plus décriés & les plus perdus , on les adopte , dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrète qui nous devore : ils nous deviennent chers , dès qu'ils peuvent devenir les vils instrumens de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux , efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité , dont l'unique emploi est de noircir auprès des Grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire ou qui plaisent trop pour être de leur goût ; & ces hommes corrompus & qu'on devoit bannir de la société , ne manquent jamais de trouver des Grands qui les écoutent & qui les protegent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un ministère

infâme , dont on rougit tous bas soi-même : Doeg l'Iduméen devient cher à Saül , dès qu'il devient le ministre de sa jalousie & de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit & envenime? non-seulement on applaudit à l'imposture ; mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces Pontifes , témoins des prodiges & de la sainteté de Jesus-Christ , ne pouvant ignorer qu'il est Fils de David & descendu des Rois de Juda ; ayant oui de sa propre bouche , qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu , & à César ce qui est à César , le font pourtant passer pour un seditieux ; un ennemi de César & qui veut en usurper la souveraine puissance ; un impie qui veut renverser la loi , & le temple de ses peres ; enfin , pour un homme de néant , né dans la boue & dans la plus vile populace.

Cette passion amere est comme une phrénésie , qui change tous les objets à nos yeux ; rien ne nous paroît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins , & assurer la Couronne à son maître : aux yeux de Saül , ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même

sur

sur le Trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événemens & par la sainteté de sa vie ; les Prêtres jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur & un traître qui annonce les malheurs & la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens & favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa Patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion: la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité ; les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition demesurée, qui ne cache qu'un grand fond de médiocrité & d'insuffisance, le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire ; les succès mêmes les plus glorieux, une assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté & qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux fletrit tout ce qu'elle touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours. C'est lui qui lie les sociétés & les commerces : chacun se cache la plaie secrète de son cœur ; & chacun se la communique : on a honte du nom du vice ; & l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle & de l'amour du bien public : les intérêts de la nation & la conservation du temple & de la loi , paroissent consacrer la jalousie des Pontifes contre Jesus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la decoration & l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat ; & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent ; on blâme le choix du maître , comme tombant sur des sujets incapables ; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique , c'est la jalousie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirons , ne sont jamais selon nous données au mérite ; la faveur du maître & le bien de l'Etat , ne nous paroissent jamais aller ensemble ; on se donne pour amateur de la

patrie ; & on n'en aime que les honneurs & les prééminences. Aman trouve la puissance & la religion des Juifs dangereuse à l'Empire ; mais ce n'est pas l'Etat qu'il a dessein de sauver ; c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses ; mais ce n'est pas de la majesté de la loi , dont ils sont jaloux ; c'est la gloire & la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cours de ces zèles de jalousie. On étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux : on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur : on paroît contristé quand les événemens sont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux mesures de ceux qui sont en place ; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces Pontifes demandent que le sang du juste soit sur eux & sur leurs enfans. La desolation du Temple & de la Cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paroît

rien , pourvû que l'innocent perisse.

Et combien de fois a-t-on vû des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulieres , faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie , de peur que la gloire n'en rejaillit sur leurs rivaux ; menager des événemens capables de renverser l'Empire pour ensevelir leurs concurrens sous ses ruines ; & risquer de tout perdre pour faire perir un seul homme ? Les Histoires des Cours & des Empires sont remplies de ces traits honteux ; & chaque siècle presque en a vû de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile ; & à l'homme vertueux & qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de recompense.

Premiere passion dans les Pontifes , qui livre aujourd'hui Jesus-Christ ; la jalousie : mais en second lieu , c'est un lâche interêt dans Pilate qui le condamne.

II.
PARTIE.

Oui, mes Freres, la passion, le Dieu des Grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à Cesar, & c'est le seul devoir qui les occupe. Tout ce qui favorise leur élévation, s'accorde toujours avec leur conscience. La probi-

té qui nuiroit à leur fortune, & qui leur feroit perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des fots. Mais dès-là qu'on craint plus la disgrâce de César, que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur & la probité, ce n'est pas le cœur & la volonté, c'est l'occasion, qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture & de probité : sa conscience s'éleve en faveur de l'innocent ; il semble lui-même plaider sa cause ; il n'ose le delivrer, & il souhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition ; la lâcheté. On aime le devoir & l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se declarer pour elle ; qu'on peut compter sur les suffrages publics ; que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la defense heroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation & la souplesse. Nous cherchons la gloire & les applaudissemens dans le devoir ; & presque toujours c'est la vanité, qui donne des défenseurs à la vérité.

JOHN. 19.
12.

A la lâcheté succede la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* ; à cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, & ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice & la vérité, quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur & à la conscience, est bien plus à craindre pour une ame noble que la colère de César. Mais d'ailleurs, SIRE, c'est servir la gloire du Prince, que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée ; & si les Princes, comme vous, peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse, sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet heroïsme de fidélité est rare dans les Cours : à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'Empire parmi tous les Satrapes, qui ne con-

noissoient point d'autre loi que la volonté du Prince. Telle est la destinée des Souverains ; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs , y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté, il abandonne & livre Jesus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du Juste : s'exposer à leur violence , ce seroit allumer le feu de la sédition : il vaut encore mieux que l'innocent périsse , que si toute la nation alloit se revolter contre César ; & il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand pretexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité ; il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie : il semble que le bonheur & la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes ; que l'ordre & la tranquillité des Empires ne soient jamais dûs qu'à l'injustice & à l'iniquité ; & qu'il faille renoncer à la vertu pour se devouer à la patrie.

Non, SIRE, je l'ai déjà dit ailleurs , & on ne sauroit trop le redire ; la loi de Dieu est toute la force & toute la

sûreté des loix humaines : tout ce qui attire la colére du Ciel sur les Etats , ne sauroit faire le bonheur des peuples : l'ordre & l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux depens des regles saintes : c'est sapper les fondemens de l'édifice , pour l'embellir & l'élever plus haut ; c'est en affoiblissant ses principaux appuis , y ajouter des vains ornemens qui hâtent sa ruine. Les Empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes loix qui les ont formés ; & l'injustice a bien pu détroner des Souverains , mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Ministres qui ont outre la puissance des Rois , l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leur maître que sur la ruine de leurs Etats ; & leur zèle n'a été utile aux Césars , qu'autant qu'il a respecté les loix de l'Empire.

C'est donc la jalousie dans les Princes des Prêtres , qui persecute aujourd'hui Jesus-Christ ; un vil intérêt dans Pilate , qui le livre ; & enfin une indifférence criminelle dans Hérode , qui en fait un sujet de mépris & de risée.

Hélas ! quelle autre destinée pou-

voit se promettre la doctrine de l'Evangile, en se montrant à une Cour superbe & voluptueuse ? la doctrine sainte n'offre rien, qui ne combatte l'orgueil & la volupté ; & il n'y a de grand pour ceux qui habitent les Palais des Rois, que le plaisir & la gloire. Si vous n'y paroissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur & un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce & un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inoui & des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes, qui seules leur parlent encore le langage de la vérité ; nous-mêmes, nous venons souvent ici affoiblir ce langage divin ; respecter ce que nous devrions combattre ; adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes ; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions ; & sous prétexte de ne pas les revolter contre la vérité, la leur rendre presque meconnoissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publioit de Jesus-Christ, s'attend à lui voir operer des prodiges, & dans cette attente il le voit arriver à sa

Cour avec joie : ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, & faire servir Jesus-Christ de spectacle à son loisir & à son oisiveté. Car c'est de tout tems, que la plupart des Princes & des Grands ont fait de la Religion un spectacle : les mystères les plus augustes & les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent ; ils ne cherchent que le plaisir des sens jusques dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre : il faut que la Religion, pour leur plaire, emprunte les joies & tout l'appareil du siècle ; & qu'un spectacle digne des Anges, ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Luc. 23.

Hérode fait à Jesus-Christ des questions vaines & frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus* : des ces questions, où l'orgueil & l'irreligion ont plus de part que l'amour de la vérité ; qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes, que par un désir sincère de les éclaircir ; de ces questions qui n'aboutissent à rien

qu'à nous affermir dans l'incrédulité ; qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source ; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut , comme de ces vérités douteuses & peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté & à la dispute des hommes ; où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel , comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance , & où l'on peut opérer : de ces questions enfin , qui sont plutôt des dérisions secrètes de la Foi , que les recherches respectueuses d'un véritable Fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des Grands font de Jesus-Christ , des questions éternelles sur la Religion : *Interrogabat eum multis sermonibus* : faisant de Jesus-Christ & de sa doctrine un sujet oisieux & frivole d'entretien & de contestation , au lieu d'en faire l'objet de leur espérance & de leur culte ; s'informant de la vérité d'un avenir , & de cette autre patrie qui nous attend après le trépas , avec moins d'intérêt , qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue & peut-être fabuleuse , où nul

mortel n'a pu encore aborder ; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude & la divinité de la Religion de leurs peres , avec la même incertitude qu'ils parleroient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci ; & par la maniere peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la Foi , montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Aussi Jesus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité , que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge ; & c'est dans le cœur de ceux qui parlent & disputent plus sur la Religion , qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui , mes Freres , on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne-foi : il ne faut pour la trouver , ni creuser dans les abîmes , ni s'élever au-dessus des airs ; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent & docile entend d'abord sa voix ; les doutes & les recherches que forment l'orgueil , loin de la rapprocher de nous , ferment les yeux à sa lumiere : elle aveugle les Sages & les Juges orgueilleux de ses mysteres , &

ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières : plus on veut raisonner, plus on s'égare : plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison une fois sortie de la règle ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, & ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en vouloit d'abord parmi nous qu'aux abus prétendus du culte ; elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignoit que nous dégradions Jesus-Christ de sa qualité de médiateur ; elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité & de sa naissance éternelle : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, pour n'en plus avoir & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort ; & ses faux Prophetes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'événement a démenties & dont elle a rougi elle-même. Non, mes Freres, la Foi est le

seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au-delà, vous n'avez plus de route assurée ; vous entrez dans une terre ténébreuse & couverte des ombres de la mort ; vous n'y voyez plus que des phantômes , les tristes enfans des ténèbres ; & comme la raison n'a plus de frein , l'erreur aussi n'a plus de bornes.

Ibid. §. *Et.* En effet les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jesus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum Herodes ; & toute sa Cour suit son exemple : Cum exercitu suo.* La vertu la plus pure , des qu'elle déplaît au Souverain , est bien-tôt digne de l'oubli & du mépris même du courtisan : c'est le goût du Prince , qui décide presque toujours pour eux de la vérité & du mérite : leur religion est toute , pour ainsi dire , sur le visage du maître : c'est-là leur loi & leur Evangile ; & ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices & les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention , SIRE , la plus essentielle que les Rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir , c'est de rendre la Religion respectable , en ne se permettant jamais la plus légère dé-

riſion qui puiſſe en bleſſer la majeſté. Les plus jeunes années de votre auguſte Biſaïeul, ne le virent jamais s'écarter de cette règle: ce fut pour lui la règle de tous les tems & de tous les lieux. Son reſpect pour la Religion de ſes peres, impoſa toujours devant lui un ſilence éternel à l'impiété: ſon langage fut toujours le langage du premier Roi chrétien, c'eſt-à-dire, le langage reſpectable de la Foi. L'irreligion étoit le ſeul crime auquel il ne pardonnoit point: tout étoit ſérieux pour lui ſur cet article: nulle joie, nul plaifir n'autoriſa jamais devant lui la moindre dérifiſion qui pût intéreſſer le culte de ſes ancêtres: religieux juſqu'au milieu des réjouiffances d'une Cour jeune & floriffante, la Foi ne ſouffrit jamais des plaifirs & des diſſipations inévitables à la jeuneſſe des Rois. Sur ce point, SIRE, tout devient capital dans la bouche d'un Souverain: une ſimple légèreté va autorifer la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies: on croit plaire en enchériffant, & les railleries du maître deviennent bientôt des blaſphêmes dans la bouche du courtiſan.

Telles ſont les paſſions que les Grands oppoſent à la vérité, & qui

condamnent Jesus-Christ à la mort. Que ne puis je achever, & vous montrer les passions des Grands condamnées par la mort de Jesus-Christ !

Hélas ! en est-il une seule que la croix ne confonde ? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité ; il en est le premier martyr : & les Grands craignent la vérité ; & il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est Roi que pour être la victime de son peuple ; & les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des Princes & des Rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instrumens de ses souffrances ; & l'unique usage que les Grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines & de ses douleurs il n'est occupé que de nos intérêts ; & les Grands au milieu de leurs plaisirs ne daignent pas même s'occuper des peines & des souffrances de leurs freres. Il souffre à notre place ; & les Grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres ; & c'est la vanité des Grands, qui les allume & qui les éternise

nise sur la terre. Que dirai-je ? il n'est Roi que parce qu'il est Sauveur ; ses bienfaits forment tous ses titres ; ses qualités glorieuses ne sont que les différens offices de son amour pour nous ; tout ce qu'il est de plus grand , il ne l'est que pour les hommes ; il est tout à nos usages : & les Grands ne comptent le reste des hommes pour rien , & ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà , SIRE , le grand modèle des Rois. Du haut de sa croix , il instruit les Grands & les Princes de la terre : Regardez , leur dit-il , & faites selon ce modèle : j'ai quitté mon Royaume , & je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets ; vous n'êtes Rois que pour eux , & leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui , SIRE , c'est un Roi qui donne sa vie pour son peuple ; & il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un Roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez que pour lui , & vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un Roi qui fait de la croix son Trône , & le lieu de ses douleurs & de ses souffrances ; regardez le votre comme un lieu de soins & de tra-

vail , & non comme le siège de la volupté & de la mollesse : c'est un Roi qui ne veut régner que sur les cœurs ; l'usage le plus glorieux de votre autorité , c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un Roi qui vient apporter la paix , la vérité , la justice aux hommes , & qui ne veut que les rendre heureux ; SIRE , réglez pour notre bonheur , & vous régnerez pour le votre.

O mon Sauveur ! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations ; vos derniers soupis sont comme les prémices sacrées de votre règne ; & c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers ; grand Dieu ! que ce soit elle qui affermit le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds : que la Religion en consacre les prémices , & en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le Trône ; que ce soit elle qui y soutienne l'Enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence , la foi de ses peres , les malheurs qui ont entouré son berceau royal , & la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'Enfant de tant de Saints

& de tant de Protecteurs de la Foi sainte. Ils exposèrent autrefois leur vie & leur couronne pour aller recouvrer votre héritage, conservez le sien à cet Enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre & protéger l'Eglise, que le Pere vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang. Ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette Ville régnaute, que ce gage précieux de la piété de ses peres, sollicite aujourd'hui sur-tout vos graces en sa faveur: n'abandonnez pas l'héritier de tant de Princes, qui ont été les premiers défenseurs de votre nom & de votre gloire. Les coups de votre colere l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher: que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vû tomber à la fois, répare nos pertes & essuye nos larmes: comblez-le lui seul de toutes les graces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de Princes qui devoient régner à sa place, & auxquels sa couronne étoit destinée: réunissez en

lui tout ce que vous deviez partager sur les autres ; & que son règne rassemble toutes les bénédictions & tous les genres de bonheur , que nous nous promettons séparément sous les règnes des Princes qu'une mort prématurée nous a enlevés , & auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinoit , que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle.

Ainsi soit-il.





S E R M O N

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur le triomphe de la Religion.

Expolians principatus & potestates, traduxit
confidenter, palam triumphans illos in semetipso.

*Jesus-Christ ayant désarmé les Principautés & les
Puissances, il les a menées hautement en triomphe à
la face de tout le monde, après les avoir vaincues
en sa propre personne. Col. 2. 15.*

SIRE,

L Es vains triomphes des Conqué-
rans, n'étoient qu'un spectacle
d'orgueil, de larmes, de désespoir &
de mort : c'étoit le triomphe lugubre
des passions humaines ; & ils ne lais-
soient après eux que les tristes mar-
ques de l'ambition des vainqueurs &
de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jesus-Christ est aujourd'hui pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté & de gloire.

Il triomphe de ses ennemis ; mais pour les délivrer & les associer à sa puissance : il triomphe du péché ; mais en effaçant & attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté & de grace : il triomphe de la mort ; mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la Religion : elle n'offre d'abord que les opprobres & les souffrances de la croix ; mais c'est un triomphe glorieux & le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hazard, ou à l'adulation & à l'erreur publique ; celle-ci on ne la doit qu'à Dieu & à soi-même. On en fait une honte aux Princes & aux Puissans ; & cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, & de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la Foi; & consacrons à la gloire de la Religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jesus-Christ.

SIRE,

LA gloire des Princes & de Grands ^{I.} PARTIE. a trois écueils à craindre sur la terre: la malignité de l'envie, ou les inconséquences de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la deshonnorent; enfin, la mort même qui l'ensevelit, & qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La Religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, & où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer: elle les élève au-dessus des événemens & de l'envie; elle leur assujettit leurs passions; enfin elle leur assure après leur mort la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jesus-Christ, & c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux Grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté & de ses prodiges n'avoit pû le sauver des

traits de l'envie ; & son innocence avoit paru succomber aux Puissances des ténèbres qui l'avoient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces Principautés & ces Puissances mêmes : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avoit rejeté ; & l'univers entier l'adore.

Oui , mes Freres , quelle que puisse être la gloire des Grands sur la terre , elle a toujours à craindre , premièrement , la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la Cour sur-tout , où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? où sont les victoires qui n'ayent une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur ? quels sont les succès , où les uns ne prêtent au hazard les mêmes événemens , dont les autres font honneur aux talens & à la sagesse ? quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? en un mot , où sont les Héros , dont la malignité , & peut-être la vérité ne fasse des hommes ?

Tant

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint & la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, SIRE, un Prince qui craint Dieu & qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux ; sa piété ; rendra sa gloire même respectable : ses entreprises auroient trouvé des censeurs ; sa piété sera l'apologie de sa conduite : ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins ; il en deviendra par sa piété l'azile & l'arbitre : ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice ; on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits ; il n'attirera point sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois, loin de les diviser pour les affoiblir & élever sa puissance sur leurs divisions & sur leur foiblesse :

sa modération sera le plus sûr rampart de son empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son Palais ; les cœurs de ses sujets entoureront son Trône & brilleront autour , à la place des glaives qui le défendent : son autorité lui sera inutile pour se faire obéir ; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute ; & la soumission sera sans murmure , parce qu'elle sera sans contrainte ; toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des Souverains. Tel étoit , SIRE , un de vos plus saints Prédécesseurs à qui l'Eglise rend des honneurs publics , & qu'elle regarde comme le protecteur de votre Monarchie. Les Rois ses voisins loin d'envier sa puissance avoient recours à sa sagesse : ils s'en remettoient à lui de leurs différends & de leurs intérêts : sans être leur vainqueur, il étoit leur Juge & leur arbitre ; & la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un Empire bien plus sûr & plus glorieux , que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets & des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie ; c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événemens. Oui, SIRE, les plus grandes prospérités ont toujours ici bas des retours à craindre : Dieu qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor & notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence : la gloire des hommes montée à son plus grand éclat s'attire, pour ainsi dire, à elle même des nuages : l'histoire des Etats & des Empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité & de l'inconstance des choses humaines : les bons & les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans & des siècles, & nous venons de voir le règne le plus long & le plus glorieux de la Monarchie finir par des revers & par des disgraces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux & auguste Bis-aïeul sut s'en élever une plus solide & plus immortelle. Tout sembla fondre & s'éclipser autour de lui : mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi & par la constance de sa piété,

que par l'éclat de ses conquêtes : ses prospérités nous avoient caché sa véritable gloire : nous n'avions vû que ses succès , nous vîmes alors toutes ses vertus : il falloit que ses malheurs égalassent ses prospérités ; qu'il vît tomber autour de lui tous les Princes les appuis de son Trône ; que votre vie même fut menacée , cette vie si chere à la nation , & le seul gage de ses miséricordes , que Dieu laisse encore à son peuple : il falloit qu'il demeurât tout seul avec sa vertu , pour paroître tout ce qu'il étoit : ses succès inouis lui avoient valu le nom de Grand ; ses sentimens héroïques & chrétiens dans l'adversité , lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom & le mérite.

Non , mes Freres , il n'est que la Religion qui puisse nous mettre au-dessus des événemens ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse : la raison , la Philosophie promettoit la constance à son Sage ; mais elle ne la donnoit pas : la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement ; & l'on cherchoit une vaine consolation , en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'étoit pas capable de

vaincre. La plaie qui blesse le cœur, ne peut trouver son remede que dans le cœur même ; or la Religion toute seule porte son remede dans le cœur. Les vains préceptes de la Philosophie nous prêchoient une insensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentimens naturels, sans éteindre la nature elle-même. La Foi nous laisse sensibles ; mais elle nous rend soumis, & cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines ; mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; & la sagesse payenne ne vouloit les rendre insensibles, que parce qu'elle ne pouvoit les rendre soumis & patiens : elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à surmonter ses sensibilités & ses foiblesses : elle formoit des héros de théâtre, dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs, & aspiroit plus à la gloire de paroître constant, qu'à la vertu même de la constance.

Mais la Foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même

en avoir l'honneur devant les hommes. Elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature ; & ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le remunerateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus , parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt , ou qui n'en fait que des phantômes.

Ainsi , qu'on vante l'élévation & la supériorité de vos lumieres ; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement & le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors , si la Religion , qui seule élève le cœur n'en est pas la premiere base ; le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie & de fausse sagesse , tous ces apuis de chair s'écrouleront sous votre main ; ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement ; & votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux ; mais la Religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

Premier triomphe de Jesus-Christ, Il triomphe de la malignité de l'en- vie & de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de ses en- nemis. Mais il triomphe encore du pé- ché : il emmene captif ce premier au- teur de la captivité de tous les hommes : il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déçus, & nous rend par la grace la supériorité sur nos passions, que nous avions per- due avec l'innocence.

Second avantage de la Religion : elle nous élève au-dessus de nos pas- sions, & c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas at- teindre. Oui, mes Freres : en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la repré- sente, aux Grands sur-tout, comme une foiblesse, & comme l'écueil de leur gloire ; envain il autorise leur passions, par les grands exemples qui les ont précédés, & par l'histoire des Souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux & l'é-

II.
PARTIE.

248 LE JOUR DE PASQUES.

clat des victoires & des conquêtes : leurs vices venus jusqu'à nous , & rappelés d'âge , en âge , formeront jusqu'à la fin le trait honteux , qui efface l'éclat de leurs grandes actions , & qui deshonne leur histoire.

1. *Mass.*
1. 24.

Plus même ils sont élevés , plus le dérèglement des mœurs les dégrade ; & leur ignominie , dit l'Esprit de Dieu , *croît à proportion de leur gloire.* Outre que leur rang , en les plaçant au-dessus de nos têtes , expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public. Quelle honte lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude , deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres ; & que la force , l'autorité , la pudeur des loix se trouve confiée à ceux qui ne connoissent de loi , que le mépris public de toute bienséance & leur propre foiblesse ! Ils devoient régler les mœurs publiques ; & ils les corrompent : ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu ; & ils deviennent les appuis & les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs , & l'emporte-

ment des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions , & l'on méprise la personne : c'est de tout tems , qu'on a vû la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros ; & ses lauriers flétris par ses foiblesses. Le monde qui semble mépriser la vertu , n'estime & ne respecte pourtant qu'elle : il élève des monumens superbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante & les immortalise ; chaque Achille a son Homere ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage & à la vanité ; l'admiration secrète & les louanges réelles & sinceres , on ne les donne qu'à la vertu & à la vérité.

Et en effet , le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même : il est bien plus aisé de conquérir des Provinces & de dompter des peuples , que de dompter une passion : la morale même

des Payens en est convenue. Du moins les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares, que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; & quand il ne faut être grand que certains momens, la nature ramasse toutes ses forces, & l'orgueil pour un peu de tems peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la Foi sont des combats de tous les jours: on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite: si vous vous laissez un instant, vous perissez: la victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre: tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

Telle est pourtant la gloire de la Religion. La Philosophie decouvrait la honte des passions; mais elle n'apprenoit pas à les vaincre, & ces pré-

ceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remède du vice.

Il étoit même nécessaire à la gloire & au triomphe de la Religion que les plus grands génies, & toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les Docteurs du monde avant Jesus-Christ, & n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs, & de corriger les hommes par la force seule de la raison; l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces predicateurs de la sagesse ne firent point de Sages; & il falloit que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grace.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable Sage, que tout le faste & tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si long-tems. Elle n'a pas borné toute sa gloire comme la Philosophie à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes: elle en a peuplé les villes, les Empires, les déserts; & l'univers entier a été pour elle un autre

Prov. 8.
1. 3. 4.

Licée , où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis , qu'elle a choisi ses Sages ; le Grec & le Barbare , le Romain & le Scythe ont été également appellés à sa divine philosophie ; ce n'est pas aux Savans tout seuls ; qu'elle a réservé la connoissance sublimé de ses mysteres ; le simple a prophétisé comme le sage ; & les ignorans eux-mêmes sont devenus ses docteurs & ses apôtres. Il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je ? Sa doctrine étoit infentée en apparence ; & les Philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie ; elle n'annonçoit que des croix & des souffrances ; & les Césars devinrent ses disciples : elle seule vint apprendre aux hommes , que la chasteté , l'humilité , la tempérance pouvoient être assises sur le Trône ; & que le siège des passions & des plaisirs pouvoit devenir le siège de la vertu & de l'innocence. Quelle gloire pour la Religion !

Mais , SIRE , si la piété des Grands est glorieuse à la Religion , c'est la

Religion toute seule qui fait la gloire véritable des Grands. De tous leurs titres , le plus honorable c'est la vertu. Un Prince maître de ses passions ; apprenant sur lui-même à commander aux autres ; ne voulant goûter de l'autorité , que les soins & les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus ; regardant comme l'unique privilège de son rang , l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses desirs , & faisant pourtant à tous ses desirs un frein de la règle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions , & ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout , & se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre : en un mot , entouré de tous les attrait du vice , & ne leur montrant jamais que la vertu ; un Prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la Foi puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant ; l'un a été le héros d'un jour , l'autre l'est de toute la vie.

C'Est ainsi que Jesus-Christ triomphe aujourd'hui du péché ; mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité , que le péché nous avoit fermées ; & le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la Religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin , qu'à la bête : tout devoit mourir avec son corps ; & cet être si noble , seul capable d'aimer & de connoître , n'étoit pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hazard avoit formé , & que le hazard seul alloit dissoudre pour toujours.

La superstition payenne lui promettoit au-delà du tombeau une félicité oiseuse , où les vains phantômes des sens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La Religion nous ouvre des espérances plus nobles & plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité , que l'impiété de la Philosophie avoit voulu lui ravir , & substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs

fabuleux & à ces idées puérides de bonheur que la superstition avoit imaginées

Mais cette immortalité qui est la plus douce espérance de la Foi, n'est promise qu'à la Foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes ; & pour ne mourir jamais même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes Freres, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici bas dans le souvenir des hommes, les Grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges, dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussi-tôt avec eux dans l'oubli du tombeau : Ils ne survivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures, qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs même deviennent leurs censeurs ; (car l'adulation degéné-

re toujours en ingratitude ;) de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée , & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de Princes vantés pendant leur vie , n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! & que sont les histoires des Etats & des Empires qu'un petit reste de noms & d'actions, échappé de cette foule innombrable qui depuis la naissance des siècles est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu , & leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes. Les Princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires & les conquêtes sont de tous les siècles & de tous les régnes , & elles s'effacent , pour ainsi dire , les unes les autres dans nos histoires : mais les grandes actions de piété plus rares , y conservent toujours tout leur éclat. Un Prince pieux
se

se démêle toujours de la foule des autres Princes dans la posterité : sa tête & son nom s'élevent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-dessus de toute la multitude des Tribus : sa gloire va même croissant en s'éloignant ; & plus les siècles se corrompent , plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui , SIRE , on a presque oublié les noms de ces premiers conquérans , qui jetterent dans les Gaules les premiers fondemens de votre Monarchie. Ils sont plus connus par les Fables & par les Romains , que par les Histoires ; & l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes Prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondemens de l'Empire qu'ils ont élevé , & leur valeur qui a perpétué la conquête du Royaume à leur descendans , n'a pû y perpetuer leur mémoire.

Mais le premier Prince qui a fait asseoir avec lui la Religion sur le Trône des François , a immortalisé tous ses titres par celui de Chrétien : la France a conservé chèrement la mémoire du Grand Clovis : la Foi est devenue , pour ainsi dire , la premiere & la plus sûre

258 LE JOUR DE PASQUES.
époque de l'Histoire de la Monarchie ;
& nous ne commençons à connoître
vos ancêtres , que depuis qu'ils ont
commencé eux - mêmes à connoître
Jesus-Christ.

Les saints Rois dont les noms sont
écrits dans nos annales , seront toujours
les titres les plus précieux de la Monar-
chie & les modèles illustres que cha-
que siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie , SIRE , de ces pieux
Princes vos ancêtres , qu'on a déjà fixé
vos premiers regards : on vous anime
tous les jours à la vertu par ces grands
exemples. Souvenez-vous des Charle-
magnes & des Saint Louis qui ajoute-
rent à l'éclat de la Couronne que vous
portez , l'éclat immortel de la justice &
de la piété ; c'est ce que répètent tous
les jours à Votre Majesté de sages ins-
tructions : ne remontez pas même si
haut , vous touchez à des exemples
d'autant plus intéressans , qu'ils doi-
vent vous être plus chers ; & la piété
coule de plus près dans vos veines
avec le sang d'un Pere pieux & d'un
auguste Bisaïeul.

Vous êtes , SIRE , le seul héritier
de leur Trône ; puissiez-vous l'être de
leurs vertus ! puissent ces grands mo-

détes revivre en vous par l'imitation, plus encore que par le nom ! puissiez-vous devenir vous-même le modèle des Rois vos successeurs !

Déjà, si notre tendresse ne nous se-
duit pas ; si une enfance cultivée par
tant de soins & par des mains si habi-
les, & où l'excellence de la nature
semble prévenir tous les jours celle de
l'éducation, ne nous fait pas de nos
desirs de vaines prédictions ; déjà s'ou-
vrent à nous de si douces espérances :
déjà nous voyons briller de loin les
premières lueurs de notre prospérité
future : déjà la majesté de vos ancê-
tres peinte sur votre front, nous an-
nonce vos grandes destinées. Puissiez-
vous donc, SIRE, & ce souhait les
renferme tous, puissiez - vous être un
jour aussi grand que vous nous êtes
cher !

Grand Dieu ! si ce n'étoient là que
mes vœux & mes prières, les dernie-
res sans doute que mon ministère,
attaché désormais par les jugemens
secrêts de votre Providence au soin
d'une de vos Eglises, me permettra
de vous offrir dans ce lieu auguste ; si
ce n'étoient - là que mes vœux & mes
prières, & qui suis - je pour espérer

qu'elles pussent monter jusqu'à votre Trône ? Mais ce sont les vœux de tant de saints Rois qui ont gouverné la Monarchie, & qui mettant leurs Couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet Enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du Prince pieux sur-tout qui lui donna la naissance ; & qui prosterné dans le ciel, comme nous l'esperons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique Héritier de sa Couronne le devienne aussi des graces & des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, & qui ou chargez du soin de son enfance, ou attachez de plus près à sa personne sacrée répandent, ici leur cœur en votre présence ; afin que cet Enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs & de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore ? ce sont, ô mon Dieu ! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche,

cette nation que vous avez protégée dès le commencement, & qui malgré ses crimes est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu ! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde ! Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* : Regardez du haut du ciel, & voyez non les dissolutions publiques & secrettes, mais les malheurs de ce premier Royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, & qui a été arrosée du sang de tant de martyrs ! *Respice de caelo, & vide, & visita vineam istam quam plantavit dextera tua*. Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde : & si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face ; que l'innocence du moins de cet auguste Enfant que vous avez établi sur nous, vous rappelle & vous rendre à votre peuple *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi*.

*Pf. 79.
51. 16.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu ! essayez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versé sur nous dans votre colère, nous font répandre. Faites succéder des jours de

joie & de miséricorde à ces jours de deuil, & de courroux & de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtimens avoient abondé ; & que cet Enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu ! un Roi selon votre cœur, c'est-à-dire, le pere de son peuple : le protecteur de votre Eglise ; le modèle des mœurs publiques ; le pacificateur, plutôt que le vainqueur des nations ; l'arbitre, plus que la terreur, de ses voisins ; & que l'Europe entiere envie plus notre bonheur & soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires & de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres & si justes, ô mon Dieu ! & que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage celles que vous nous preparez dans de l'éternité.

Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

*LES VICES ET LES VERTUS
DES GRANDS.*

Ostendit ei omnia regna mundi , & gloriam eorum ; & dixit ei : Hæc omnia tibi dabo , si cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jesus-Christ tous les Royaumes du monde , & toute la pompe & la gloire qui les environnent ; & il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses , si en vous prosternant devant moi vous m'adorez. Matth. 4, 8. 9.

SIRE,

LEs prospérités humaines ont toujours été un des pièges les plus dangereux , dont le démon s'est servi pour perdre les hommes. Il fait que l'amour de la gloire & de l'élevation nous est si naturel , que rien ne nous coûte pour y parvenir ; & que l'usage en est si séduisant , que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur & de puissance.

Cependant, mes Freres, c'est Dieu seul qui élève les Grands & les Puissans; qui vous place au-dessus des autres, afin que vous soyez les peres des peuples, les consolateurs des affligés, les aziles des foibles, les soutiens de l'Eglise, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les Fidèles.

Souffrez donc, mes Freres, qu'entrant dans l'esprit de notre Evangile, je vous expose ici les périls & les avantages de votre état, & qu'avant que d'entrer dans le detail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque à l'entrée presque de cette carrière les obstacles & les facilités que vous offre pour les accomplir, l'élévation où la providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi il s'y trouve de grandes ressources: on y naît, ce semble, avec plus de passions que le reste des hommes; mais aussi on peut y pratiquer plus de vertus: les vices y ont plus de suite; mais aussi la piété y devient plus utile: en un mot, on y est bien plus coupable que le peuple, quand on y oublie Dieu;

Dieu ; mais aussi on y a bien plus de mérite , quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui , est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices ; est de vous faire sentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés ; est enfin , de vous rendre le désordre odieux en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles , & la piété aimable par les utilités incompréhensibles qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne seroit pas assez de vous marquer les perils de votre état , il faut aussi vous en decouvrir les avantages. La chaire chretienne invective d'ordinaire contre les grandeurs & la gloire du siècle ; mais il seroit inutile de vous parler sans cesse de vos maux , si l'on ne vous en presentoit en même-tems les remedes. C'est ces deux vérités que je me propose de reunir dans ces Discours , en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des Grands & des Puissans , & quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus. *Ave , Maria.*

I.
PARTIE

UN jugement très-sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu : on fera miséricorde aux pauvres & aux petits ; mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les Grands & les Puissans : *Exiguo conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.*

Sap. 6. 7.

Ce n'est pas, mes Freres, que le Seigneur rejette les Grands & les Puissans, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même ; ou que le rang & l'élevation soient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses graces, & fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne : il est le Seigneur des cédres du Liban, comme de l'hyssope qui croît dans les plus profondes vallées : il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes, comme sur les lieux les plus bas & les plus obscurs : il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre : les Grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur & de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités

& de sa magnificence. Et je ne viens pas ici, mes Freres, selon le langage ordinaire, prononcer des anathêmes contre les grandeurs humaines & vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, & qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls, que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Freres, que les pechés des Grands & des puissans ont deux caractères d'enormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu, que les pechés du commun des Fidèles: premierement, le scandale; secondement, l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes Freres, auquel l'Evangile laisse moins d'esperance de pardon, qu'à celui d'être un sujet de chute à nos freres: *Malheur à l'homme qui scandalise*, dit Jesus-Christ; *il lui seroit plus avantageux d'être précipité au fond* 18. 6. *de la mer, que de devenir une occasion de perte & de scandale au plus petit d'entre mes Disciples.* Premierement, parce que vous perdez une ame qui devoit jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites perir

Mat.

votre frere pour lequel Jesus - Christ
 étoit mort. Troisiemement , parce que
 vous devenez le ministre des desseins
 du démon pour la perte des ames.
 Quatriemement , parce que vous êtes
 cet homme de péché , cet antechrist
 dont parle l'Apôtre : car Jesus-Christ
 a sauvé l'homme , & vous le perdez ,
 Jesus-Christ a formé de véritables ado-
 rateurs à son Pere , & vous les lui ôtez ;
 Jesus - Christ nous a acquis par son
 sang , & vous lui ravissez sa conquête ;
 Jesus-Christ est le médecin des ames ,
 & vous en êtes le corrupteur ; il est
 leur voie , & vous êtes leur piège ; il
 est le pasteur qui vient chercher les bre-
 bis qui perissent , & vous êtes le loup
 dévorant qui tuez & perdez les ouail-
 les que son Pere lui avoit données.
 Cinquiemement , enfin , parce que
 tous les autres péchés meurent , pour
 ainsi dire , avec le pécheur : mais les
 fruits de ses scandales seront immor-
 tels ; ils survivront à ses cendres ; ils
 subsisteront après lui , & ses crimes ne
 descendront pas avec lui dans le tom-
 beau de ses peres.

Achan fut puni avec tant de rigueur
 pour avoir pris seulement une règle
 d'or parmi des dépouilles que le Sei-

gneur s'étoit consacrées : mon Dieu ! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jesus-Christ une ame qui étoit sa dépouille précieuse , rachetée non avec de l'or & de l'argent , mais de tout le sang divin de l'Agneau sans tache ? Le Veau d'or fut réduit en poussiere pour avoir fait prévariquer Israël : grand Dieu ! & tout l'éclat qui environne les Grands & les Puissans , les mettroit-il à couvert de votre colère , dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute & d'idolâtrie ? Le serpent d'airain lui-même , ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda , fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux Tribus : mon Dieu ! & le pécheur déjà si odieux par ses propres crimes , sera-t-il épargné , lorsqu'il devient un piège & une pierre d'achoppement à ses freres ?

Or , mes Freres , voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchez , vous que le rang & la naissance élèvent sur le commun des Fidèles : le scandale. Les ames vulgaires & obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule , & cachées aux yeux des hommes par

la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leur voies & le spectateur invisible de leurs chutes; si elles tombent, ou si elle demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit & qui les juge: le monde qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples: leur vie n'a point de suite: ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls; & s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux & ne devient pas celle de leurs freres.

Mais les personnes nées dans l'élevation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés: ce sont ces maisons bâties sur la montagne, qui ne sauroient se cacher, & que leur situation toute seule découvre, ces flambeaux luisans qui traînent par-tout avec eux l'éclat qui les trahit & qui les montre. C'est le malheur de la grandeur & des dignités; vous ne vivez plus pour vous seul; à votre perte ou à votre salut est attaché la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques; vos exemples sont les régles de la multitude;

vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insçu du public ; & le scandale est toujours le triste privilège que votre rang ajoûte à vos fautes.

Je dis le scandale , premierement , d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir , mais sur-tout lorsque de grands exemples le leur proposent : ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égaremens , parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces : la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la Cour : vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples & les Provinces ; qui infecte tous les états ; qui change les mœurs publiques ; qui donne à la licence un air de noblesse & de bon goût , & qui substitue à la simplicité de nos peres & à l'innocence des mœurs anciennes , la nouveauté de vos plaisirs , de votre luxe , de vos profusions , & de vos indecences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusques dans le peuple les modes immodestes , la vanité des parures , les artifices qui deshonnorent un visage où la pudeur toute seule deyroit

être peinte , la fureur des jeux , la facilité des mœurs , la licence des entretiens , la liberté des passions , & toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous , mes Freres , que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les Provinces les plus reculées , conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité & de la première innocence : ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des loix. Mais plus les pays se rapprochent de vous , plus les mœurs changent , plus l'innocence s'altère , plus les abus sont communs ; & le plus grand crime des peuples , c'est la science de vos mœurs & de vos usages. Dès que les Chefs des Tribus furent entrés dans les tentes des Filles de Madian , tout Juda prevariqua ; & il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des Riches & des Puissans sera un jour terrible , puisqu'outre leurs passions infinies , ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics , de la depravation des mœurs ,

de la corruption de leur siècle ; & que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres.

Secondement , un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant ; vos inférieurs , vos créatures , vos esclaves se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance ; ils copient vos vices , parce que vous les leurs comptez comme des vertus ; ils entrent dans vos goûts , pour entrer dans votre confiance ; ils s'étudient à l'envi , ou de vous suivre ou de vous surpasser , parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas ! mes Freres , combien d'ames foibles nées avec des principes de vertu , & qui loin de vous n'auroient trouvé en elle que des dispositions favorables au salut , ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettoit de vous imiter , le piège de leur innocence !

Troisièmement , un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous les abus & les excès que vous vous permettez vous-même : vous êtes obligé de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire : il faut fermer les

yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs ; & de peur de vous condamner vous-même , faire grace à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine & toute occupée de plaire , répand sur tout son domestique un air de licence & de mondanité ; la maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière ; chacune imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au-dehors ; & il faut qu'elle dissimule ces déreglemens , parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez , mes Freres, & la dignité de la Chaire chrétienne ne me defend pas de le dire ici ; quel désordre dans ces maisons destinées & ouvertes à un jeu éternel , parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini ? Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés , qui loin de vos yeux n'ayant plus de frein qui les retienne , & cherchant à occuper une oisiveté où vos amusemens les laissent , sentent autoriser par vos exemples les inclinations déreglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation & d'un sang vil & méprisable ! O mon Dieu ! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle : quel est

donc le crime de celui qui les scandaleuse, & qui leur fait trouver la mort & la condamnation où ils auroient dû trouver des secours de salut & l'azile de leur innocence ?

Quatrièmement, un scandale d'office & de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs & à vos passions injustes ? les arts dangereux, ne subsistent que pour vous : les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassemens criminels, les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts & ne corrompent tant de cœurs, que pour flatter la corruption du votre ; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms & de votre protection. C'est vous seuls, mes Freres, qui donnez à la terre, des Poètes lascifs, des Auteurs pernicioeux, des Ecrivains profanes : c'est pour vous plaire, que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talens, & cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des ames, leur élévation & leur fortune : c'est vous seuls qui les protegez : qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même en les honorant de votre

familiarité, ce caractère de honte & d'infamie, que les Loix de l'Eglise & de l'Etat leur avoient laiffé, & qui les flétriffoit aux yeux des hommes.

Ainsi, c'est par vous que les peuples participent à ses defordres, que ce poison infecte les villes & les provinces; que ces plaisirs publics deviennent la source des misères & de la licence publique; que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, & cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talens que vos passions toutes seules, ont rendu utiles & recommandables, viennent sur des théâtres criminels chanter des passions pour flatter les votres; périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent; devenir des écueils publics & le scandale de la Religion; porter même le malheur & la dissension dans vos familles; & vous punir, femme du monde, de l'appui & du crédit que vous leur donnez par votre présence & par vos applaudissemens, en devenant l'objet criminel de la passion & de la mauvaise conduite de vos enfans, & partageant peut-être avec vous même le cœur de votre mari,

& ruinant sans ressource ses affaires & sa fortune.

Cinquièmement , un scandale de durée. C'est peu , mes Freres , que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des Grands & des Puissans ; les siècles à venir vous devront peut être encore une partie de leur licence & de leurs désordres. Ces poésies profanes qui n'ont vû le jour qu'à votre occasion , corrompront encore des mœurs dans les âges qui nous suivront : ces Auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, passeront entre les mains de nos neveux ; & vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux , & qui se communiquera d'âge en âge, Vos passions mêmes immortalisées dans les histoires , après avoir été un scandale pour votre siècle , le deviendront encore aux siècles suivans : la lecture de vos égaremens conservés à la postérité , se fera encore des imitateurs après votre mort on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos aventures ; & vos desordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphêmes & des dérisions aux impies

& des motifs de fécurité au libertina-
ge : l'empotement de la femme de
Putiphar s'est conſervé juſqu'à nous ,
& ſon rang a immortalisé ſa foibleſſe.
Telle eſt la deſtinée des vices & des
paſſions des Grands & des Puiffans : ils
ne vivent pas pour leur ſiècle ſeul ; ils
vivent pour les ſiècles à venir , & la
durée de leur ſcandale n'a point d'au-
tres bornes que celle de leur nom.

Vous le ſavez vous-mêmes , mes
Freres , encore aujourd'hui , ne lit-on
pas tous les jours avec un nouveau pé-
ril ces mémoires ſcandaleux faits dans
le ſiècle de nos peres , qui ont conſervé
juſqu'à nous les déſordres des Cours
précédentes & immortalisé les paſ-
ſions des principales perſonnes qui les
compoſoient ? Les déréglemens d'un
peuple obſcur & du reſte des hommes
qui vivoient alors , ſont demeurés en-
ſevelis dans l'oubli ; leurs paſſions ont
fini avec eux ; leurs vices obſcurs com-
me leurs noms ont échappé à l'hiſtoire ;
& ils ſont à notre égard comme ſ'ils
n'avoient jamais été : & tout ce qui nous
reſte de ces âges paſſés , ce ſont les éga-
remens de ceux que leur rang & leur
naiffance diſtinguoient dans leur ſiè-
cle ; ce ſont leurs paſſions qui en inſpi-
rent tous les jours de nouvelles par la

naïveté du stile & par la licence des Auteurs qui nous les ont conservées ; & l'unique privilège de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie , au lieu que ceux des Grands & des Puissans renaissent , pour ainsi dire , de leur cendres , passent d'âge en âge , sont gravés dans les monumens publics , & ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes , grand Dieu ! qui sont le scandale de tous les siècles , l'écueil de tous les états , & qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice , de prétexte au pécheur , & de modèle au dérèglement & à la licence !

Enfin , un scandale de séduction. Vos exemples , en honorant le vice , rendent la vertu méprisable : la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous : l'extérieur de la piété est un mauvais air dont on se cache en votre présence , comme d'un travers qui deshonne. Combien d'ames touchées de Dieu ne résistent à sa grace & à son esprit , que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donnée ! combien d'ames dégoutées du monde n'osent se déclarer &

revenir à Dieu , pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées , imitent encore vos mœurs & vos plaisirs dont la grace les a détrompées , & donnent à la complaisance & à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût & leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas , mes Freres , des préjugés contre la vertu , que vous perpétuez dans le monde ; de ces discours déplorables contre les gens de bien , que votre autorité confirme ; qui de vous passent jusqu'au peuple , & maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété & ces dérisions éternelles des Justes , qui ôtent à la vertu toute sa dignité , & confirment les pécheurs dans le vice.

Et delà , mes Freres , que de Justes séduits ! que de foibles entraînez ! que d'ames chancelantes retenues dans le désordre ! que d'impies & de libertins rassurez ! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère ! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons , que les longs engagements qui les lient à vos mœurs & à vos plaisirs , & ne trouvent

vent que vous seuls en eux qui servent comme de mur & de bouclier à la grâce ! Mon Dieu, quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples, qu'un Grand selon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connoît pas, & qui méprise vos loix & vos ordonnances éternelles ! C'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colére, & la plus terrible marque de votre indignation sur les villes & sur les Royaumes.

Oui, mes Freres, voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale. Votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples : les desordres des petits sont toujours la suite de vos desordres ; & les péchés de Jacob, dit le Prophète, c'est-à-dire ; du peuple & des Tribus, ne viennent que de Samarie, le siège des Grands & des Puissans : *Quod scelus Jacob ? nonne Samaria ?*

Mich. 7. 5.

Mais quand le scandale inséparable des péchés des Grands & des Puissans, n'y ajouteroit pas un nouveau degré d'énormité qui leur est propre : l'ingratitude qui en fait le second caractère,

suffiroit pour attirer sur eux cet abandon de Dieu , qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté & à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude , mes Freres : car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gemissent dans l'obscurité & dans l'indigence ; il vous a élevés , il vous a fait naître au milieu de l'éclat & de l'abondance ; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits ; il a rassemblé sur vous seuls les biens , les honneurs , les titres , les distinctions , & tous les avantages de la terre : il semble que sa Providence ne veille que pour vous seuls , tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation & d'amertume : la terre ne semble produire que pour vous seuls ; le soleil , ne se lever & ne se coucher que pour vous seuls : le reste des hommes même ne paroissent nés que pour vous , & pour servir à votre grandeur & à vos usages : il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls , tandis qu'il oublie tant d'ames obscures dont les jours sont des jours de douleur & de misere , & pour lesquelles il semble qu'il n'y a point de Dieu sur la terre : & cependant vous

tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui ; votre abondance sert à vos passions, votre élévation facilite vos plaisirs, & ses bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes Freres, tandis que mille malheureux, sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de rigueur ; tandis qu'une populace obscure, pour qui la vie n'a rien que de dur & de triste, l'invoque, le benit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le regarde comme son Pere, & lui donne des marques d'une piété simple & d'une religion sincere : vous, mes Freres, qu'il accable de bienfaits ; vous, pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connoissez pas ; vous ne daignez pas lever les yeux vers lui ; vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre ; vous lui rendez pour action de graces des outrages, & la Religion n'est que pour le peuple.

Hélas ! mes Freres, vous trouvez si noir & si indigne, lorsque ceux dont l'élévation étoit votre ouvrage, vous oublient, vous méconnoissent, se déclarent contre vous, & n'usent du crédit dont ils vous sont redevables, que

pour vous éloigner & pour vous détruire. Mais, mes Freres, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage ? n'est-ce pas sa main toute seule qui a separé vos ancêtres de la foule ; & qui les a placés à la tête des peuples ? n'est-ce pas la disposition seule de la Providence, qui vous a fait naître d'un sang illustre, & qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant & sans qu'il vous en coutât rien, ce qu'une vie entiere de soins & de peines n'auroit pas pû même vous faire attendre ? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misere ? Ah ! s'il n'avoit eu égard qu'aux qualitez naturelles de l'ame, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie ; combien d'ames obscures nées avec toutes ces vertus, auroient dû vous être préférées & occuper la place où vous êtes ? s'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits ; combien de malheureux dans la même situation où vous vous trouvez auroient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, & glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui dans leur indigence

même l'invoquent & le bénissent ; au lieu que vous le faites blasphémer , & que votre exemple devient une séduction pour son peuple ?

Et cependant il vous choisit , & il les rejette ; il les humilie , & il vous élève ; il est pour eux un maître dur & sévère , & pour vous un pere liberal & magnifique. Que pouvoit-il faire davantage pour vous engager à le servir & à lui être fidèles ? qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs , & pour s'assurer des hommages ? C'est de vous seul , Seigneur , disoit David au milieu de sa prospérité , que vient la magnificence qui m'environne , la gloire de mon nom , la puissance où je suis élevé ; & il est juste , ô mon Dieu , de vous glorifier dans vos dons , de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi , & de faire servir mon élévation & tout ce que je suis à votre gloire : *Tua est , Domine , magnificentia , & potentia , & gloria . . . Nunc igitur , Deus noster , confitemur tibi , & laudamus nomen tuum inclytum.*

I. Paral.
29. 11. 13.

Et cependant , mes Freres , plus il a fait pour vous , plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les Riches & les

Puiffans , qui vivent fans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injuftes. C'est vous feuls qui lui difputez les plus légers hommages ; qui vous croyez dispensés de tout ce que fa loi a de pénible & de févere ; qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes , pour faire servir ses bienfaits à vos passions , & qui laissez au simple peuple le foin de le servir , de lui rendre graces , & d'observer avec religion les ordonnances de fa loi sainte.

Ainsi souvent , mes Freres , le peuple l'adore , & vous l'outragez ; le peuple l'appaise , & vous l'irritez ; le peuple l'invoque , & vous l'oubliez , le peuple le sert avec un bon zèle , & vous méprifez ses serviteurs ; le peuple lève fans cesse les mains vers lui , & vous doutez même s'il existe ; vous qui seul ressentez les effets de sa libéralité & de sa puiffance : ses chatimens lui forment des adorateurs , & ses bienfaits ne lui valent que des derisions & des outrages.

Je dis les bienfaits , mes Freres : car il ne les a pas même tous bornez à votre égard aux biens extérieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à

la vertu que le simple peuple ; un cœur plus noble & plus élevé ; des inclinations plus heureuses ; des sentimens plus dignes de la grandeur de la Foi ; plus de lumière , plus d'élévation , plus de connoissance , plus d'instruction , plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang , des passions plus douces , des mœurs plus cultivées , des bienséances plus voisines de la vertu ; cette politesse qui adoucit l'humeur ; cette dignité qui retient les faillies du tempéramment ; cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grace. De combien de bienfaits abusez-vous donc , mes Freres , quand vous ne vivez pas selon Dieu ? Quel monstre d'ingratitude qu'un Grand , qu'un homme comblé d'honneur & de prospérité , & qui ne lève jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui dispense.

Et d'où croyez-vous aussi , mes Freres , que viennent les calamités publiques , les fleaux qui affligent les villes & les Provinces ? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance , que Dieu frappe quel-

quefois de stérilité les terres & les campagnes. Sa justice indignée que vous employez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions; répand son indignation sur la terre; permet les guerres & les dissensions; renverse vos fortunes; éteint vos familles; fait sécher la racine de votre postérité; fait passer à des mains étrangères vos titres & vos possessions, & vous rend les exemples éclatans de l'inconstance des choses humaines, & les monumens anticipés de sa colere contre les cœurs ingrats & insensibles aux soins paternels de sa Providence.

Voilà, mes Freres, les deux caracteres inséparables de vos pechés; le scandale, & l'ingratitude: voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fideles à Dieu: voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple & parmi les Puissans; mais il s'en faut bien que le crime ne soit égal, & souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs, & a devant Dieu des suites plus étendues & plus terribles, qu'une vie entiere d'iniquité dans une ame obscure

cure & vulgaire. Mais aussi, mes Freres, vos vertus ont le même avantage & la même destinée, & c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce Discours.

SI le scandale & l'ingratitude sont les suites inséparables des vices & des passions des personnes élevées; leurs vertus aussi ont deux caracteres particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des Fidèles: premièrement, l'exemple; secondement, l'autorité. Et voilà, mes Freres, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, & bien capable de vous animer à servir Dieu, & de vous rendre la vertu aimable. Car ce seroit vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés, comme un obstacle au salut & aux devoirs que la Religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives & plus fréquentes; & en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jesus-

Christ nous a marqués lui-même dans l'Évangile.

Je veux seulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple; qu'il revient à la Religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une seule personne élevée, que de celle presque d'un peuple entier de Fidèles: & que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu qu'il tiroit plus de gloire de votre fidélité, & que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Église & pour l'édification des Fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une ame d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans son cœur: c'est un enfant de lumière qui marche, pour ainsi dire, dans les ténèbres: elle lui rend des hommages; mais elle ne lui en attire point: renfermée dans l'obscurité de sa fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul: elle souhaite que son nom soit glorifié, & lui rend par ses desirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples: ses vertus sont utiles à son salut; mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères: elle est ici-bas comme ce

trésor caché dans la terre, que le champ de Jesus-Christ porte à son infu, & dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes Freres, qui vivez exposés aux regards publics, & à la vûe de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatans que vos noms : vous repandez la bonne odeur de Jesus-Christ, par-tout où celle de votre rang & de vos titres est répandue : vous faites glorifier le nom du Seigneur, par-tout où le votre se fait connoître : la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le Ciel : les avantages de la nature découvrent par-tout en vous les merveilles de la grace : les peuples, les villes, les Provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent reveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public : vous la prêchez à ceux que vous ne connoissez pas : vous devenez, dit le Prophète, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples : tout un Royaume a les yeux sur vous, & parle de vos exemples ; & jusques dans les

Cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon étoit répandu dans toutes les Cours de l'Orient, dit l'Écriture; & celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Heman & de Calcol, les principaux des enfans de Mahol, n'étoit pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisoit vivre si loin de la Palestine.

Or dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples! Premièrement, les grands modèles touchent bien plus; & la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des Grands l'autorise. Secondement, l'idée de foiblesse que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle est annoblie de vos noms, pour ainsi dire, & qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troisièmement, la modestie & la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes, dès qu'il voyent en vous qu'on peut être grand & modeste; & que la fuite du luxe & de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation & à la naissance.

Quatrièmement , combien d'ames
 simples rougiroient de la vertu , que
 votre exemple rassure , qui ne crai-
 gnent plus de marcher après vous , &
 qui trouvent même beau de suivre vos
 traces ! Cinquièmement , combien d'a-
 mes trop sensibles encore aux intérêts
 de la terre , craindroient que la piété
 ne fût un obstacle à leur élévation , &
 trouveroient peut-être dans cette ten-
 tation l'écueil de tous leurs desirs de
 pénitence , si elles n'apprennent en
 vous voyant , que la piété est utile à
 tout , & qu'en attirant les graces du
 Ciel elle n'éloigne pas celles de la ter-
 re ! Sixièmement , vos inférieurs , vos
 créatures , vos esclaves , tous ceux qui
 dépendent de vous , trouvent la vertu
 bien plus aimable depuis qu'elle est
 devenue un moyen sûr de vous plaire ,
 & que le même progrès qu'ils font
 dans la piété , ils le font dans votre
 confiance & dans votre estime.

Enfin , mes Freres , quel honneur
 pour la Religion , lorsqu'elle peut mon-
 trer en vos personnes qu'elle fait en-
 core se former des Justes qui mépri-
 sent les honneurs , les dignités , les
 richesses ; qui vivent au milieu des
 prospérités sans en être éblouis ; qui

font élevés aux premières places, sans perdre de vûe les biens éternels ; qui possèdent tout comme ne possédant rien ; qui sont plus grands que le monde entier ; & regardent comme de la boue tous les avantages de la terre, dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la Foi leur montre dans le Ciel ! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller ; qu'envain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu, que lorsque le monde nous manque ; puisque comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jesus-Christ ! Quelle consolation même pour notre ministère, de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces Chaires chrétiennes, pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure ; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices ; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu ; en leur montrant que les périls qui les environnent, ne sont

pas plus grands que les vôtres ; que les objets des passions au milieu desquels ils vivent , sont moins séduisants ; que le monde ne leur offre pas plus de charmes & plus d'illusions qu'il vous en offre ; que si la grace peut se former des cœurs fidèles jusques dans les Palais des Rois , elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes & sous le toit du citoyen & du Magistrat ; & qu'ainsi on trouve le salut par-tout , & que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions , que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise.

Oui , mes Freres , je le répète , vous donnez , quand vous servez Dieu , une nouvelle force à notre ministere , plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples ; plus de confiance à notre zèle ; plus de dignité à la parole de Jesus-Christ ; plus de crédit à nos censures ; plus de consolation à nos travaux ; & en jettant les yeux sur vous , le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avoit contestées. Que de biens , mes Freres , reviennent donc à l'Eglise de vos exemples ! Vous donnez du crédit à

la piété ; vous honorez la Religion dans l'esprit de peuples ; vous animez les Justes de tous les états ; vous consolez les serviteurs de Dieu ; vous répandez dans tout un Royaume une odeur de vie qui confond le vice & qui autorise la vertu ; vous maintenez les régles de l'Evangile contre les maximes du monde : On vous cite dans les villes & dans les Provinces les plus éloignées pour encourager les foibles & aggrandir le Royaume de Jesus-Christ : les peres apprenent vos noms à leurs enfans pour les animer à la vertu ; & sans le savoir , vous devenez le modèle des peuples , l'entretien des petits , l'édification des familles , l'exemple de tous les états & de tous les ordres. A peine les principaux des Tribus dans le désert & les femmes les plus distinguées eurent apporté à Moïse leurs ornemens les plus précieux pour la construction du tabernacle que tout le peuple , entraîné par leur exemple , vint en foule offrir ses dons & ses présens ; & qu'il fallut que Moïse mit des bornes à leurs pieux empressements , & modérât l'excès de leurs largesses.

Ah ! mes Freres , que de biens enco-

re une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples ! les plaisirs publics décriés, dès que vous ne les autorisez plus par votre présence ; les modes indécentes prosrites, dès que vous les négligez ; les usages dangereux surannés, dès que vous les abandonnez ; la source de presque tous les désordres tarie, dès que vous vivez selon Dieu. Et de-là que d'ames préservées ! que de malheurs prévenus ! que de crimes arrêtés ! que de maux empêchés ! Quel gain pour la Religion qu'une seule personne élevée, qui vit selon la foi ! Quel présent Dieu fait à la terre, à un Royaume, à un peuple, quand il lui donne des Grands & des Puissans qui vivent dans sa crainte ! & quand l'intérêt seul de votre ame, mes Freres, ne suffiroit pas pour vous rendre la vertu aimable ; l'intérêt de tant d'ames, à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devoit-il pas préférer la crainte & l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre ? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur, que de devenir une source de salut & de bénédiction pour ses Freres.

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour

vous, mes Freres, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle; je l'ai déjà dit, vos exemples passeront jusques aux siècles suivans; les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire, avec eux; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs & vos emplois vous liant aux principaux événemens qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusques aux siècles à venir. Les Cours qui succéderont à la notre, trouveront encore l'histoire de vos mœurs & de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours: vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront; le souvenir de vos vertus conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendans qui les liront: & l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres & pleins de gloire & de justice, dont parle l'Écriture: que votre piété n'a pas fini avec vous; que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge; que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse

& vos exemples ; que l'Eglise publiera vos louanges ; & que les biens que vous avez faits , & l'odeur de votre vie se conservera toujours au milieu de nous, avec les descendans qui naîtront de la gloire de votre sang , & qui succéderont à vos noms & à vos titres : *Quorum* Eccli 44.
pietates non defuerunt ; cum semine eo- 10. 11.
rum permanent bona.

Mais , ce n'est pas tout , mes Freres : l'exemple rend vos vertus un bien public , & c'est là leur premier caractère ; mais l'autorité qui en est le second , acheve & soutient les biens infinis que vos exemples ont commencé. Et quand je dis l'autorité , mes Freres , que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des Grands & des Puissans :

Premierement , la protection de la vertu. La vertu timide est souvent opprimée , parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer , ou de protection pour se défendre : la vertu obscure est souvent méprisée , parce que rien ne la relève aux yeux des sens , & que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété , de l'obscurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que

vous en prenez vous-même le parti, mes Freres, ah ! la vertu ne manquera plus de protection : vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du Prince, déjà si favorable lui-même à la piété, & les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du Trône ; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics ; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumiere, de science & de vertu, qui seroient demeurés dans la poussiere, & qui à la faveur de votre nom & de votre appui paroissent dans le public ; mettent en œuvres leurs talens ; enrichissent quelquefois l'Eglise d'ouvrages saints & chrétiens ; contribuent à l'édification des Fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints ; apprennent les régles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, & feront passer dans tous les siècles suivans, avec les monumens pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, & de votre amour pour les Justes.

Que dirai-je, mes Freres ? Vous soutenez le zèle des gens de bien dans les

entreprises saintes ; & votre protection
 leur anime , & leur fait surmonter tous
 les obstacles dont le demon traverse
 toujours les œuvres qui doivent glori-
 fier Dieu & contribuer au salut des
 ames. Que d'établissmens utiles au-
 jourd'hui & qui sont une source de
 bénédiction dans l'Eglise , n'ont dû au-
 trefois leur naissance qu'au crédit d'u-
 ne seule personne élevée , à qui Dieu
 avoit mis dans le cœur de protéger une
 œuvre , dont il devoit tirer un jour tant
 de gloire ! que de pieux desseins &
 avantageux à l'Eglise exécutés , au-
 roient échoué si l'autorité d'un Juste en
 place & élevé dans l'Eglise , n'eût ap-
 plani toutes les voies qui sembloient
 en rendre l'exécution impossible ! Que
 de saints Ministres de Jesus-Christ sou-
 tenus dans leurs fonctions , auroient
 cédé aux contradictions & privé par
 leur retraite les peuples de leurs instruc-
 tions & de leurs exemples , si leur ver-
 tu n'eût trouvé dans la piété des Grands
 & des Puissans une protection qui assu-
 roit la paix à leur troupeau , & l'au-
 torité à leur ministere !

Que dirai-je encore , mes Freres ?
 Vous rendez par vos exemples la vertu
 respectable à ceux qui ne l'aiment pas ;

& ce n'est plus une honte d'être Chrétien, dès que par-là on vous ressemble. Vous ôtez à l'impiété cet air de confiance & d'ostentation, avec lequel elle ose tous les jours paroître ; & le libertinage n'est plus un bon air, dès que votre conduite l'improve. Vous maintenez, parmi les peuples la Religion de nos peres ; vous conservez la Foi aux siècles qui nous suivront ; & souvent il ne faut qu'un Grand dans un Royaume, ferme dans la Foi, pour arrêter le progrès de l'erreur & des nouveautés, & conserver à tout un Etat la Foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple & la loi de Dieu dans un grand Empire ; le seul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, & empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda ; & la France ne doit les lumieres de l'Evangile & la connoissance de Jesus-Christ, qu'à la piété d'une sainte Princesse, qui conquit à la Foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un Royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui & la portion la plus pure & la plus florissante. Oh ! mes Freres, que vous êtes grands quand vous êtes à Jesus-Christ, & que votre naissance & votre élévation paroissent avec bien

plus d'éclat & de dignité, dans les fruits immenses de votre piété, que dans le suite de vos passions, & tout le vain attirail des magnificences humaines.

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant dans le choix des places qui dépendent de vous les préférences qui lui sont dûes, & ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant sur la fidélité des subalternes, qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, & recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience & l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talens ne forment plus qu'un mérite équivoque, qui devient ou nuisible ou inutile.

Et de-là, mes Freres, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un Royaume, où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, & qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venoient à perdre leur ame!

Quel avantage pour les peuples ; lorsqu'il trouvent leur pere dans leurs Juges ; les protecteurs de leurs foibles dans les arbitres de leur destinée ; les consolateurs de leurs peines , dans les interprètes de leurs intérêts ! Que d'abus prévenus ! que de larmes esfuyées ! que d'injustices évitées ! quelle paix dans les familles ! quelle consolation pour les malheureux ! Quel honneur même pour la vertu , lorsque les peuples sont ravis de la voir en place , & que le monde lui-même , tout monde qu'il est , est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs & pour Juges ! Quel attrait pour la vertu , lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des graces , & qu'outre les promesses du siècle à venir elle a encore pour elle les récompenses de la

1. Tim. terre : *Promissionem habens vitæ quæ*
4. 8. *nunc est , & futuræ.*

Et ne dites , pas , mes Freres , qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs , & qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sai jusqu'ou l'amour de l'élévation peut pousser les hommes , & quels abus ils sont capables de faire de la Religion pour arriver à leurs fins ; mais du moins ,
vous

vous obligez le vice de se cacher ; du moins vous lui otez l'éclat & la sécurité qui le répand & le communique, vous conservez du moins l'extérieur de la Religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les Fidèles, & s'il n'y a pas moins de déreglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, & il est tems de finir. Oui, mes Freres, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien & charitable de vos richesses ! Vous mettez l'innocence à couvert : vous préparez des aziles de pénitence aux crimes : vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre : vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses ; aux peres le salut de leurs enfans ; aux Pasteurs la sûreté de leurs brebis ; la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu, ou le remède de leurs vices.

Et ici, mes Freres, comprenez si vous pouvez les fruits immenses de

votre vertu , & les avantages inexplicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités ! que de crimes prévenus ! que de maux publics arrêtés que de foibles conservés ! que de Justes affermis ! que de pécheurs rappelés ! que d'ames retirées du precipice ! Que vous contribuez , mes Freres , quand vous servez Dieu , à la gloire de l'Eglise , à l'aggrandissement du Royaume de Jesus-Christ , à l'honneur de la Religion , à la consommation des Saints , au salut de tous les Fidèles ! qu'il se trouvera un jour d'Elus dans le ciel de toute langue & de toute tribu , qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité , comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables ! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-même , qu'en servant Dieu vous lui attirez des serveurs , & que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples ! Non , mes Freres , s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élevation , ah ! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache ; c'est d'y pouvoir devenir , en servant Dieu , la source des biens publics , le soutien de la Religion , la consolation de l'Eglise , & les

principaux instrumens dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Freres, en ne vivant pas selon Dieu ! que l'Eglise perd en vous perdant ! que nous perdons nous -- mêmes lorsque vous nous manquez ! de combien d'avantages privez - vous les Fidèles ! quelles consolations vous otez - vous à vous-mêmes, quelle joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle ! Que vous êtes coupables, mes Freres, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! Vous ne pouvez ni vous perdre, ni vous sauver tous seuls. Vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse, qui en tombant du ciel où il étoit élevé, entraîne par sa chute la plupart des étoiles dans l'abîme ; ou à ce serpent mystérieux, dont parle Jesus-Christ, qui étant élevé sur la terre attire heureusement tout après lui. Vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publiques. Puissiez - vous, mes Freres, connoître vos véritables intérêts : sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de

vous, ce qu'en attend l'Eglise, ce que nous en attendons nous-mêmes ! ah ! vous avez une si grande idée de votre rang & de vos places par rapport au monde !

Mais, mes Freres, permettez-moi de vous le dire : vous n'en connoissez pas encore toute la grandeur ; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes ; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété ; & les privilèges de votre vertu sont bien plus brillans & plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes Freres, remplir toute votre destinée ! Et vous, ô mon Dieu ! touchez durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les Grands & les Puissans ; attirez à vous des cœurs, dont la conquête vous assure celle du reste des Fidèles ; ayez pitié de vos peuples, en sanctifiant ceux que votre Providence a mis à leur tête ; sauvez Israël, en sauvant ceux qui le régissent ; donnez à votre Eglise de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, & qui aident jusqu'à la fin à former cette assemblée immortelle de Justes, qui vous benira dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.



DISCOURS

PRONONCE'

A UNE BENEDICTION

Des Drapeaux du Régiment

de CATINAT.

Posuerunt signa sua , signa ; & non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs Drapeaux dans le Temple comme un presage de leur victoire , & ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuse solemnité. Pl. 73. 4. 5.

CE n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu & de sang , & par le souvenir des vos victoires passées vous animer à de nouvelles , que je viens dans le Sanctuaire de la paix mêler un discours Evangélique à une ceremonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le Ministre , est une parole de réconciliation & de vie , destinée à réunir les Grecs & les

Barbares ; à faire habiter ensemble , selon l'expression d'un Prophète , les lions , les aigles & les agneaux ; à rassembler sous un même chef toute langue : toute tribu , & toute nation ; à calmer les passions des Princes & des peuples , confondre leurs intérêts , anéantir leurs jalousies , borner leur ambition , inspirer les mêmes desirs à ceux qui doivent avoir la même espérance ; & si elle propose quelquefois des guerres & des combats , ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur , & des combats de la grace.

D'ailleurs , je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau , qui est venu pacifier le ciel & la terre : dans un Temple consacré au Chef d'une Légion sainte qui sut préférer le culte de Jesus - Christ à celui des statues de l'Empereur , & laisser fièrement les Aigles de l'Empire pour suivre l'étendart de la Croix ; & enfin , que je parle à une Troupe illustre , qui ne connoît les périls que pour les affronter , que mille actions distinguent plus que le nom du fameux Général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête , & le mérite de celui qui la commande , & qui attend plutôt de moi des leçons

de piété que de valeur, & des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortation pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, & les devoirs de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que sans approfondir ce qu'elle a d'antique & de curieux, je m'arrête, à ce qu'elle peut avoir d'utile; & que loin de vous entretenir de la gloire des armes & du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état & des moyens d'y acquérir une gloire immortelle & solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, & que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles & leurs Dieux à la tête de leurs Légions, & que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avoit de plus sacré dans leurs superstitions, & en traçassent les figures & les symboles sur leurs étendarts? sinon pour empêcher que le tumulte & l'agitation de guerres ne fît oublier ce qu'on

doit aux Dieux qui y président, & afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vûe. Pourquoi craez-vous que les Israélites dans leurs marches & dans leurs combats fussent toujours précédés du Serpent d'airain, que Constantin devenu la conquête de la Croix, fit élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos Rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendart sacré aux pieds des autels; & qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prieres de paix & de charité ces signes déplorables de la guerre & de la dissension? sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une maniere de culte religieux; que c'est le Dieu des armées, qui préside aux victoires & aux batailles; que les Conquérans ne sont bien souvent entre ses mains que des instrumens de colere dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la Religion & dans la piété; & qu'après tout, les guerres & les revolutions des Etats, ne sont que
des

des jeux aux yeux de Dieu, & un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, & seul a de quoi fixer les agitations & les desirs insatiables du cœur humain.

Il est vrai Messieurs, que la piété si pénible, même dans les Cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la Religion la soutiennent, trouve dans les dissipations & la licence des armes des obstacles & des écueils, où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu sous les yeux même d'un Josué, d'un Général sage & religieux, donner dans tous les excès & les crimes des nations. C'est là que des Chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, & se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air, la Foi une foiblesse, la Religion un songe, les vérités du salut le partage des ames oiseuses, les terreurs de l'éternité une vaine frayeur, & la sainteté

de nos mystères souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté, que le crime est une bienfaisance, la vaine gloire un mérite, la fureur une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un Prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire & la vengeance; & ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celle-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune & de leur avancement; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience à leur gloire; qui insensibles sur la félicité des Saints & sur les biens solides de l'éternité; ne sont occupés qu'à saisir un phantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, & à se ménager des établissemens qui sont fondés sur le sable, & dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles; & que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de pas-

sions, mais de n'en avoir que de nobles & de brillantes.

Sont-ce là, mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle & pour la défense de vos autels? vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices & devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacrilèges le soin de rétablir votre culte & la majesté de vos Temples? Et qu'importe que vous soyez deshonoré par les crimes des Fidèles, ou par l'infidélité de vos ennemis? qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les Tribus restées à Jérusalem surpassent mêmes les profanations des sujets de Jéroboam.

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes & loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière & d'une mort chrétienne. Et en effet, Messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions; le long usage des plaisirs, le dégoût ou les désagrémens qui les suivent; l'expérience

du monde & de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse & revient tôt ou tard ; les pernicieuses & les supercheres du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une ame bien faite & lui faire prendre le parti de la retraite & de la piété, tout cela aide les opérations de la grace dans le cœur des mondains: leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion ; les arrache peu à peu à leurs foibleffes, & quelquefois fait que fatigués du monde ils se donnent à Jesus-Christ.

Je sçai que cette espérance des pécheurs périt souvent ; que se flatter d'une conversion tardive ; c'est insulte à la grace & à la justice d'un Dieu vengeur ; que renvoyer à des années de langueur & d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer ; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été ; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours ; que négligé, il néglige à son tour ; & que la vertu qui vient si tard, n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, & une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jesus-

Christ. Cependant la Religion ne veut pas qu'on désespère ; & plus d'une fois , ô mon Dieu , vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour , & guéri des paralytiques de trente ans , peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitens , & peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous , Messieurs , qui au milieu des périls & des fureurs de la guerre pouvez tous les jours dire comme David , que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantùm gradu , ego morsque dividimur* ; vous qui ne devez compter sur la vie , que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin ; qui touchez tous les momens à l'éternité , & qui ne tenez au monde & à ses plaisirs , que par le plus foible de tous les liens : ah ; qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie ? & de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-même ? est-ce ces momens que vous accordez à la Religion sur le point d'un combat , qui flattent votre espérance ? est-ce la priere & les bénédictions d'un Ministre ? mais vous qui

1. Reg.
20. 3.

êtes de bonne-foi , quelle est alors , je vous prie , la situation de votre cœur ? Vous est-il jamais arrivé de repasser en pareille occasion dans l'amertume de votre cœur toutes les années de votre vie ? Avez-vous jamais pensé dans ces circonstances à offrir au Seigneur un cœur contrit & humilié , & à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre ame ? La gloire , le devoir , le péril , vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais ; on éloigne même ces pensées comme dangereuses à la valeur ; ou redouble les plaisirs & les excès pour faire diversion , & s'empêcher soi-même de s'en occuper ; & l'on passe , hélas ! presque toujours du crime & de la débauche à la mort. Horrible destinée , ô mon Dieu ! & si commune cependant aux personnes à qui je parle ! Vous le savez , mes Freres , & mille fois dans la fureur des combats vous avez vû disparaître en un instant les compagnons de vos excès ; vous les avez vûs ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété & le dernier soupir , & un coup fatal venir les enlever à vos côtés , dans le tems même peut-être qu'ils

faisoient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle pas ? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise ? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquens , que vous n'en êtes plus frappé ? c'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté & à la longanimité de votre Dieu , qui ne vous a sauvés de tant de périls & conservés jusqu'à présent , que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui ? pourquoi changeriez-vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère ; & employeriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut , à prolonger le cours de vos iniquités ?

Eh ! si dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige , & dont vous - même crûtes ne jamais sortir , le glaive de la mort vous eût frappé : quelle eût été , mon Frere , votre destinée ? quelle ame auriez-vous présentée au tribunal de Jesus-Christ ? quel monstre d'ordures , de blasphêmes , de vengeances ! N'êtes-

vous pas effrayé de vous représenter alors sous le foudre d'un Dieu vengeur tremblant devant ses abîmes éternels ouverts à vos pieds. Sa main toute puissante vous délivra ; il vous couvrit de son bouclier ; son Ange retourna lui-même les coups, qui en décidant de votre vie auroient décidé de votre éternité : & quel usage en avez-vous fait depuis ? quelle reconnaissance envers votre Libérateur ? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui ? Vous l'avez fait servir à l'iniquité ; & d'un membre de Jesus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte & d'infamie. Ah ! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune ; mais avez vous su le mettre à profit pour votre salut ? vous l'avez fait valoir auprès du Prince ; mais en a-t-il été question auprès de Dieu ? vous en êtes monté d'un degré dans le Service ; & vous voilà toujours le même dans la milice de Jesus-Christ. Craignez, craignez, que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée ; qu'il ne vous traite comme l'impie Achab ; &

qu'un coup parti de sa main invisible, n'aille à la première occasion terminer enfin vos iniquités & commencer ses vengances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs ! La voie des armes, où les engagements de la naissance & le service du Prince vous appellent, est à la vérité brillante aux yeux des sens ; c'est le seul chemin de la gloire ; c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom : mais en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls ; voici les moyens de les éviter.

Car enfin, le bras de Dieu n'est pas raccourci, le salut n'est nulle part impossible ; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter ; le Seigneur a ses Elus par-tout ; & les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occasions de mérite aux Justes.

Et pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir : quels sont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grace ne puisse vous faire éviter ? quels sont les maux qui n'ayent en même-tems leurs remèdes ?

Je sai que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre ; que

l'Évangile qui fait un vice de cette passion, ne sauroit prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu ; & qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvemens qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais outre que le desir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, & établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui ; outre, dis je, que ce desir environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée ; qu'a-t'il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant, qu'il puisse l'emporter sur l'espérance des Chrétiens & les promesses de la Foi ? Des postes, & honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers ? Mais quelle foule de concurrens faut-il percer pour en venir-là ? que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble ? Et d'ailleurs, est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune ? Le Prince est éclairé, je le sai, mais peut-il tout voir de ses yeux ?

Combien de vertus obscures & négligées ? combien de services oubliés ou dissimulés ? & d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout-à-coup du néant, vont de plein pied saisir les premiers postes ? Et delà, quelle source de désagrémens & de dégoûts ! on se voit passer sur le corps par les subalternes, gens qu'on a vû naître dans le Service, & qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le panchant de l'âge, & qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, & la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh ! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions & des espérances ? vous-même qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation ? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères ; on se flatte toujours qu'on fera du nombre des heureux ; & on ne s'apperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hazard & au caprice des hommes le partage des postes & des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres & les honneurs ; & nous faire rapporter

au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, & qui nous tiendra compte de nos plus petits mérites, des services que nous rendons aux Rois de la terre, qui souvent ou ne peuvent les voir, ou ne sauroient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos espérances; quand même les douces erreurs & les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendroient un jour des réalités; quand même par un de ces coups du hazard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevé à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, & que vous n'aurez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines: que sont les félicités d'ici-bas, & quelle est leur fragilité & leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, & disparu pour toujours aux yeux des hommes. On fait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui fait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts! Les chimères de la gloire & de l'immortalité ne sont là d'aucun secours: le Dieu vengeur,

qui du hant de son tribunal pése leurs actions & discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons & sur ce que nous pensons d'eux d'ici-bas ; & tous ces grands traits qui font tant de bruit à leur mémoire & qui enrichissent nos annales , sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation , & les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

Hélas ! Messieurs , que sont les hommes sur la terre ? des personnages de théâtre : tout y roule sur le faux ; ce n'est par-tout que représentations ; & tout ce qu'on y voit de plus pompeux & de mieux établi , n'est l'affaire que d'une scène : qui ne le dit tous les jours dans le siècle ? Une fatale révolution , une rapidité que rien n'arrête , entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; les siècles , les générations , les Empires , tout va se perdre dans ce gouffre , tout y entre & rien n'en sort : nos ancêtres nous en ont frayé le chemin , & nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous ; ainsi les âges se renouvellent ; ainsi la figure du monde change sans cesse ; ainsi les morts & les vivans se succèdent & se remplacent continuel-

lement : rien ne demeure , tout s'use , tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même , & les années ne finissent point le torrent des âges & des siècles coule devant ses yeux ; & il voit avec un air de vengeance & de fureur les foibles mortels , dans le tems même qu'ils sont entraînés par le cours fatal , l'insultent en passant , profiter de ce seul moment pour deshonorer son nom , & tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colere & de sa justice.

Eh ! faisons après cela des projets de fortune & d'élevation ; nourissons notre cœur de mille espérances flatteuses ; prenons à grands frais des mesures infinies pour nous menager un instant de bonheur ; & ne faisons jamais une seule demarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable , si l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille ? Les soupçons , les jalousies , les craintes , les agitations , éternelles & inevitables aux grands emplois , le sort journalier des armes , la faveur des concurrens , la fatigue des menagemens & des intri-

gues, les caprices de ceux de qui on dépend, & tant de revers à essuyer, le vuide même des prospérités temporelles qui de loins piquent & attirent le cœur, mais qui touchées de près: ne peuvent ni le fixer ni le satisfaire; est-il de félicité que tout cela ne trouble & n'altère, & ceux que vous regardez comme les heureux du siècle, sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire & la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable & tranquille hors de vous? que tout ce qui plaît ici bas peut amuser le cœur, mais ne sauroit le satisfaire; que la gloire & les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes & les dégoûts qui les suivent, sont des voix secrètes qui nous appellent à vous, & que quand même on pourroit se promettre une fortune paisible, ce ne seroit qu'une vapeur dont un instant décide, & qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Messieurs, c'est que dans une vie rude & pénible, dans des em-

plois dont les devoirs passent quelque-
 fois la rigueur & les travaux des Cloî-
 tres les plus austères, vous souffrez tou-
 jours en vain pour l'autre vie & très-
 souvent pour celle-ci. Ah ! du moins le
 Solitaire dans sa retraite, obligé de
 mortifier sa chair & de la soumettre à
 l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une
 récompense assurée, & par l'onction
 secrète de la grace qui adoucit le joug
 du Seigneur. Mais vous au lit de la
 mort, osez-vous présenter à Jesus-
 Christ vos fatigues & les désagrémens
 journaliers de votre emploi ? osez-
 vous le solliciter d'une récompense ?
 & qu'a-t-il dû mettre sur son compte
 dans toutes les violences que vous
 vous êtes faites ? Cependant les plus
 beaux jours de votre vie, vous les avez
 sacrifié à votre profession ; dix ans de
 services ont plus usé votre corps qu'une
 vie entière de pénitence : eh ! mon
 Frere, un seul jour de ces souffrances
 consacré au Seigneur, vous auroit peut-
 être valu un bonheur éternel ; une seule
 action pénible à la nature & offerte à
 Jesus-Christ, vous auroit peut-être as-
 suré l'héritage des Saints ; & vous en
 avez tant fait en vain pour le monde !

Ah ! la mollesse & l'inutilité dam-
 neront

neront ceux qui habitent les villes ; mais pour vous , Messieurs , ce sera le néchant usage que vous faites de vos peines & de vos fatigues. Eh ! quoi , vous prenez sur votre repos , sur vos plaisirs sur vos besoins mêmes , quand il s'agit de votre devoir : eh ! voilà le plus difficile fait , ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien : soutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités ; & puisqu'il faut les souffrir , ne les souffrez pas sans mérite : si le Prince vous manque , Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune : vos services ne seront , comme cela , jamais perdus ; & les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix & d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut , & vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Pere céleste.

C'est ainsi , Seigneur , que votre loi se justifie devant les hommes ; que vous paroissiez vous - même juste dans vos jugemens ; & qu'au jour terrible de vos vengeances vous servirez de la vie rude & laborieuse d'un hom-

me de guerre pour confondre la lâcheté du mondain & ses excuses sur la difficulté de vos preceptes : & que d'autre part l'amour du monde pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, Messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grace.

Mais cette réputation de valeur si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur & l'humilité chrétienne ? Mais qu'est-ce que la valeur, Messieurs ? Est-ce une fierté de temperament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité malentendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être forti ? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre ? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur ? la sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien ? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vû dans ce siècle à la tête de nos armées, & dont les noms vous sont

encore si chers ? Les Turennes , les Condés , les Crequys , par quelle voie ont-ils monté à ce dernier point de gloire & de réputation au-delà duquel il est défendu de prétendre ? Le sage & le vaillant Général à qui cette Province doit sa sûreté , & le reste du Royaume sa paix & son abondance , lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef , & sous le nom & les étendarts de qui vous avez l'honneur de combattre , s'est-il frayé un chemin à l'élevation où le choix du Prince & le bonheur de l'Etat l'ont placé , par une valeur indiscrete ? & la sagesse qui est comme née avec lui , a-t-elle jamais rien gâté ; ou à son mérite , ou à sa fortune ?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur ; lorsqu'elle n'est pas à sa place , n'est plus une vertu : & cette noble ardeur qui au milieu des combats est générosité & grandeur d'ame , n'est plus hors de là que rusticité , jeunesse de cœur , ou défaut d'esprit. Mais qu'elle idée , me direz-vous encore , a-t-on dans les Troupes , d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion ? Eh quoi , Seigneur ! il y

auroit donc de la gloire à servir les Rois de la terre ; & ce seroit bassesse & lâcheté que de vous être fidèle ? & qu'y avoit-il autrefois dans les armées des Empereurs Payens de plus intrépide dans les périls que les soldats Chrétiens ? cependant, Messieurs, c'étoient des gens qui au milieu de la licence des Troupes avoient leurs heures marquées pour la priere, passoient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, & qui au sortir d'une action savoient fort bien courir à l'échafaut & y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la Foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive & tendre, ni toute l'attention & la ferveur des personnes retirées, qui libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais certe droiture d'ame ; ce noble respect pour votre Dieu ; ce fond solide de Foi & de Religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du Christianisme ; cette probité inaltérable & si chere à l'estime des honnêtes gens ; cette supériorité d'esprit & de cœur, qui fait mépriser la licence & les excès comme

peu dignes même de la raison, qui peut vous dispenser de l'avoir, & au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé ?

Croyez-moi, Messieurs; la Religion afferme l'ame, bien loin de l'amolir: on craint bien moins la mort, quand on est tranquille sur le suites. Une conscience que rien n'allarme, voit le péril de sang froid, & l'affronte courageusement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, & qui en vengeant la querelle du Prince honore le Seigneur, & respecte sa puissance dans celle de son Souverain.

Et en effet, la piété est déjà elle-même une grandeur d'ame: rien ne me paroît si héroïque, ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes les passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son ame entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvemens, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer

mille desirs qui flattent, mille espérances qui amusent : tenir contre les séductions du commerce, & la force des exemples ; & toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de deshonorer un héritier du Ciel ! Ah ! il faut n'être pas né médiocre pour cela : la grace à ses héros qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admiré ; & assurément celui qui fait vaincre ses ennemis domestiques, & qui dès long-tems s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat, & aura bien moins de peine à exposer avec intrepidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, Messieurs, parut-on jamais plus detrompé qu'on l'est dans ce siècle, de cette vieille erreur qui faisoit consister le courage à mépriser sa religion & son Dieu ? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux : les devoirs du Christianisme entrent dans les bienséances du monde poli ; & l'on donne au moins les dehors de la Religion à l'usage.

Enfin, les Moyses, les Josués, les Davids, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre & de grands Saints,

des Héros du siècle & de la Religion
Les siècles chrétiens ont eu leurs Con-
stantins & leurs Theodoses, terribles
à la tête de leurs armées, humbles &
religieux aux pieds des Autels. Nous
vivons sous un Prince qui n'ayant plus
rien à souhaiter du côté de la gloire,
a cru que la piété devoit en être com-
me le dernier trait; qui tous les jours
va humilier sous le joug de Jesus-Christ,
une tête chargée des marques de sa
grandeur & de ses victoires; & qui
dans le tems que tout retentit de son
nom & du bruit de ses conquêtes, fait
répandre son ame devant le Seigneur,
& gemir en secret sur le malheur des
peuples & les tristes suites d'une guerre
si glorieuse pour lui aux yeux de l'u-
nivers.

Repandez donc, ô Dieu des ar-
mées sous un Prince si religieux, des
esprits de foi & de piété sur ces guer-
riers armés pour sa querelle. Benissez
vous-même ces étendarts sacrés; lais-
sez-y des traces de sainteté; qui au
milieu des combats aillent aider la foi
des mourans; & reveiller l'ardeur de
ceux qui combattent; faites-en des si-
gnes assurés de la victoire: couvrez,
couvrez de votre aîle cette Troupe il-

lustre qui vous les offre dans ce Temple ; detournez avec votre main tous les traits de l'ennemi ; servez-lui de bouclier dans les divers événemens de la guerre ; environnez-la de votre force ; mettez à sa tête cet Ange redoutable dont vous vous servites autrefois pour exterminer les Assyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire & de la mort ; repandez sur ses ennemis des esprits de terreur & de vertige : & faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les Empires & les Royaumes ; appeaisez les esprits des Princes & des peuples ; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris & les plaintes des peuples montent jusqu'à vous : que la désolation des villes & des Provinces aille attendre votre clemence : que le péril & la perte de tant d'ames désarment votre bras depuis si long tems levé sur nous : que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi, vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Eglise. Ecoutez les gemissemens des Justes, qui touchés des calamités d'Israël,

rael,

rael vous disent tous les jours avec le Prophete : Seigneur, nous avons attendu la paix ; ce bien n'est pas encore venu ; nous croyons toucher au tems de consolation, & voilà encore des troubles.

ce sont nos iniquités, Chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fleaux du Ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colere de Dieu sur nos déréglemens : En vain nous gemissons sur les malheurs du tems & sur l'accablement de nos familles ; eh ! gemissons sur nous-mêmes : apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs ; retablifons la paix de Jesus-Christ dans nos cœurs ; calmons nos passions & nos ennemis domestiques : & nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix retablie par tout, & un repos éternel succéder à celui d'ici-bas.

Ainsi soit-il.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre. A nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Ballifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public; Les *Œuvres de feu Sieur Jean Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son oncle, contenant, ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Misteres & Professions Religieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur differens sujets*; s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, reconnoitre son zèle à procurer au Public une Edition exacte des Sermons dudit feu Sieur Massillon Evêque de Clermont, dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangères, renfermant des pièces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt années consécutives*, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprim

meurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre Approbation, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date desdites Présentes, que l'impression desdites Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, notamment à celui du 10 Avril 1725: qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous man-

don & enjoignons de faire jouir ledit Sieur
Exposant & ses ayans cause pleinement &
paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait
aucun trouble ou empêchement. Voulons que
la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la
fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment
signifiée, & qu'aux Copies collationnées
par l'un de nos amés & féaux Conseillers &
Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution
d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans
demander autre permission & nonobstant Clameur
de Haro, Charte Normande & Lettres à ce
contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à
Paris le douzième jour du mois d'Octobre l'an
de grace mil sept cent quarante quatre, & de
notre Règne le trentième. Par le Roi en son
Conseil.

SAINSON.

Je souffigné, reconnois avoir cédé à Messieurs
la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas
Hérissant, Libraires à Paris, mon droit au
présent Privilège, suivant les conventions
faites entre nous. A Paris ce 16. Octobre
1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

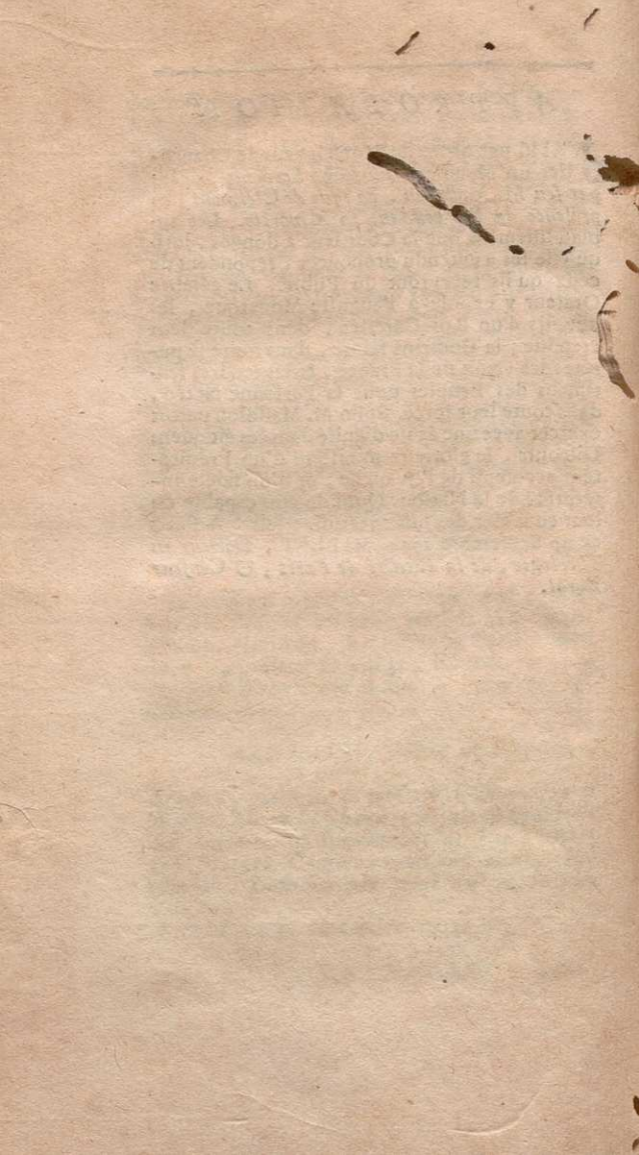
*Registré, ensemble la présente Cession, sur le
Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o.
376 fol. 317. Conformément aux anciens
Règlements, confirmés par celui du 28. Fevrier
1723.*

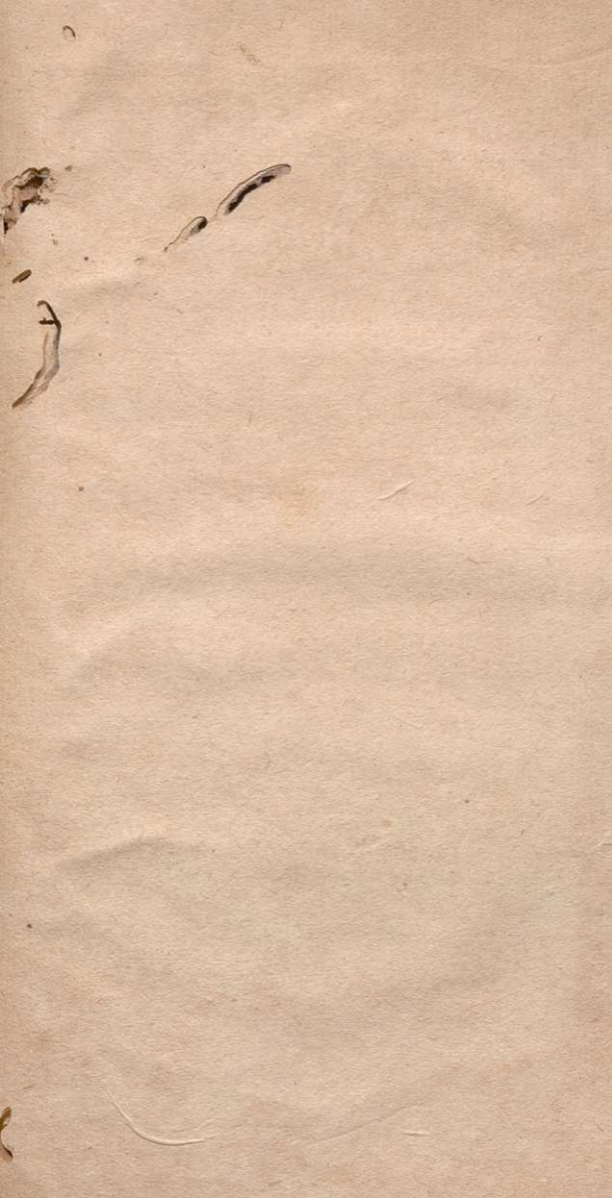
A Paris, ce 5. Novembre 1744.

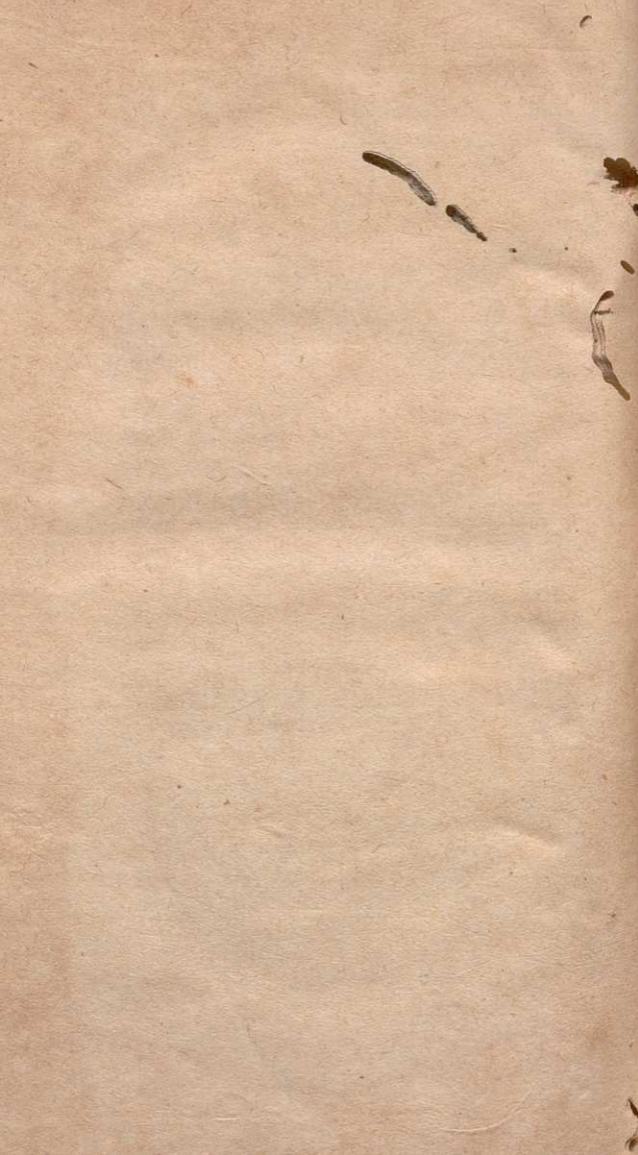
VINCENT, Syndic.

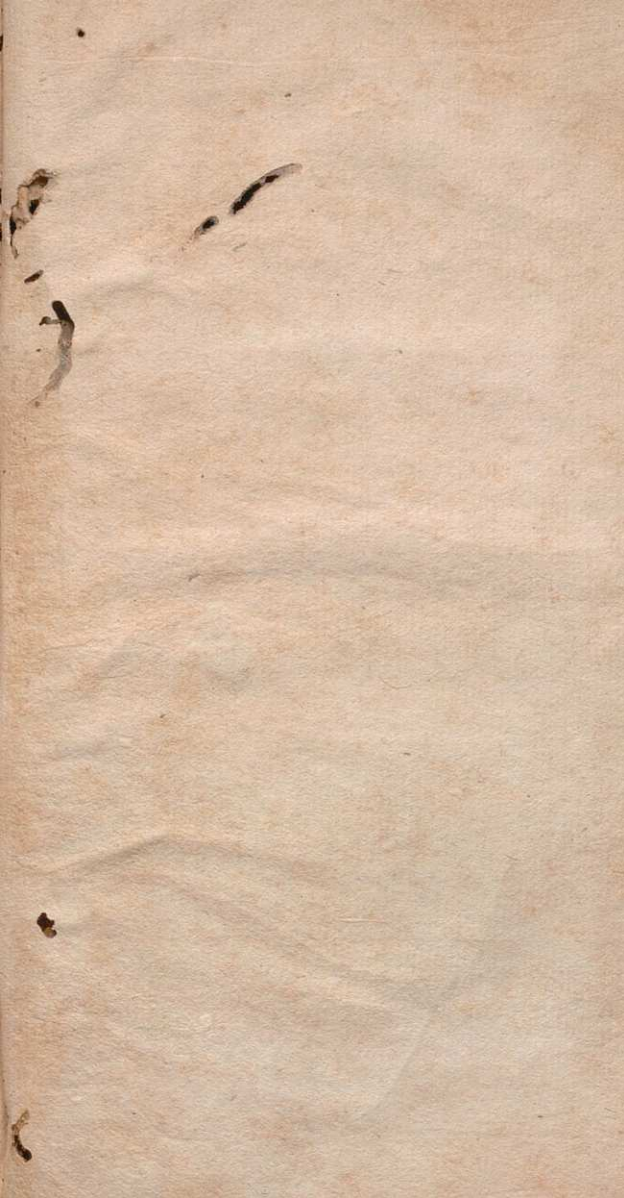
A P P R O B A T I O N.

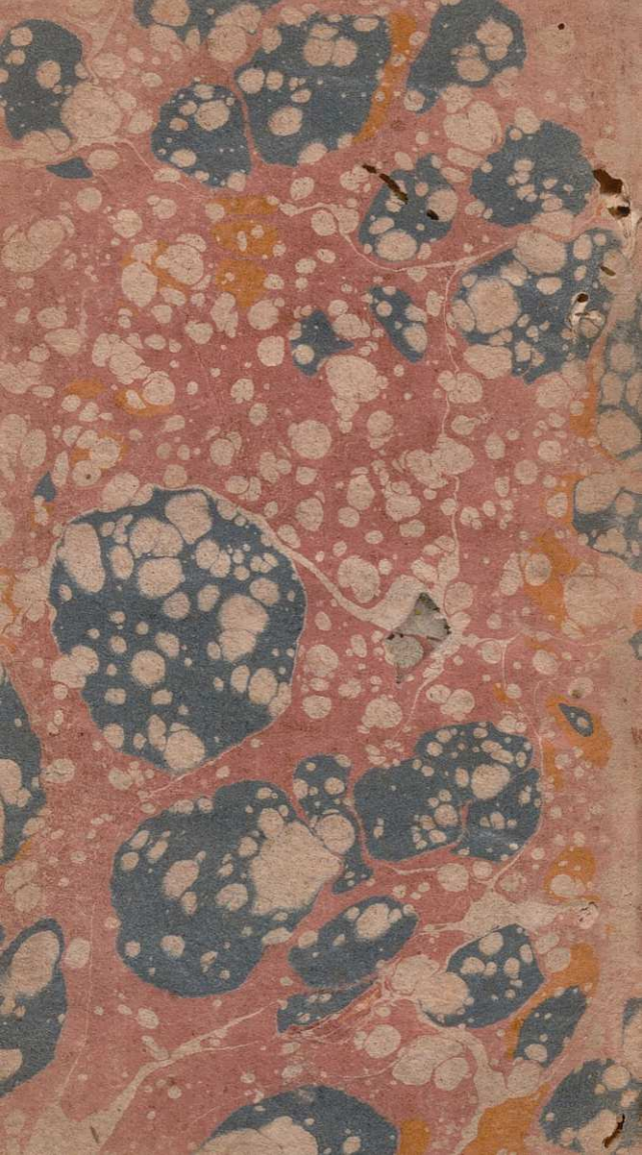
J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Sermons prêchés par feu M. Massillon, Evêque de Clermont, en présence du Pape pendant sa Minorité.* Les applaudissemens que la Cour leur a donnés, lorsqu'elle les a entendu prononcer, répondent de ceux qu'ils recevront du Public. Le célèbre Orateur y expose à l'auguste Monarque, les devoirs d'un Roi Chrétien, dans toute leur étendue ; la Doctrine sainte, dans toute sa pureté ; les vœux de la France, & les tendres sentimens des Peuples pour sa Personne sacrée, dans toute leur force. Enfin M. Massillon paroît exercer avec une égale dignité dans ces éloquens Discours, le glorieux ministère d'un Prédicateur accompli de l'Evangile, & d'un fidèle interprète de la Nation. Quoi de plus capable de leur concilier des suffrages universels ! A Paris ce 29 Septembre 1744. MILLET, Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.













A
E
N